

Université de Montréal

## À toi pour toujours?

- Le Canadien de Montréal comme enjeu national d'une guerre culturelle –

par  
Emmanuel Lapierre

Département d'histoire  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.) en histoire

Août 2011  
© Emmanuel Lapierre 2011

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :

À toi pour toujours ?  
Le Canadien de Montréal comme enjeu national d'une guerre culturelle

présenté par :

Emmanuel Lapierre

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

président-rapporteur : Michèle Dagenais

directeur de recherche : Denyse Baillargeon

membre du jury : Suzanne Laberge

### *Résumé*

Le nationalisme est souvent présenté comme étant civique ou ethnique. En réalité, toute nation se définit avant tout par sa culture. Les États, le plus souvent composés de deux ou plusieurs nations, sont le théâtre permanent d'une guerre culturelle. Inspiré par le cadre théorique défini par le post-structuralisme et le post-colonialisme, l'objectif de la recherche est de montrer que le sport en tant qu'agent culturel actif a historiquement été instrumentalisé pour alimenter la guerre culturelle au sein des États. L'analyse critique des différents écrits académiques touchant au *Canadien de Montréal* montre comment la guerre culturelle s'est déployée sur le territoire du Québec à travers les pratiques discursives qui ont sculpté les représentations symboliques de cette équipe de hockey.

Mots clefs : nationalisme, post-structuralisme, post-colonialisme, sport, hockey, Canadien de Montréal.

### *Abstract*

The theory of nationalism is often delineated by its civic or ethnic counterparts. In fact, every nation is defined by its culture. Therefore, the state is permanently under siege in a culture war of the nations. The aim of this research is to show in a historical perspective how sport as a cultural agent can be instrumentalised in the conduct of the culture war. Critical analysis of the discursive practices surrounding the hockey club *Montreal Canadiens* show how the culture war took place on the territory of Québec. Post-structuralism and post-colonialism are used as a theoretical framework.

Keywords : nationalism, post-structuralism, post-colonialism, sport, hockey, Montreal Canadiens.



*Table des matières*

Résumé	iii
Table des matières	v
Remerciements	vii
<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<i>Problématique et méthodologie</i>	<i>1</i>
<i>Une histoire culturelle</i>	<i>3</i>
<i>Définitions</i>	<i>4</i>
<i>De l'objectivité</i>	<i>6</i>
<b>Chapitre 1 : Nation et nationalisme</b>	<b>7</b>
<i>1.1 Nationalismes classiques</i>	<i>9</i>
<i>1.2 Nationalisme et normalisation culturelle</i>	<i>14</i>
<i>1.3 Nationalisme culturel</i>	<i>18</i>
<i>1.4 Vers une définition post-classique du nationalisme</i>	<i>23</i>
<b>Chapitre 2 : Sport et pouvoir</b>	<b>25</b>
<i>2.1 Le sport sans conséquence</i>	<i>26</i>
<i>2.2 Sport et structuralisme</i>	<i>28</i>
<i>2.3 Sport et post-structuralisme</i>	<i>33</i>
<i>2.4 Vers un rôle critique</i>	<i>42</i>
<b>Chapitre 3 : Colonisation culturelle au Québec</b>	<b>45</b>
<i>3.1 Post-colonialisme</i>	<i>46</i>
<i>3.2 La honte</i>	<i>48</i>
<i>3.3 Vers la guerre culturelle du hockey au Québec</i>	<i>51</i>

<b>Chapitre 4 : Le Canadien de Montréal et les nationalismes culturels au Québec</b>	<b>53</b>
4.1 <i>Le sport québécois comme moyen d'affirmation nationale</i>	54
4.2 <i>Le hockey des Canadiens</i>	56
4.3 <i>Joliat, passe à Desharnais</i>	57
4.4 <i>Maurice</i>	63
4.5 <i>Le Canadien de Montréal et la déconstruction du nationalisme québécois</i>	71
4.6 <i>Vers une double vérité</i>	80
<b>Conclusion</b>	<b>87</b>
<i>Vers un ordre postcolonial</i>	87
<i>Une soirée au Forum de Montréal</i>	91
<i>La Série du siècle</i>	94
<i>Limites</i>	96
<i>Épilogue</i>	99
Bibliographie	100

*Remerciements*

Tout a commencé par un simple travail de session que j'avais remis dans le cadre d'un séminaire sur l'historiographie du Québec et du Canada dirigé par Mme Denyse Baillargeon. Denyse, merci pour ta disponibilité, la rigueur dont tu m'as obligé à faire preuve et ton ouverture vis-à-vis mes excentricités scolaires.

Mirka, merci de m'avoir écouté, encouragé, aimé.





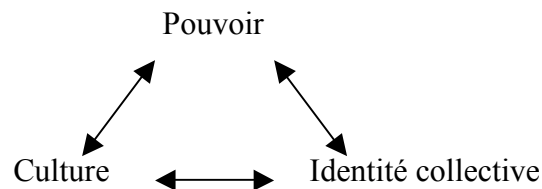
## Introduction

(...) le Canada est un cas de dialectique bien défini, où se confrontent deux cultures, (...). Le gouvernement fédéral n'est pas le lieu d'une lutte fondamentale et constituante; en fait, il ne l'a jamais été, ou si peu. Cette superstructure fédérale, en consacrant l'apaisement politique du Canada français, ne résulte pas de la dialectique historique des deux Canada, mais de la volonté de supprimer cette dialectique, si bien qu'Ottawa, capitale entre deux cultures, règne en fait sur dix provinces. Le portrait politique du Canada défigure la réalité de l'affrontement de deux cultures et noie cet affrontement dans un régime unitaire déguisé (...) La lutte dialectique entre les deux Canada ne se déroule pas à Ottawa; elle est «dépolarisée» en ce sens, du moins, que nulle «institution» n'émane d'elle, ni ne la contient. Cette lutte dialectique se déroule ailleurs, un peu partout et jusqu'au fond des consciences<sup>1</sup>.

Hubert Aquin

### *Problématique et méthodologie*

La culture est une forme puissante et sous-estimée du pouvoir. Elle n'est pas contenue dans des institutions identifiables comme l'état politique ou la corporation économique, mais les traverse de façon diffuse, de même qu'elle englobe tout l'espace idéologique, les collectivités et les individus. Au sein des états, les groupes culturels établissent entre eux des liens fondamentalement instables puisqu'ils sont engagés dans un rapport de force perpétuel visant l'organisation des formes sociales. Autrement dit, les états politiques sont le théâtre permanent d'une guerre culturelle dont la fin consiste à déterminer l'identité collective de la société. L'interrelation entre le pouvoir, la culture et l'identité collective pourrait être illustrée ainsi :



Si la logique de ce triptyque n'est pas inexacte, alors la culture s'est trouvée historiquement plus puissante que toute institution pour définir la dialectique Québec-Canada. Elle circonscrit le champ de l'identité collective et coïncide également avec la nation. L'une des formes que prend la culture est le sport. En ce sens, nous dirons que le

---

<sup>1</sup> Hubert Aquin, *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*; édition critique établie par Jacinthe Martel avec la collaboration de Claude Lamy, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 104 et 107.

hockey a constitué un enjeu national dans la guerre culturelle que se livrent le Canada et le Québec pour déterminer l'identité collective dans l'espace québécois. L'un des territoires symboliques les plus disputés a été le *Canadien de Montréal*, matrice nourricière historique de la mémoire québécoise.

Ce projet de recherche vise à étudier le *Canadien de Montréal* comme enjeu de construction de l'identité nationale au Québec. Il consiste essentiellement, non en un dépouillement de sources, mais dans la recension des études entourant les principaux thèmes de recherche. Il faut envisager les différentes parties du mémoire comme les pièces d'un casse-tête dont la relation n'apparaît qu'au moment où elles s'emboîtent; les chapitres un, deux et trois sont ainsi liés ensemble dans le chapitre quatre.

*Le chapitre 1* vise d'abord à expliquer que l'historiographie du nationalisme comporte indubitablement une dimension morale, indice d'un combat à l'œuvre pour définir les modalités sculptant l'identité collective. Ensuite, nous souhaitons amener le lecteur à constater que cette négociation fondamentale est sous-jacente aux nationalismes classiques, civique et ethnique. Le processus de normalisation culturelle qui a eu cours depuis le 18<sup>e</sup> siècle au sein des États dévoile en effet l'affrontement entre groupes culturels majoritaires et minoritaires au cours de l'histoire des nations. Le nationalisme culturel, plus que les conceptions classiques, définit ainsi fondamentalement la nation et détermine les relations de pouvoir au sein des États qui ont été historiquement le lieu d'une guerre culturelle.

*Le chapitre 2* cherche à convaincre que le sport a été instrumentalisé pour alimenter la guerre culturelle entre minorités et majorités nationales culturelles au sein des États. Nous souhaitons révéler les liens entre sport, culture et pouvoir en rapportant l'historiographie en histoire du sport ayant porté sur les femmes, les minorités ethniques et les classes sous les perspectives du structuralisme et du post-structuralisme. Le sport est un agent culturel actif qui a historiquement contribué à renforcer l'identité collective des majorités nationales d'une part, et des minorités d'autre part.

*Dans le chapitre 3*, nous verrons que les relations de pouvoir définies comme une lutte se déroulant fondamentalement sur le plan culturel est étudié par une théorie particulière, le postcolonialisme. Il s'agit d'un processus culturel, dont fait partie le sport, visant à remodeler la société *après* l'acte de domination idéologique, économique, politique et militaire. Là encore, une lutte s'engage entre postcolonisateur, désirant conserver une emprise sur son ancienne dépendance, et postcolonisé, voulant se débarrasser de son traumatisme et trouver son identité. Un survol des productions culturelles québécoises et de l'historiographie québécoise montre que le Québec est une société postcoloniale.

*Le chapitre 4* lie ensemble les trois premiers. Il présente l'historiographie ayant porté sur le *Canadien de Montréal* afin de convaincre que l'arène de hockey peut aussi être un théâtre où se joue symboliquement la guerre culturelle entre deux nations culturelles concurrentes sur le territoire du Québec, les anglophones et les francophones. Le traitement médiatique du Canadien, de ses joueurs et certaines activités de communication du Canadien lui-même révèlent le nationalisme culturel québécois de la population francophone et le projet postcolonial canadien. La corporation du Canadien a quant à elle pris une part active dans les pratiques discursives qui ont sculpté les représentations symboliques du Canadien de Montréal en tant qu'objet culturel visant à modifier l'identité collective des Québécois et l'ordre social au Québec.

La recherche explorera en conclusion un autre paradigme, l'orthodoxie radicale, qui pourrait permettre de dépasser le post-structuralisme et la logique négative de l'affrontement.

#### *Une histoire culturelle*

Par la force des choses, le sport est un domaine de recherche requérant une méthode d'investigation interdisciplinaire. Le corps, l'esprit, l'identité et la collectivité sont des concepts touchant à la philosophie, à la sociologie, à la psychologie aux communications, à la théologie et, bien entendu, à l'histoire. Parmi ses différentes branches, l'histoire culturelle est l'«étude de l'évolution des idées, des sentiments, des

croyances, des pratiques et des représentations»<sup>2</sup>. Ces idées peuvent être mises en relation dans une structure de pouvoir<sup>3</sup>. Elles n'obéissent pas non plus nécessairement aux lois habituelles de la géopolitique. Ainsi, la guerre culturelle peut se concevoir dans un univers en réseau, où il est possible d'activer des relations, de faire ressortir des connexions qui pourraient passer inaperçues autrement dans les incarnations habituelles du pouvoir en économie et en politique:

(...) les historiens des cultures ou civilisations réfléchissent plutôt en termes de contacts et de circulations immatérielles : ils analysent les phénomènes d'acculturation, de transferts et de métissages culturels, dans une perspective qui n'est pas quantitative (...). La démarche est globale en ce sens qu'elle entend s'émanciper des découpages dictés par les frontières étatiques pour saisir les relations, passages, influences, transferts, parentés voire continuités longtemps ignorés ou minimisés. (...) Le rétablissement de ces «histoires connectées» entend bousculer ce que les spécialistes de tel ou tel pays considèrent comme des «faits établis» de leur historiographie respective<sup>4</sup>.

C'est sous cette optique que nous considérons l'histoire du sport. Il s'agit, non pas d'illustrer le processus par lequel le sport en est venu à être politisé, mais comment le sport peut contribuer à une compréhension d'enjeux de pouvoir fondamentaux qui, s'ils sont éminemment politiques, se situent en réalité à l'extérieur du champ de la politique. Notre objectif consiste à se servir, comme le dit Lamonde, d'«expériences qui peuvent paraître excentriques, mais se révéler symboliquement centrales», pour mieux comprendre ces forces qui ont historiquement traversé notre société. Le *Canadien de Montréal* constitue en ce sens, à notre humble avis, une «culture sensible»<sup>5</sup> au Québec qui peut précisément remplir à merveille ce rôle pédagogique.

### *Définitions*

Il apparaît opportun de définir maintenant quelques termes qui reviendront de façon récurrente tout au long de la recherche.

---

<sup>2</sup> Yvan Lamonde, «L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2, 1997, p. 286. Pour une définition extensive de l'histoire culturelle, voir Peter Burke, *What is Cultural History?*, Cambridge, Polity Press, 2004, p. 74-99.

<sup>3</sup> Bruce Curtis, «After Canada : Liberalisms, Social Theory, and Historical Analysis», dans Jean-François Constant et Michel Ducharme (dirs), *Liberalism and Hegemony : Debating the Canadian Liberal Revolution*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 187.

<sup>4</sup> Caroline Douki et Philippe Minard, «Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique?», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 54, no 4 bis, supplément 2007, p. 19-20.

<sup>5</sup> Yvan Lamonde, «L'histoire culturelle», p. 296.

Le *sport* est compris comme «la soumission de l'homme à une activité corporelle rationnelle et strictement codifiée»<sup>6</sup>. Il ne pourrait exister sans la comparaison qu'entraîne le classement, l'utilisation du temps et la discipline qu'exige la technique en vertu de certaines règles. En termes concrets, il existe une différence entre courir pour jouer et s'entraîner de façon systématique au 2000 mètres en employant une technique particulière et en cherchant à améliorer un temps de course personnel ou des concurrents en respectant certaines règles, tel qu'un tracé de course fixe<sup>7</sup>.

La *culture* sera simplement comprise comme le produit des discours, sous quelque forme que ce soit, d'une société donnée<sup>8</sup>.

Le *mythe* sera compris comme une inflexion de la vérité, un récit, une histoire qu'on se raconte<sup>9</sup>.

L'*État* sera compris comme une construction idéologique et identitaire, fondée par, et fondant à son tour, la communauté politique ou la nation<sup>10</sup>.

Les *Canadiens* seront compris comme les membres de la communauté anglophone du Canada, incluant les anglophones vivant au Québec. Le *Canada* sera compris comme la nation culturelle à laquelle appartient cette communauté.

Les *Québécois* seront compris comme les membres de la communauté francophone du Québec. Le *Québec* sera compris comme la nation culturelle à laquelle appartient cette communauté<sup>11</sup>.

---

<sup>6</sup> Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Lanctôt, 1997, p.47.

<sup>7</sup> Il existe une polémique entourant la naissance et la définition du sport. Associer le sport à la rationalité scientifique peut prêter flanc à débats. Thierry Terret, *Histoire du sport*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 (2007), p. 6.

<sup>8</sup> Il s'agit en gros de la définition adoptée par Gilian Poulter. Voir *Becoming Native in a Foreign Land. Sport, Visual Culture & Identity in Montreal 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, p. 13. Notre intention est loin cependant de vouloir trancher dans le débat sur la portée exacte du terme culture. Voir Peter Burke, *What is Cultural History?*, p. 29.

<sup>9</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 202; Christian Poirier, *Hockey et identité au Québec : l'évolution contrastée d'un sport «national»*, dans Jean-Pierre Augustin et Christian Dallaire (dirs), *Jeux sports et francophonie. L'exemple du Canada*, Pessac, Maison des sciences d'Aquitaine, 2007, p. 185.

<sup>10</sup> Sur cet aspect voir Donald Fyson et Yvan Rousseau (dirs), *L'État au Québec : perspectives d'analyse et expériences historiques*, Sainte-Foy, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2008, p. 5.

<sup>11</sup> Nous associons en outre les Québécois et les Canadiens français à la même nation culturelle puisque leur histoire est connectée par des transferts et des échanges d'une même culture francophone.

Puisque l'interprétation du discours n'est pas toujours automatique, les *pratiques discursives* seront comprises comme le sens derrière le discours. C'est un discours parallèle en somme, dérivant d'une relation de pouvoir culturel<sup>12</sup>.

### *De l'objectivité*

Il convient enfin de faire une dernière précision méthodologique importante à propos de la relation de cette recherche à l'objectivité. Comme l'explique Edward Said, les travaux intellectuels qui ne se prétendent pas rigoureusement objectifs sont généralement mal perçus en Occident:

[Il existe un] consensus libéral selon lequel le «vrai» savoir est fondamentalement non-politique et, à l'inverse, qu'un savoir ouvertement politique n'est pas un «vrai» savoir. (...) L'étiquette de «politique» est utilisée pour discréditer tout travail qui ose violer le protocole d'une objectivité prétendument suprapolitique<sup>13</sup>.

Cette tradition est également vraie en histoire où, nous dit Lowenthal, on l'idéalise encore comme étant vraie et impartiale. En théorie, les historiens ne sont pas supposés se servir de l'histoire pour atteindre leurs propres fins<sup>14</sup>. Le chercheur est normalement capable de faire abstraction du présent, des modes, des pressions sociales, de ses motivations, de ses opinions, de son passé, de son identité, que ce soit en choisissant un sujet, une méthode de recherche, en analysant des données ou en tirant des conclusions. Dans cette optique, l'idée de la pensée objectivable est parfaitement réaliste et correspond tout à fait à la réalité scientifique. En revanche, associer ouvertement une recherche à une orientation idéologique est un mensonge, c'est souffrir d'un manque de qualité, de clarté et de probité intellectuelle. En principe, l'histoire devrait aussi se tenir loin de la politique. Elle en serait par nature dépourvue et, si par malheur elle devenait chargée politiquement, ce serait davantage le fait d'une contamination que d'un nettoyage. Pour reprendre l'idée de Said, si tout cela est vrai, alors un chercheur n'est pas supposé perdre de vue sa propre réalité culturelle et son orientation idéologique. Or,

<sup>12</sup> Par exemple, au lendemain la défaite du Canada contre l'Union soviétique dans le cadre de la Série du Siècle, la page-titre du *Sunday Express* le 2 septembre 1972 s'intitulait : «We lost». Qui est-il vraiment inclus dans ce «Nous?». Qu'est qui a été perdu exactement? Voir également note 47 chapitre deux; Jeffrey Hill, «British Sport History : A Post-Modern Future?», *Journal of Sport History*, vol. 23, no 1, 1996, p. 17.

<sup>13</sup> Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Éditions du Seuil, 2005 (1978), p. 23.

<sup>14</sup> David Lowenthal, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Toronto, The Free Press, 1996, p. 116-118.

c'est exactement ce qui se produit. Les auteurs sont incapables de se refuser à eux-mêmes. Comme le dit Lowenthal, toute histoire est en réalité subjective :

(...) meticulous objectivity is history's distinctive noble aim, (...) this aim never is, and never can be achieved<sup>15</sup>.

La présente recherche ne fait pas exception et ce, malgré la présence d'un facteur aggravant. Le sport, comme nous le verrons, traîne en effet lui aussi cette réputation d'être par définition apolitique. Mais l'interprétation est indéniablement liée à l'identité culturelle et, en ce sens, la prétention d'objectivité sera substituée ici par la rigueur méthodologique. Il y a donc triple entorse à la gymnastique habituelle à laquelle doivent se soumettre d'ordinaire les athlètes intellectuels puisque cette recherche en histoire se propose de porter un regard politique et parfaitement assumé sur le *Canadien de Montréal*. Comme le dit Xavier Delacroix, le sport est une chose trop sérieuse pour être confiée à des sportifs<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>16</sup> Xavier Delacroix, «Quand la raison d'État ne connaît point de trêve», *Le monde diplomatique*, septembre 1988, p. 17.

## Chapitre 1. Nation et nationalisme

Je me souviens d'avoir écouté nerveusement le premier international Angleterre-Autriche de football, qui se déroula à Vienne en 1929. Les amis chez qui j'étais avaient juré de se venger sur moi si l'Angleterre battait l'Autriche, ce qui semblait très probable. Seul Anglais présent, j'étais l'Angleterre, comme ils étaient l'Autriche<sup>1</sup>.

Eric Hobsbawm

*Ce chapitre présente les différentes conceptions du nationalisme et vise à montrer qu'un combat culturel se profile derrière ses différentes manifestations. En nous fondant sur les auteurs qui en ont traité, nous voulons répondre à la question : qu'est-ce que le nationalisme? Classiquement, les termes civique et ethnique ont défini le champ de l'historiographie du nationalisme depuis les premiers travaux d'Hans Kohn dans les années 1940. Plus récemment, la question centrale de la moralité et du nationalisme mise à jour dans l'historiographie de même que les découvertes communes aux écoles prémodernes et modernes à propos du processus de formation de la nation ont amené certains chercheurs à mettre au jour l'existence d'une composante plus fondamentale du nationalisme, la culture. C'est ainsi que depuis les années 1990, le nationalisme culturel s'impose de plus en plus comme grille d'analyse du phénomène national. Dépassant les nationalismes ethniques et civiques, il se manifesterait, selon plusieurs, dans toute nation et définirait plus profondément les composantes de l'identité collective à l'école, dans les institutions, les médias en imposant graduellement une culture et une langue commune. Pour ces auteurs, le nationalisme culturel détermine fondamentalement les rapports de pouvoir et les formes sociales au sein des États.*

---

<sup>1</sup> Éric Hobsbawm, *Nation et nationalisme depuis 1780: programme, mythe et réalité*, Paris, Gallimard, 2001 (1992) p. 184.



### 1.1 Nationalismes classiques

La nationalité constitue probablement le lien le plus durable ayant structuré l'identité collective au sein des États depuis son avènement officiel au début 19<sup>e</sup> siècle. Comme le disait Ernest Gellner :

Il semble que l'idée d'un homme sans nation dépasse les limites de l'imagination d'un contemporain. (...) Un homme doit avoir une nationalité comme il doit avoir un nez et deux oreilles<sup>2</sup>.

On soupçonne en effet une grande proximité entre la nation et l'identité collective<sup>3</sup>, ce qui en fait un sujet d'étude particulièrement fécond, mais dangereux. Quiconque ose se prononcer s'aventure sur un terrain miné par un siècle et demi d'opposition, au cours duquel deux questions ont dominé l'historiographie portant sur le phénomène national. La première pourrait se formuler ainsi : qu'est-ce qu'une nation? Quelle est son origine? La seconde, qui en découle, quelle est la nature du nationalisme?

La cessation de l'Alsace-Lorraine de la France à l'Allemagne en 1871 aurait constitué le point de départ des courants de pensée essentiels qui s'opposent sur ces deux questions dans l'ère contemporaine<sup>4</sup>. S'appuyant sur la conception organique de la nation qu'avaient proposée Herder et Fichte<sup>5</sup>, les historiens allemands Theodor Mommsen et David Friedrich Strauss<sup>6</sup> ont soutenu que l'annexion était justifiée puisque les Alsaciens partageaient la même culture que les Allemands. Ce à quoi les historiens français Ernest

---

<sup>2</sup> Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Éditions Payot, 1989 (1983), p. 18.

<sup>3</sup> Sur ces questions, Jack Brand, James Mitchell et Paula Surridge, «Social Constituency and Ideological Profile : Scottish nationalism in the 1990s», *Political Studies*, vol. 42, no 4, 1994, p. 616-629; Stéphane Joly, Francine Tougas et Roxanne de la Sablonnière, «Le nationalisme d'un groupe minoritaire : pour le meilleur ou pour le pire?», *Revue canadienne des sciences du comportement*, vol. 36, no 1, 2004, p. 45-55. Sur le nationalisme en dehors de l'Occident, Georges Dreyfuss, «Le nationalisme. Entre mémoires glorifiées et identité collective», *Collection Monde*, no 108, 1998, p. 56.

<sup>4</sup> Alain Dieckhoff, «Nationalisme politique contre nationalisme culturel?», dans Alain Dieckhoff et Christophe Jaffrelot (dirs), *Repenser le nationalisme. Théories et pratique*, Paris, Presses de sciences po, 2006, p. 106.

<sup>5</sup> Pour Fichte, «Les hommes sont formés par la langue plus que la langue par les hommes» ainsi, la nation n'attend pas après l'État pour exister, Alain Renault, «présentation», dans Johann Gottlieb Fichte, *Discours à la nation allemande*; présentation, Paris, Imprimerie nationale, 1992, p. 24-27.

<sup>6</sup> Jean-Marie Paul, *D.F. Strauss et son époque (1808-1874)*, Paris, Société des Belles-Lettres, 1982, p. 397-425. Strauss explique notamment que la nation peu être pensée comme un être biologique dont les défaillances justifieraient les interventions extérieures, même cavalières.

Renan et Fustel de Coulanges<sup>7</sup> ont répliqué qu'ils avaient plutôt été annexés à l'empire allemand sans l'avoir eux-mêmes décidé. De cette collision frontale naîtra l'analyse de l'historien Friedrich Meinecke qui théorisa l'existence de deux catégories générales: la *Kulturnation*, la nation culturelle, et la *Staatsnation*, la nation politique<sup>8</sup>.

Le premier grand historien du nationalisme, Hans Kohn, a coloré ces catégories de façon à les faire glisser vers de nouvelles créations, l'antinomie classique nations ethnique et civique, et vers celle de leurs nationalismes correspondants. D'après Kohn, le nationalisme civique<sup>9</sup> est né en Angleterre au 17<sup>e</sup> siècle dans le but de limiter le pouvoir gouvernemental et de protéger les droits individuels sous l'influence de grands penseurs comme John Locke. Au 18<sup>e</sup> siècle, ces idées rationnelles traversent l'Atlantique pour rejoindre les États-Unis :

(...) born in liberty by the will of the people, originating not in the dim past of history or the feudal and religious tradition of the Middle Ages, but in the bright light of the Age of Enlightenment. The new nation was clearly not based upon common descent or upon a common religion and it was not separated by its own language or its literary or legal traditions from the nation from which it wished to differentiate itself. It was born in a common effort, in a fight for political rights, for individual liberty and tolerance, - English rights and traditions but now raised into inalienable rights of every man, universalized as a hope and message for the whole mankind<sup>10</sup>.

Le nationalisme civique a ensuite fini par rejoindre les autres sociétés de l'Occident, comme la France. Celles moins développées, moins progressistes et moins politisées de l'Europe centrale et de l'Asie, manquant d'assurance, se seraient retournées vers l'ethnicité pour se former un but collectif :

When nationalism, after the Napoleonic wars, penetrated to other lands –Central and Eastern Europe or to Spain and Ireland – it came to lands which were in political ideas and social structure less advanced than the modern West. (...) Thus the new nationalism looked for its justification and differentiation from the West to the heritage of its past. It often extolled ancient traditions in

---

<sup>7</sup> Le fameux plébiscite de tous les jours. Voir Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, traduit de l'anglais et présenté par Joël Roman, Paris, Presses Pocket, 1992 (1882), p. 55. La réplique à Mommsen est partiellement reproduite dans Raoul Gigardet, *Nationalismes et nation*, Paris, Éditions Complexe, 1996, p. 135-136.

<sup>8</sup> Pour une clarification des concepts de nations culturelle et politique, Voir Friedrich Meinecke, *Cosmopolitanism and the National State*; translated by Robert B. Kimber, Princeton, Princeton University Press, 1970, (1907), p. 10-12.

<sup>9</sup> Kohn ne le nomme pas ainsi dans cet ouvrage.

<sup>10</sup> Hans, Kohn, *Nationalism. It's Meaning and History*, New York, Van Nostrand Reinhold, 1971 (1955), p. 19-20.

contrast to the western Age of Enlightenment. While English and American nationalism was, in its origin, connected with the concepts of individual liberty and represented nations firmly constituted in their political life, the new nationalism, not rooted in a similar political and social reality, lacked self-assurance. Its inferiority complex was often compensated by over-emphasis<sup>11</sup>.

Le nationalisme ethnique serait donc une affaire de sentiments, avec tous les dérapages «compensatoires» que de telles dispositions suggèrent. Le modèle par excellence du «nouveau nationalisme» serait l'Allemagne qui, au 19<sup>e</sup> et dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, aurait voulu créer une Grande Germanie, un *lebensraum* pour les peuples germanophones. Le même phénomène aurait entraîné la russification «extrême» de pays slaves comme la Pologne, l'Ukraine, l'Estonie ou encore la Lituanie au nom du panslavisme. De même, le Japon aurait prétexté des affinités raciales et linguistiques, le pan-asianisme, comme justification pour propager une idéologie politique et réaliser l'unification de l'Asie<sup>12</sup>. Sous la lumière crue des leçons de l'histoire, particulièrement celles tirées du nazisme, du communisme et de l'impérialisme japonais, Kohn oppose ainsi raison et sentiments, liberté et contrainte, conservatisme et modernité. Il se dégage deux grandes conclusions de cette analyse de la nation et du nationalisme. Tout d'abord, le nationalisme civique tel que conceptualisé par Kohn pourrait être associé à *l'individualisme méthodologique*, et sa conception du nationalisme ethnique au *holisme méthodologique*<sup>13</sup>. Ensuite, Kohn semble opposer ces deux concepts tout en accolant subtilement une étiquette méliorative au premier et péjorative au second.

La contribution de Kohn ayant connu une grande popularité<sup>14</sup>, cette structure fondamentale d'analyse du phénomène national s'est largement diffusée en Occident

---

<sup>11</sup> Hans Kohn, *Nationalism*, p. 29-30.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>13</sup> L'individualisme méthodologique suppose qu'en société, la sphère privée doit normalement définir et baliser la sphère publique (qui est vide a priori). C'est l'exercice de la liberté individuelle qui devrait donc régir, par effet de somme, l'identité collective. L'holisme méthodologique suppose au contraire qu'en société, la sphère publique doit normalement définir et baliser la sphère privée (qui est vide a priori). Par interconnexions, la collectivité est une entité autonome qui devrait régir l'acte individuel. Voir Dario Antiseri, *La Vienne de Popper. L'individualisme méthodologique autrichien*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 103-104.

<sup>14</sup> Craig J. Calhoun, «Introduction to the Transaction Edition», dans Hans Kohn, *The Idea of Nationalism. A Study in its Origins and Background*, New Brunswick (É.U.), Transaction Publishers, 2005, p. ix; Dominique Schnapper, «Beyond the Opposition : Civic Nation versus Ethnic Nation», dans Jocelyne Couture, Kai Nielsen, Michel Seymour, *Rethinking Nationalism*, Calgary, University of Calgary Press, 1998, p. 226; Alain Dieckhoff, *Nationalisme politique contre nationalisme culturel?*, p. 106; Chaim Gans, *The limits of Nationalism*, New York, Cambridge University Press, 2003, p. 8.

jusqu'à nos jours. Depuis lors, la nation civique est définie positivement comme une association libre d'individus qui se reconnaissent un ensemble de droits et de lois. Les institutions comme la démocratie ou un système de justice égalitaire en découleraient naturellement et seraient le produit de la raison et de la volonté individuelle. La nation ethnique serait quant à elle généralement reconnue comme l'expression de liens «naturels» existant entre les membres d'une communauté partageant des ancêtres, une langue, une culture, des traditions. Mais en même temps, le nationalisme ethnique, à l'intérieur duquel la mise en commun régit le droit individuel, est également décrit comme étant fondé sur des idées irrationnelles et, conséquemment, comme une ornière menant potentiellement à des dérives raciales<sup>15</sup>. La structure d'analyse «kohtienne» du nationalisme conduit fatalement et invariablement à porter un jugement de valeurs concluant à la supériorité morale de l'individualisme et du nationalisme civique. La démocratie, la redistribution des richesses et une justice égale pour tous y sont conceptualisés et ne seraient envisageables que dans le cadre de cette idéologie. Comme s'il était impossible qu'un nationalisme ethnique puisse être libéral ou qu'un nationalisme civique puisse entraîner l'exclusion.

Plusieurs auteurs associent encore couramment le nationalisme ethnique à l'autoritarisme, l'exclusion, voire la xénophobie et le nationalisme civique au libéralisme, à l'inclusion et à l'égalité<sup>16</sup>. D'autres n'ont pas manqué de souligner ce

---

<sup>15</sup> Par exemple, la position des nationalistes québécois s'est avérée moralement difficile à soutenir vis-à-vis la presse canadienne-anglaise pendant la période référendaire en 1995, car celle-ci associait régulièrement ce mouvement «ethnique» à la xénophobie, au racisme, au nazisme, au Front national de Jean-Marie Le Pen, ou encore lui prêtait des intentions de nettoyage ethnique comme l'ont vécu le Rwanda ou la Bosnie. Jocelyne Couture, Kai Nielsen, Michel Seymour (dirs.), *Rethinking Nationalism*, p. 29.

<sup>16</sup> La signification même du nationalisme aurait dérivé pour devenir synonyme de nationalisme ethnique. La nature idéologique de la citoyenneté, évacuée du concept de nationalisme, se serait transformée en une sorte de principe moral. Sarra-Bournet note en ce sens qu'«on associe souvent le nationalisme à l'intolérance, à l'exclusion et aux idéologies de droite» alors que Keating soutient qu'on le dit «en réaction à la modernisation». Michel Sarra-Bournet, (dir.), *Le pays de tous les Québécois. Diversité culturelle et souveraineté*, Montréal, Vlb éditeur, 1998, p. 1-2; Michael Keating, *Les défis du nationalisme moderne. Québec, Catalogne, Écosse*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997, p. 16. Certaines prises de position adoptées dans le cadre des guerres d'histoire scolaire illustrent bien cette tendance. Voir par exemple Keith Crawford, «A History of the Right : The Battle for Control of National Curriculum History 1989-1994», *British Journal of Educational Studies*, vol 43, no 4, décembre 1995, p. 433-456; Elie Podeh, «History and Memory in the Israeli Educational System. The Portrayal of the Arab-Israeli Conflict in History Textbooks (1948-2000)», *History and Memory*, vol. 12, no 1, 2000, p. 65-100; Pilvi Torsti, «How to deal with a difficult past? History Textbooks Supporting Enemy Images in Post-War

biais. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas le camp du nationalisme ethnique, mais sa contrepartie civique qui a gagné, rappellent Seymour, Couture et Nielsen. Depuis ce temps, personne ne pourrait sérieusement proposer un nationalisme qui soit ethnique, cette conception appartenant aux «méchants»<sup>17</sup>. Critiquer la nation civique étant de même soupçonneusement perçu comme une inclinaison naturelle vers son opposée, la plupart des intellectuels en Occident auraient donc opté pour le bon camp<sup>18</sup>. Bouchard va jusqu'à employer le mot «anathème» pour qualifier le préjugé qui pèse sur le nationalisme ethnique<sup>19</sup>, tandis que Gans propose de remplacer par d'autres les termes nationalisme civique/ethnique, ce qui permettrait notamment de neutraliser la connotation positive du premier et péjorative du deuxième<sup>20</sup>. Un exemple remarquable de la construction biaisée de ces deux catégories de la nation se trouve dans la pensée de Michael Ignatieff, qui écrit dans son livre *Blood and Belonging*:

According to the civic nationalist creed, what holds a society together is not common roots but law. By subscribing to a set of democratic procedures and values, individuals can reconcile their right to shape their own lives with their need to belong to a community. This in turn assumes that national belonging can be a form of rational attachment. Ethnic nationalism claims, by contrast, that an individual's deepest attachment are inherited, not chosen. It is the national community that defines the individual, not the individuals who define the national community. (...) Common ethnicity, by itself, does not create social cohesion or community, and when it fails to do so, as it must, nationalist regimes are necessarily impelled toward maintaining unity by force rather than by consent. This is one reason why ethnic nationalist regimes are more authoritarian than democratic<sup>21</sup>.

Or, de nombreuses critiques ont remis en question la libre association individualisme/liberté/démocratie/rationalité/modernité d'une part et holisme/contrainte/émotivité/conservatisme/passéisme d'autre part, le caractère artificiel du préjugé défavorable au nationalisme ethnique et les incohérences se situant derrière l'opposition nationalisme ethnique/civique. On a montré notamment qu'une homogénéisation culturelle s'est avérée historiquement une opération essentielle à la réalisation du projet de nation -

---

Bosnia and Herzegovina», *Journal of Curriculum Studies*, 2007, vol. 39, no 1, p. 77-96; Michèle Dagenais, Christian Laville, «Le naufrage du projet d'histoire «nationale». Retour sur une occasion manquée accompagné de considérations sur l'éducation historique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, no 4, printemps 2007, p. 517-550.

<sup>17</sup> Michel Seymour, Jocelyne Couture, Kai Nielsen, *Rethinking Nationalism*, p. 9.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>19</sup> Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB éditeur, 1999, p. 26.

<sup>20</sup> Chaim Gans, *The limits of Nationalism*, p. 15.

<sup>21</sup> Micheal Ignatieff, *Blood and Belonging. Journeys into the New Nationalism*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1993, p. 7-8.

civique ou ethnique- en Occident et qu'on peut très bien exclure, persécuter, chercher à assimiler, voire éliminer, des groupes ethniques entiers au nom du nationalisme civique, ou malgré lui.

## 1.2 Nationalisme et normalisation culturelle

Qu'ils appartiennent aux écoles de pensée prémodernes ou moderne<sup>22</sup>, plusieurs auteurs ont mis en évidence le fait que les États occidentaux ont créé une culture nationale homogène pour assurer leur fonctionnement. Parmi d'autres<sup>23</sup>, le système scolaire a constitué un moyen privilégié d'assimilation culturelle en Occident, comme le montrent les cas de la France, de la Grande-Bretagne<sup>24</sup>, de l'Allemagne, de l'Italie, ou des États-Unis. Le cas français, modèle de l'État républicain, est particulièrement prégnant. En 1794, 50% de la population en France ne connaissaient pas le français, ce que déplora Bertrand Barrère :

Laisser les citoyens dans l'ignorance de la langue nationale, c'est trahir la patrie... la langue d'un peuple libre doit être une et la même pour tous... Donnons donc aux citoyens l'instrument de la pensée publique, l'agent le plus sûr de la révolution, le même langage<sup>25</sup>.

À partir de 1882, l'obligation de fréquenter l'école s'accompagna en France de l'interdiction incontournable de parler le patois local, sous peine de punitions humiliantes. Les diverses langues régionales comme l'occitan, le provençal ou le picard dépérissent définitivement à partir de ce moment<sup>26</sup>. En Allemagne, on procéda à la généralisation de l'apprentissage oral et écrit de la langue allemande prussienne dans

<sup>22</sup> La première suggère que la nation est le résultat de l'industrialisation, du développement des moyens de communication, de la scolarisation, du déploiement de l'appareil administratif ou encore de la diffusion de l'imprimé. Les écoles primordialistes, pérennialistes et ethno-symboliques proposent plutôt que l'identité nationale est antérieure à l'État. Voir Anthony D. Smith, *Nationalism. Theory, Ideology, History*, Cambridge, Polity Press, 2010 (2001), le chapitre 3 est particulièrement éclairant, p. 47-65.

<sup>23</sup> Notamment, la constitution par les États d'un patrimoine culturel et de lieux de mémoires ainsi que l'influence d'autres médias de communication, comme les films ou les séries télévisées. Voir David Lowenthal, *Possessed by the Past*, p. 104-172; Pierre Nora, «La fin de l'histoire-mémoire», dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, tome 1. La république*, Paris, Gallimard, 1984, p. xvii-xlii.

<sup>24</sup> Voir Benedict Anderson, *L'imaginaire national, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002 (1983), p. 87; Anthony D. Smith, *National Identity*, Reno, Nevada, University of Nevada Press, 1991, p. 81; Alain Dieckhoff, *Nationalisme politique contre nationalisme culturel?*, dans Alain Dieckhoff et Christophe Jaffrelot (dirs), *Repenser le nationalisme* p. 113-115.

<sup>25</sup> Jacqueline Picoche, Christiane Marchello-Nizia, *Histoire de la langue française*, Paris, Nathan, 1989, p. 31.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

toutes les écoles dès les années 1830, faisant reculer les dialectes parlés en Rhénanie, en Bavière ou en Saxe<sup>27</sup>. L'exemple peut-être le plus spectaculaire est sans nul doute celui de l'Italie. Au moment de son accession au concert des nations en 1860, seulement 2,5% de la population parlaient couramment l'italien<sup>28</sup>, ce qui fit dire à Massimo d'Azeglio, chef du gouvernement de Piedmont-Sardaigne: «Nous avons fait l'Italie, maintenant nous devons faire des Italiens!»<sup>29</sup> Grâce à l'imposition de diverses mesures comme l'apprentissage obligatoire de l'italien dans les écoles primaires en 1877 pour les enfants de 6 à 9 ans ou la généralisation du service militaire, on créa des lieux privilégiés d'apprentissage de «la bonne langue et la bonne prononciation», c'est-à-dire celle de Florence. Déjà, en 1901, le taux d'alphabétisation était passé à 50%<sup>30</sup>. Gellner n'hésite pas de son côté à parler de «machines de l'éducation» pour décrire le phénomène par lequel les gouvernements des pays d'Europe de l'Est auraient érodé les multiples dialectes linguistiques locaux en imposant une seule langue à l'école publique. La présence de blocs linguistiques relativement bien découpés montrerait comment cette vaste entreprise de modernisation des nouveaux États fut couronnée succès<sup>31</sup>. Klaus Schleicher illustre de quelle façon ce phénomène a également touché les États-Unis, où des idées concernant l'homogénéisation de la langue ont également circulé au 19<sup>e</sup> siècle. Noah Webster par exemple, qui a publié plusieurs éditions du *Compendious Dictionary of the American Language*, était un protagoniste important de l'éducation nationale. Sa principale préoccupation visait à parvenir à assimiler les immigrants s'établissant aux États-Unis :

Nothing but the establishment of schools and some uniformity in the use of books, can annihilate differences in speaking and preserve the purity of the American tongue... Our political harmony is therefore concerned in an uniformity of language<sup>32</sup>.

---

<sup>27</sup> Franziska Raynaud, *Histoire de la langue allemande*, Presses universitaires de France, 1982, p. 108-110, 116-117.

<sup>28</sup> Tullio de Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, 1963, dans Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, p. 81

<sup>29</sup> E. Latham, *Famous Sayings and Their Authors*, Détroit, 1970, dans Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, p. 62.

<sup>30</sup> Jean-Dominique Durand, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Paris, Hachette, 1999, p. 49.

<sup>31</sup> Ernest Gellner, *Thought and Change*, Londres, Western Printing Services, 1964, p. 162-165.

<sup>32</sup> Klaus Schleicher, «Education and Nationalism», p. 29-42, dans H. Herb Guntram et David H. Kaplan (dirs.), *Nations and Nationalism. A Global Historical Overview*, vol. 1 1770-1880, Abc-Clio, Santa-Barbara, Calif., p. 33.

Selon Smith, la rationalité derrière la logique du nationalisme exige que tous les citoyens participent activement à l'édification de la nation et au fonctionnement de l'État. Il a donc été tout à fait logique de prescrire une éducation civique commune pour tous par le biais de l'instruction publique. Mais, pour atteindre l'idéal républicain, il faut inmanquablement que l'éducation vise une certaine uniformisation culturelle, soit par l'apprentissage et l'usage d'une certaine langue, la connaissance de certaines oeuvres artistiques, d'une certaine histoire, d'une littérature particulière et d'une mythologie politique commune<sup>33</sup>. Bouchard conclut dans le même sens :

(...) Il n'est pas sans intérêt d'observer que, même dans les nations ordinairement présentées comme les incarnations les plus poussées du modèle civique (par exemple la France, les États-Unis, le Canada), l'État se montre particulièrement actif dans la promotion d'une identité collective, dans l'institution de traditions, dans la diffusion de la mémoire, dans la production et la reproduction d'une culture nationale<sup>34</sup>.

Devant la nécessité de la normalisation culturelle pour atteindre le projet national, nous sommes ainsi en droit de nous demander où commence le nationalisme civique, et où se termine-t-il? Quelle que soit la réponse, il est certain que l'homogénéisation culturelle a historiquement constitué une opération incontournable ayant permis aux États occidentaux de créer activement la nation.

D'autres chercheurs ont également souligné à quel point l'exclusion a fait partie de l'histoire des nations dites civiques et non pas seulement ethniques. Smith rappelle qu'on a tenté de forcer les autochtones ayant survécu à l'extermination de s'assimiler à la culture coloniale aux États-Unis en Australie ou dans les pays africains<sup>35</sup>. Ngugi wa Thiong'o rapporte également que le discours colonial britannique a eu l'effet d'une «bombe culturelle» dans les pays colonisés du continent africain :

[It] annihilate[s] a people's belief in their names, in their languages, in their environment, in their heritage of struggle, in their unity, in their capacities and ultimately in themselves. It makes them see their past as one wasteland of non-achievement... It makes them want to identify with that

---

<sup>33</sup> Anthony D. Smith, *National Identity*, p. 81 et 118; Voir aussi Stuart Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 (2007), p. 399.

<sup>34</sup> Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, p. 24. Voir aussi p. 37-39.

<sup>35</sup> Anthony Smith, *National Identity*, p. 40-41.



wich is furthest removed from themselves; for instance, with other people's language rather than their own<sup>36</sup>.

Citant le théoricien Homi Bhabha, Kim McMullen explique que le but essentiel du discours colonial a été de faire apparaître une différence culturelle que le groupe colonisé était sensé percevoir et interpréter comme la source de ses propres limites et de sa dégénérescence. En retour, l'infériorité naturelle du peuple colonisé a justifié l'invasion culturelle de la civilisation supérieure<sup>37</sup>. Participant du même processus d'exclusion culturelle, c'est ainsi que la figure de l'irlandais fainéant, alcoolique, rebelle et irresponsable se serait imposée progressivement dans la littérature anglaise, comme dans l'œuvre de Shakespeare ou de Richard Sheridan<sup>38</sup>. Dans un autre ordre d'idée, on pourrait également évoquer l'exclusion des noirs américains par le biais des systèmes esclavagiste puis ségrégationniste aux États-Unis<sup>39</sup>, ou les vagues xénophobes qui ont touché la Suisse, un pays souvent mentionné en exemple pour montrer que le concept de nation civique tolérante, ouverte et exempte de passions ethniques est une réelle possibilité. En réalité, l'idée d'une «exception» suisse est loin de faire l'unanimité, au point où subsisterait dans ce pays un «malaise»<sup>40</sup>.

Finalement, il n'est pas évident que les deux types de nationalismes s'opposent nécessairement sur le plan philosophique, comme le dévoilerait une analyse plus fine des discours des premiers théoriciens de la nation. Isaiah Berlin a ainsi démontré qu'Herder avait effectivement exalté les traditions, la langue, les mythes, les coutumes de la nation allemande, mais qu'il avait en même temps condamné l'arrogance vis-à-vis les autres cultures et mis de l'avant l'idée révolutionnaire pour son époque qu'aucune culture

---

<sup>36</sup> Ngugi wa Thiong'o, *Decolonizing the Mind : The Politics of Language in African Literature*, 1986a, p. 3, cité dans Kim McMullen, «Literature, Language and Anticolonial Nationalism», dans H. Herb Guntram, David H. Kaplan, p. 915.

<sup>37</sup> Homi Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994, p. 70, dans McMullen, p. 915.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 915.

<sup>39</sup> Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, p. 37.

<sup>40</sup> Donald Ipperciel, «La Suisse : un cas d'exception pour le nationalisme?/Switzerland : an Exceptional Case of Nationalism?», *Swiss Political Science Review*, vo. 13, no 1, 2007, p. 41; Antoine, Chollet, *La Suisse, nation fêlée. Essai sur le nationalisme helvétique*, Sainte-croix, Presses du belvédère, 2006, p. 13. Voir aussi Walker Connor, *Ethnonationalism*, p. 154 et 177; Pierre Hazan, «La Suisse gagnée par la droite politique», *Libération*, lundi 20 octobre 2003, p. 14; Auteur inconnu, «La Suisse vote l'interdiction des minarets», Agence France Presse, dans *Le Devoir*, lundi 30 novembre 2009, p. b1.

n'était supérieure à une autre<sup>41</sup>. Une lecture attentive de l'œuvre de Fichte, et non pas seulement de son *Discours à la nation allemande*, montrerait également qu'il jongle en même temps avec le concept de hiérarchie des peuples et les principes universalistes français<sup>42</sup>. Pour Renan, enfin, la nation est un «plébiscite de tous les jours» mais c'est aussi une «âme», un «principe spirituel». Il fait donc référence au passé, à la tradition, à autre chose qu'un acte raisonné ou la stricte défense de principes civiques, d'après Seymour, Couture et Nielsen<sup>43</sup>. Enfin Dieckhoff rappelle qu'Hegel a plaidé pour une conception politique de la nation en Allemagne<sup>44</sup>.

### 1.3 Nationalisme culturel

D'autres théories s'écartant des conceptions traditionnelles du nationalisme se sont multipliées à partir des années 1990, et particulièrement depuis les années 2000. Bien qu'elles soient toujours marginales, ces nouvelles théories sont cependant de plus en plus en vogue. D'après Özkirimli, on pourrait même très bien imaginer un jour pas si lointain où elles constitueraient l'essentiel du corps de recherche sur cette question<sup>45</sup>.

D'une part, il y a eu une tendance nouvelle dans la littérature à unir ensemble nations civique et ethnique comme participant d'un même phénomène. Malgré qu'elle défende une conception civique de la nation, Schnapper a par exemple reconnu que le principe de citoyenneté n'est pas suffisant pour créer une communauté de citoyens : «On ne peut rallier les individus à des idées aussi abstraites. (...) La nation démocratique, même si elle est fondée sur la notion de citoyenneté, ne peut que maintenir les dimensions

---

<sup>41</sup> Isaiah Berlin, *Vico & Herder. Two Studies in the History of Ideas*, Londres, The Hogarth Press, 1976, p. 148-152.

<sup>42</sup> Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, p. 144.

<sup>43</sup> Jocelyne Couture, Kai Nielsen et Michel Seymour, *Rethinking Nationalism*, p. 3.

<sup>44</sup> Alain Dieckhoff, «Nationalisme politique contre nationalisme culturel?», dans Dieckhoff et Jaffrelot, p. 109.

<sup>45</sup> Certains auteurs ont déjà franchi un pas épistémologique en ce sens, qualifiant de classique la période traitant du nationalisme avant 1990 et de post-classique, celle arrivant après, appréhendée à partir de nouvelles bases et de nouveaux points de repères. Voir Day et Thompson, *Theorizing Nationalism*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 13; J. Puri, *Encountering Nationalism*, Malden and Oxford, Blackwell, 2004; Paul Lawrence, *Nationalism : History and Theory*, Harlow, Pearson Longman, 2005, p. 198, dans Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism. A Critical Introduction*, New York, Palgrave Macmillan, 2010 (2000), p. 46 et 169.

ethniques de la vie collective»<sup>46</sup>. David Brown arrive à la même conclusion, estimant que la tension essentielle entre dimensions civiques et ethniques de la nation serait surfaite<sup>47</sup>. Les deux définitions classiques de la nation mettraient en réalité l'accent sur deux processus qui se produisent concrètement dans toute société libre et démocratique<sup>48</sup>. Toute nation comporterait ainsi à la fois une dimension civique et une dimension ethnique, comme l'explique Stuart Hall :

L'état libéral affirme s'être débarrassé de son particularisme ethnique pour apparaître sous une forme civique, universaliste, culturellement nettoyée. Mais la Grande-Bretagne, comme les autres nationalismes «civils», n'est pas seulement une entité territoriale et politique souveraine; elle est aussi une «communauté imaginée», et c'est elle qui est le centre de l'identification et du sentiment d'appartenance. Les discours sur la nation (...) [ont pour propos] de forger ou de construire une forme unifiée d'identification (...). Pour y parvenir, ces discours doivent ancrer profondément la culture soi-disant libre de l'État civil dans un mélange dense de significations, de traditions et de valeurs culturelles qui sont sensées représenter la nation. (...) Tous les états-nations libéraux et soi-disant modernes combinent ainsi une forme dite rationnelle, réflexive, civile d'allégeance à l'État avec une forme dite intuitive, instinctive, ethnique d'allégeance à la nation<sup>49</sup>.

D'autre part, certains autres intellectuels s'inspirant du courant des études culturelles vont un peu plus loin. Reconnaître que les nationalismes ethnique et civique participent du même phénomène révélerait en vérité le rôle central que jouerait la culture à travers les manifestations du nationalisme. Le politologue Daniel Sabbagh, par exemple, compte parmi ceux ayant trouvé des origines culturelles à la nation :

Il faut bien reconnaître que la distinction classique entre nationalisme «civique/politique» et nationalisme «ethnique/culturel», lieu commun de la réflexion dans ce domaine, est en réalité trompeuse puisque, dans les deux cas, l'État promeut activement la diffusion d'une langue commune et d'une culture nationale<sup>50</sup>.

Selon la théorie du *nationalisme culturel*, c'est la culture qui définit ultimement les rapports dynamiques entre les groupes nationaux. L'enjeu de la négociation et de la contestation dont elle est l'objet est la définition d'une identité nationale<sup>51</sup>. D'après ce

<sup>46</sup> Dominique Schnapper, «Beyond the Opposition : Civic Nation versus Ethnic Nation», dans Jocelyne Couture, Kai Nielsen et Michel Seymour (dirs), *Rethinking Nationalism*, p. 231-232 (notre traduction).

<sup>47</sup> David Brown, *Contemporary Nationalism. Civic, Ethno-cultural and Multicultural Politics*, Londres, Routledge, 2000, p. 50.

<sup>48</sup> Ailsa Henderson, *Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec*, Montréal et Kingston, McGill/Queen's University Press, 2007, p. 6.

<sup>49</sup> Stuart Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 (2007), p. 399.

<sup>50</sup> Daniel Sabbagh, «Nationalisme et multiculturalisme», *Critique internationale*, no 23, avril 2004, p. 118.

<sup>51</sup> Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, p. 169.

paradigme, la culture est ainsi peut-être moins quelque chose que l'on partage qu'une autre pour laquelle on se bat<sup>52</sup>. Comme le dit Bernard Yack, la nation est certes un plébiscite de tous les jours, mais l'enjeu de ce plébiscite est le choix qui sera fait dans la population parmi les symboles culturels en compétition qui déterminent notre identité<sup>53</sup>. Conséquemment, toute forme de nationalisme serait ainsi ancrée dans la culture et les États serviraient de théâtre à une guerre entre des communautés culturelles majoritaires et d'autres, minoritaires. Kaufmann a montré que si tous les nationalismes sont culturels, les nationalismes culturels d'ethnies majoritaires tendraient à vouloir être dominantes, c'est-à-dire congruentes avec l'État, et leurs correspondances minoritaires, en réaction avec lui<sup>54</sup>. Citant Dieckhoff, Gagnon, Lecours et Nootens, expliquent qu'on escamote encore les premiers<sup>55</sup>, comme si le *Big Bang* moral créé par les vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale résonnait encore jusqu'à nous :

Le renforcement de l'allégeance à l'État est tenu pour l'expression d'un sentiment national légitime, le patriotisme, alors qu'à l'inverse, la contestation de l'État est invariablement disqualifiée comme manifestation d'une force répressive, le nationalisme<sup>56</sup>.

Il se pourrait alors que les cultures majoritaires au sein des États ne perçoivent pas leur propre nationalisme comme en étant un. Elles seraient victimes d'un effet d'optique lénifiant qui pourrait corrompre leur analyse du phénomène national, dont le sens serait parfois pris pour acquis. Michael Billig a souligné en ce sens que les reproductions du nationalisme, à l'école par exemple, sont si fréquentes, qu'on en vient à les oublier<sup>57</sup>. L'aspect nationaliste de l'identité collective éludé, oublié, nié, devient alors *banal*, puisqu'il n'est plus présenté comme tel, et qu'on en vient à ne plus percevoir son

---

<sup>52</sup> Eley et Suny, «Introduction : From the Moment of Social History to the Work of Cultural Representation», dans G. Eley, et R. G. Suny (dirs.), *Becoming National : A Reader*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 9.

<sup>53</sup> Bernard Yack, «The Myth of the Civic Nation», dans Ronald Beiner, *Theorizing Nationalism*, Albany, State University of New York, 1999, p. 107.

<sup>54</sup> Eric Kaufmann, «Dominant Ethnicity : From Background to Foreground», dans Eric Kaufmann (dir.), *Rethinking Ethnicity : Majority Groups and Dominant Minorities*, New York, Routledge, 2004. p. 3-4.

<sup>55</sup> Alain-G. Gagnon, André Lecours et Geneviève Nootens (dirs.), *Les nationalismes majoritaires contemporains : identité, mémoire, pouvoir*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2007, p. 25.

<sup>56</sup> Alain Dieckhoff, *La nation dans tous ses états. Les identités nationales en mouvement*, Paris, Flammarion, 2000, p. 159, cité dans Gagon, Lecours, Nootens, p. 26.

<sup>57</sup> Comme lorsqu'on présente l'histoire nationale. Le nationalisme banal est aussi présent ailleurs. La campagne de Tim Hortons en 2010 dont le slogan était «Tim Hortons celebrates hockey that brings together all Canadians», le logo de McDonald's Canada comportant une feuille d'érable, la météo des principales villes canadiennes présentée à Radio-Canada sont quelques exemples.

existence au sein de la nation. Devenu naturel et invisible, il est alors ailleurs, chez les «Autres» qui sont conséquemment les seuls à vivre des émotions irrationnelles en rapport avec la nation<sup>58</sup>.

Avec lucidité, Kaufmann évoque plus concrètement sentir la nécessité d'échapper au péril de toute analyse «anglo-centrique»<sup>59</sup>. La tendance du nationalisme majoritaire à se dérober dévoilerait son «côté sombre»<sup>60</sup>, une face cachée au principe de citoyenneté. Protéger la doctrine de l'individualisme sous un vernis moralisateur offrirait en effet le commode avantage de neutraliser les nationalismes minoritaires<sup>61</sup> en diffusant la culture majoritaire «sans qu'il y ait pour autant violation des droits individuels au sens strict»<sup>62</sup>. Le système de droits communs favorise largement le groupe majoritaire, puisqu'on emploie sa langue dans les institutions, on étudie son histoire dans les écoles, ainsi de suite<sup>63</sup>.

En fin de compte, le nationalisme *est* la culture moderne estime Greenfeld, c'est-à-dire une vision du monde projetée à travers toutes les structures sociales modernes de l'économie, de la politique, des relations internationales, des arts, de l'éducation, de la science, des relations familiales<sup>64</sup>. Si ce raisonnement s'avère vrai, il est alors logique de croire que la culture majoritaire aura tendance à être congruente avec celle de l'État, puisque les membres de la majorité l'investissent en même proportion, ce qui affecterait sa neutralité. Si la neutralité de l'État s'évanouit, le concept de citoyenneté devient alors problématique et la promesse faite par l'État de préserver la langue et les institutions de ses minorités se fragilise<sup>65</sup>. Henderson explique que le rôle de l'État est en réalité d'amener ses citoyens à intégrer la culture dominante homogénéisée. La présence de

---

<sup>58</sup> Michael Billig, *Banal Nationalism*, Londres, Sage Publications, 1995, p. 15-16, 55-56.

<sup>59</sup> Eric Kaufmann, «Dominant Ethnicity», dans Eric Kaufmann (dir.), *Rethinking Ethnicity*, p. 4.

<sup>60</sup> Jeff McMahan, «The Limits of National Partiality», dans Robert McKim, Jeff McMahan (dirs.), *The Morality of Nationalism*, New York, Oxford University Press, p. 111.

<sup>61</sup> Michel Seymour, *De la tolérance à la reconnaissance*, Montréal, Boréal, 2008, p. 669.

<sup>62</sup> Gagnon, Lecours, Nootens, *Les nationalismes majoritaires contemporains*, p. 28.

<sup>63</sup> Will Kymlicka, *Politics in the Vernacular : Nationalism, Multiculturalism and Citizenship*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 43.

<sup>64</sup> Liah Greenfeld, *Nationalism and the Mind. Essays on Modern Culture*, Oxford, Oneworld Publications, 2006, p. 205-206.

<sup>65</sup> Will Kymlicka, *Politics in the Vernacular*, p. 44.

cultures rivales serait perçue comme un obstacle à l'intégration nationale et trouver son identité nationale ailleurs serait par conséquent considéré comme un manque de loyauté<sup>66</sup>. La nation canadienne par exemple, anglophone à près de 80%, tendrait à imposer la langue anglaise, son système de valeurs, son identité, pour intégrer puis, à terme, assimiler culturellement les différentes minorités qui résident aussi sur le territoire du Canada<sup>67</sup>. Vu sous l'angle du nationalisme culturel, le multiculturalisme canadien ne constituerait en ce sens qu'une étape transitoire visant à adoucir le processus d'assimilation à la culture canadienne-anglaise.

Il serait cependant faux de croire que la théorie du nationalisme culturel fournit la réponse ultime à la question nationale et qu'elle constitue une synthèse de deux idéologies à tous les égards car les catégories conceptuelles du nationalisme culturel pourraient bien avoir été réinvesties de sens<sup>68</sup>. Il pourrait donc tout simplement s'agir d'un nouveau champ de bataille où s'agitent en apparence de vieux ennemis, individualisme et holisme, poursuivant une guerre qu'ils menaient déjà sur le front du nationalisme par le biais de leurs incarnations civique et ethnique. Néanmoins, il a été clairement établi que l'existence de la nation et du nationalisme repose essentiellement, d'une façon ou d'une autre, sur la culture, que les nations aient été majoritaires ou minoritaires au sein des États.

---

<sup>66</sup> Ailsa Henderson, *Hierarchies of Belonging*, p. 10.

<sup>67</sup> Même si ses conclusions sont différentes, Breton montre également très bien comment s'est exercée «l'anglo-conformité» et l'assimilation dans l'histoire du Canada, à travers le système d'éducation du Manitoba par exemple. Voir Raymond Breton, «From Ethnic to Civic Nationalism : English Canada and Quebec», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 11, no 1, janvier 1988, p. 88-89.

<sup>68</sup> Kymlicka a montré comment l'idée d'un nationalisme libéral, selon lequel l'État doit permettre aux minorités de vivre selon leur culture et de parler leur langue, peut se frayer un chemin jusqu'au multiculturalisme, matérialisant ainsi l'idée d'un «libéralisme culturel». Selon Gans, des auteurs comme Kymlicka ne sont pas en ce sens de «vrais» défenseurs de la nation culturelle, puisqu'ils fondent en fin de compte l'identité nationale et l'ordre social sur la primauté du droit individuel. Pour Gans, le nationalisme culturel devrait plutôt être compris comme la manifestation de l'intérêt des membres d'un groupe historiquement constitué, ayant une culture commune, à vivre en accord avec elle et à assurer sa pérennité. Will Kymlicka, p. 39-40; Chaim Gans, *The Limits of Nationalism*, p. 1 et 11.

#### 1.4 Vers une définition post-classique du nationalisme

Si fonder un État libéral et démocratique a constitué historiquement un moyen efficace qui a permis aux nations occidentales d'assurer leur pérennité, comme le dit Gans, la loyauté envers des principes politiques ne peut être considérée comme une forme de nationalisme, pas même civique<sup>69</sup>. Vraisemblablement, comme le croit Nielsen, le nationalisme civique ne *peut pas* définir la nature intime et profonde de la nation<sup>70</sup>. En effet, la citoyenneté ne semble pas faire un contrepoids suffisant au désir de la majorité nationale de trouver une identité collective fondée sur une forme de solidarité ethnoculturelle organisée<sup>71</sup>, même si cette aspiration est objectivement inutile au fonctionnement mécanique de l'État. Dans le même ordre d'idées que Conversi, nous croyons plutôt que l'existence de l'expérience subjective d'un peuple *en particulier*, amène à penser que les nationalismes sont culturellement prédits<sup>72</sup>. Cependant, on ne pourrait pas non plus affirmer que le nationalisme civique soit devenu, comme le suggère Edwards, un néologisme non-nécessaire<sup>73</sup>. Justifié par le besoin individuel de réalisation, de respect et de reconnaissance<sup>74</sup>, il s'agit plutôt d'un *moyen* par lequel la nation peut accéder à la souveraineté politique, se réaliser et guider sa propre destinée. Mais la nation elle-même est autre. La nation est une communauté de langue qui se reconnaît grâce à des espaces culturels, tels que la religion, les arts, l'organisation sociale, économique et politique, que les individus qui la composent produisent et partagent dans un climat de solidarité. En ce sens, nous dirons que des *communautés linguistiques* produisent des *nations culturelles*. Comme l'a souligné Eric Hobsbawm, la nation est également comprise dans le nationalisme<sup>75</sup>, car lorsqu'une nation prend conscience d'elle-même, elle désire en même temps suivre sa propre voie. Du nationalisme, nous en dirons qu'il s'agit de la volonté d'un peuple ou d'une partie d'un

<sup>69</sup> Chaim Gans, *The Limits of Nationalism*, p. 12.

<sup>70</sup> Kai Nielsen, «Un nationalisme culturel, ni ethnique ni civique», p. 143-159, dans Michel Sarra-Bournet (dir.), *Le pays de tous les Québécois*, p. 156.

<sup>71</sup> John Edwards, *Language and Identity. An Introduction*, New York, Cambridge University Press, 2009, p. 185.

<sup>72</sup> Daniele Conversi (dir.), *Ethnonationalism in the Contemporary World. Walker Connor and the Study of Nationalism*, Londres, Routledge, 2004, p. 3.

<sup>73</sup> John Edwards, p. 179.

<sup>74</sup> Charles Taylor, *Rapprocher les Solitudes, Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 61.

<sup>75</sup> Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, p. 19.

peuple à s'aménager un droit collectif à l'existence, l'autodétermination et l'épanouissement culturels, inscrite dans la durée historique, la communauté politique et la reconnaissance de droit<sup>76</sup>. Par ailleurs, puisque sa vie se mesure à la capacité de ses citoyens de se réaliser, nous dirons plus simplement de la nation qu'elle est la culture en action.

L'espace culturel au sein des nations est constamment un enjeu supérieur du pouvoir. Si la culture des membres d'une nation se trouve niée ou remise en cause, leur identité collective est alors directement compromise. L'enjeu premier de toute nation devient par conséquent la sauvegarde de sa langue et la préservation de sa culture<sup>77</sup>. Langue et culture déterminent l'existence de la nation et elles seules peuvent assurer sa pérennité. Généralement habités ou convoités par plus d'une nation culturelle, les États deviennent donc le plus souvent le théâtre d'une guerre culturelle permanente dont l'enjeu est la vie ou la mort des nations y résidant. Parmi les productions culturelles, existe le sport. Le fait qu'il ne sache pas capter l'intérêt des gens qui composent la nation la plupart du temps<sup>78</sup> n'est pas le plus important. Ce qui importe, en revanche, c'est la capacité du sport à représenter clairement la nation, au moins temporairement, comme lors des Jeux olympiques. Personne ne suit l'athlétisme. Mais tout le monde regarde le 100 mètres, l'épreuve reine des Jeux. Pour des raisons historiques, les sports dits «nationaux» contiendraient le potentiel de multiplier cette capacité mobilisatrice. En Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud, il y a le rugby, En Angleterre et en France, le football. Au Québec et au Canada, il y a le hockey.

---

<sup>76</sup> La communauté politique est comprise au sens où l'entend Michel Seymour d'après sa conception socio-politique de la nation. Voir Michel Seymour, *La nation en question*, Montréal, Éditions de l'hexagone, 1999, p. 100-102.

<sup>77</sup> Même si certaines semblent l'avoir oublié. Edwards sous-entend que certaines sociétés, particulièrement anglo-saxonnes, adopteraient un discours différent vis-à-vis l'importance de la langue et de la culture si la leur venait un jour à être menacée, (Edwards, p. 203). Seymour soutient que, pour des raisons analogues, les Canadiens anglais n'accordent pas nécessairement une valeur centrale et un rôle fondamental à leur langue (Seymour, 1999, p. 91). Dans un article plus récent, Craig Calhoun affirme que ce phénomène commence réellement à se produire aux États-Unis. Une «anxiété montante» y serait causée par le fait que les immigrants hispanophones catholiques refusent de s'assimiler dans le grand melting-pot américain depuis les années 1990. Tiré de Samuel Huntington, *Who Are We?*, New York, Simon and Schuster, dans Craig Calhoun, «Cosmopolitanism and nationalism», *Nations and Nationalism*, vol. 14, no 3, 2008, p. 435.

<sup>78</sup> Alan Bairner, *Sports and Nationalism*, dans H. Herb Guntram, David H. Kaplan (dir.), *Nations and nationalism*, p. 999.



## Chapitre 2. Sport et pouvoir

Some people believe football is a matter of life and death, I am very disappointed with that attitude.  
I can assure you it is much more important than that<sup>1</sup>.

Bill Shankly, Liverpool F.C.

*Ce deuxième chapitre présente les trois principales façons d'envisager l'histoire du sport d'après l'historiographie nord-américaine et britannique et cherche à montrer que le sport est étroitement lié à l'identité, cœur de l'ordre social, et peut par conséquent être considéré comme un moyen d'affirmation, de contestation et devenir producteur de l'identité. Selon le courant naturaliste, le sport devrait être apolitique. Mais les travaux des théoriciens du courant structuraliste des années 1960 à 1980 ont montré comment le sport peut devenir un instrument permettant le contrôle social. L'intervention des entreprises et de l'État dans le sport avaient pour but d'augmenter la productivité, de domestiquer les classes, de faire régner l'ordre international et l'acceptation d'un rapport de domination ou d'apaiser les tensions sociales dans l'État. Les initiatives sportives des régimes fascistes, la reconduction de l'alignement bipolaire des nations dans le sport pendant la Guerre froide ou la naturalisation du hockey par certains tenants du nationalisme canadien afin d'unir l'État en sont quelques exemples. Dans cette perspective, le sport reproduit un ordre conservateur et perpétue une hiérarchie sociale.*

*À partir des années 1970, le courant post-structuraliste met en évidence la nature idéologique de toute connaissance. Dans ce cadre, le geste sportif est sujet à différentes interprétations à travers les relations de pouvoir, tandis que le corps devient le lieu privilégié d'une lutte visant à déterminer la façon dont ce pouvoir sera constitué entre les classes, les genres, les ethnies. Le sport a ainsi pu, par exemple, servir l'émancipation des classes ouvrières en Grande-Bretagne, des femmes, des peuples colonisés en Afrique française et anglaise, des noirs américains, des nations basque et Catalane en Espagne ou des peuples contrôlés par l'empire soviétique.*

---

<sup>1</sup> Jordi Salvador Duch, *Futbol, metàfora d'una guerra freda. Un estudi antropològic del Barça*, Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université Rovira i Virgili, Tarragona, 2004, p. 31.

## 2.1 *Le sport sans conséquence*

Encore aujourd'hui, il existe un courant libéral «naturaliste»<sup>2</sup> proposant que le sport est apolitique et sert à marquer le consensus social. Selon Guttman, ce courant a été particulièrement alimenté par les présidents successifs du Comité international olympique<sup>3</sup> qui, depuis Pierre de Coubertin, répéteraient inlassablement que la politique a peu à voir avec le sport, qu'ils ne se mélangent pas ou, du moins, ne le devraient pas, de même que par les journalistes sportifs qui relayeraient cette croyance en se tenant à l'écart des controverses politiques<sup>4</sup>. Nous ajouterions que, de la même façon, les organisations sportives peuvent être susceptibles de cultiver l'idée que le sport n'a rien à voir avec l'identité collective ou quelque forme de nationalisme que ce soit<sup>5</sup>. Dans *Sport, Culture and the Modern State*, Cantelon et Gruneau expliquent quelle place occupe le sport dans la perspective libérale :

(...) sport is, in short, assumed to belong to an ideal realm of unrestrained voluntary action, expressive meaning and cultural creation, and state intervention is seen to be an unjustified intrusion into this realm. According to this view, sport should be an area of life that is somehow set-off from the realities of politics and government<sup>6</sup>.

Chartier expose de façon complémentaire que se sont les règles et le caractère ludique du sport qui feraient en sorte qu'il doive exister hors du monde des affaires courantes, toujours selon le courant naturaliste :

<sup>2</sup> Le terme est de Michel Marois, *Les analyses de la dimension politique du sport : un examen critique*, Département de science politique de l'Université de Montréal, 1988, p. 2 et 5.

<sup>3</sup> Nommément Henri de Baillet-Latour et Avery Brundage, dans Pierre Milza, «Sport et relations internationales», *Relations internationales*, no 38, été 1984, p. 160.

<sup>4</sup> Allen Guttman, «Sport, Politics and the Engaged Historian», *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no 3, juillet 2003, p. 372; Un exemple récent: l'animateur Claude Quenneville a évoqué en ondes la politisation du sport comme un «danger», «Culture Physique», 15 septembre 2010, Première chaîne de Radio-Canada, [En ligne] : [http://www.radio-canada.ca/emissions/culture\\_physique/2010-2011/archives.asp?date=2010-09-15](http://www.radio-canada.ca/emissions/culture_physique/2010-2011/archives.asp?date=2010-09-15), dernière consultation 6 avril 2011.

<sup>5</sup> Par exemple, suite à des propos tenus par le député Pierre Curzi à l'émission *Les francs tireurs*, le propriétaire du Canadien de Montréal, Geoff Molson, a déclaré aux médias en 2010: «Nous ne faisons pas de politique, nous jouons au hockey», dans Jean-François Chaumont, «Une partie intégrante de la mission», [www.radio-Canada.ca](http://www.radio-canada.ca/sports/hockey/2010/09/16/005-habs-boivin-molson.shtml) [En ligne], mis à jour le 16 septembre 2010, <http://www.radio-canada.ca/sports/hockey/2010/09/16/005-habs-boivin-molson.shtml>, dernière consultation 18 mars 2011; Les déclarations de Curzi peuvent être visionnées dans [telequebec.tv](http://video.telequebec.tv/video/4246/entrevue-avec-pierre-curzi) [En ligne] : <http://video.telequebec.tv/video/4246/entrevue-avec-pierre-curzi>, dernière consultation 6 avril 2011.

<sup>6</sup> Hart Cantelon et Richard Gruneau, *Sport, Culture and the Modern State*, Toronto, University of Toronto Press, 1984, (1982), p. 19.

Le sport est censé annuler, et non reproduire, les différences qui traversent et organisent le monde social. Il suppose que les propriétés sociales des différents participants soient neutralisées, gommées au profit de l'égalité des chances entre des joueurs ou des concurrents que classe ou distingue leur seule performance corporelle. (...) Le sport moderne repose en son fondement sur l'identité entre des individus dépouillés, pendant la durée d'une compétition (...)<sup>7</sup>.

De façon spectaculairement contrastante, affirmer le lien entre sport et identité nationale est aujourd'hui presque considéré comme un lieu commun dans le milieu de la recherche<sup>8</sup>. D'innombrables travaux ont en effet étudié les représentations symboliques du corps dans le monde moderne et confirmé les étroites relations qui existent entre le sport et la société depuis les intuitions initiales de Huizinga<sup>9</sup>, Foucault<sup>10</sup>, et Bourdieu<sup>11</sup>, parmi les plus cités. Selon Hill, la recherche aurait en réalité été si florissante depuis les 20 dernières années que l'histoire du sport se trouverait même aujourd'hui dans une position semblable à celle qu'avait décrite Eric Hobsbawm à propos de l'histoire sociale au début des années 1970, c'est-à-dire particulièrement en vogue mais dont le développement se serait fait de façon anarchique<sup>12</sup>.

---

<sup>7</sup> Roger Chartier, «Avant-Propos», dans Norbert Elias, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 15.

<sup>8</sup> Gilian Poulter, *Becoming Native in a Foreign Land. Sport, Visual Culture & Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, p. 270.

<sup>9</sup> Selon Huizinga, nous aurions tort de considérer le jeu comme un rejeton de la culture. Bien plus important, le jeu serait au contraire à la base de toute organisation humaine, les civilisations s'étant développées, selon ses termes, au sein du jeu, Johan Huizinga, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951 (1938), p. 15.

<sup>10</sup> Rappelons que pour Foucault, le monde moderne est précisément fondé sur le développement d'une nouvelle forme de pouvoir centré sur le corps. La surveillance et le dressage des corps dans les asiles, les usines ou l'école permettent l'intériorisation de règlements et l'intégration de valeurs normalisatrices protégeant l'ordre social. Cet exercice de domination et de modulation des comportements se nomme le bio-pouvoir. Voir Geneviève Rail et Jean Harvey, «Body at Work : Michel Foucault and the Sociology of Sport», *Sociology of Sport Journal*, 1995, no 12, p. 165-167; on peut aussi constater son influence sur la littérature scientifique, p. 170-173.

<sup>11</sup> Pour Bourdieu, il existe un combat pour déterminer la signification des choses, comme les pratiques sportives, dont l'enjeu est la reproduction sociale du pouvoir et la légitimation d'une forme de domination. Le résultat du combat produit l'habitus, un schème de perception et d'appréciation issu d'une intériorisation des conditions de vie d'une classe sociale donnée. L'habitus influence nos choix personnels (ex. : pratiquer un sport en particulier), et les significations qu'on leur attache. Tiré de Suzanne Laberge et David Sankoff, «Activités physiques, habitus corporels et styles de vie», dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dirs), *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 278-279. On peut constater son influence dans Jean-Paul Clément, «Contributions of the Sociology of Pierre Bourdieu to the Sociology of Sport», *Sociology of Sport Journal*, 1995, no 12, p. 147-157.

<sup>12</sup> Eric Hobsbawm, «From Social History to the History of Society», *Daedalus*, no100, hiver 1971, p. 20-45, dans Jeffrey Hill, «Introduction : Sport and Politics», *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no 3, juillet 2003, p. 356.

## 2.2 Sport et structuralisme<sup>13</sup>

Pôle important d'activité intellectuelle, la théorie marxiste a connu une vague de revitalisation dans l'après-guerre qui a énormément influencé l'histoire du sport, au point de devenir le point cardinal du discours historique en cette matière jusqu'aux années 1980<sup>14</sup>. S'appuyant plus particulièrement sur le concept déterministe de l'idéologie d'Althusser<sup>15</sup>, nombre d'historiens et de sociologues matérialistes ont envisagé le sport comme un instrument subtil permettant le contrôle social des classes<sup>16</sup>. La société y est vue comme un tout composé d'une structure hiérarchisée dans laquelle les comportements sont définis par les institutions. La culture y joue un rôle critique car elle possède la fonction idéologique importante de persuader les gens d'accepter leurs conditions de classe comme procédant de leur intérêt naturel<sup>17</sup>. Meynaud<sup>18</sup> avait constaté l'intervention des États dans le sport et conclu qu'ils s'en servaient efficacement pour atteindre différents objectifs, dont le prestige national. Même s'il reconnaissait que le sport peut parfois prendre le pas sur la politique<sup>19</sup>, au final, il reflétait surtout selon lui

---

<sup>13</sup> Terret souligne avec justesse qu'il existe plusieurs façons d'envisager l'historiographie en histoire du sport. Le modèle constructionniste/déconstructionniste et le «tournant linguistique» que nous allons présenter, propre à la tradition académique anglo-américaine, ont par exemple été largement contestés par bon nombre d'historiens du sport français qui le considèrent trop relativiste, philosophique et théorique. Comme la majorité des revues en histoire du sport sont anglo-saxonnes, les points de vue différents ont tendance à être marginalisés. Nous demandons au lecteur d'en tenir compte. Voir Thierry Terret, «The Future of Sport History : ISHPES, Potential, and Limits», *Journal of Sport History*, vol. 35, no 2, été 2008, p. 304. Le structuralisme est particulièrement bien expliqué dans David L. Andrews, «Posting-up : French Post-structuralism and the Critical Analysis of Contemporary Sporting Culture», p.106-137, dans Jay Coakley et Eric Dunning, *Handbook of Sport Studies*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2000, p. 111-114.

<sup>14</sup> Stuart Hall, «The Problem of Ideology-Marxism without Guarantees», *Journal of Communication Inquiry*, vol. 10, no 28, 1986, p. 28; Jeffrey Hill, «British Sports History: A Post-Modern Future?», *Journal of Sport History*, vol. 23, no 1, 1996, p. 1-19.

<sup>15</sup> Pour Althusser, l'idéologie est un système de représentation composé de concepts, mythes, idées, images, grâce auquel les gens rendent une expérience signifiante. Stuart Hall ajoute que les humains entretiennent une relation imaginaire avec le monde réel à travers ces concepts que l'idéologie leur impose, et que ce processus est inconscient (Stuart Hall, «Signification, Representation, Ideology : Althusser and the Post-structuralist debates», *Critical Studies in Mass Communications*, vol. 2, no 2, 1985, p. 103-105).

<sup>16</sup> Allen Guttman, «Sport, Politics and the Engaged Historian», p. 374.

<sup>17</sup> Douglas Booth, *The Field. Truth and Fiction in Sport History*, New York, Routledge, 2005, p. 53 et 165.

<sup>18</sup> Tout en rejetant l'idée que le sport soit apolitique, Meynaud dissocie en même temps le sport du capitalisme. Nous l'avons tout de même placé avec les structuralistes car, pour lui, la pratique sportive n'est pas autonome, elle subit l'influence du régime socio-économique où elle se trouve (Jean Meynaud, *Sport et politique*, Paris, Payot, 1966, p. 269).

<sup>19</sup> Sa fulgurante intuition sur l'anglicisation mondiale par le sport est notable, *Ibid.*, p. 286-289.

l'ordre international, favorisait les divisions et permettait aux grands États d'imposer des sanctions ou d'exercer des pressions sur les plus petits<sup>20</sup>. Pour Adorno, la fonction du sport était la forme pour le travail<sup>21</sup>. Rigauer développa cette idée dans *Sport and Work*. Selon lui, les modes de production définissent le champ sportif, desquels il ne peut s'échapper<sup>22</sup>. Brohm a aussi repris ce concept, arguant qu'en tant qu'outil idéologique, le sport appelle le fétichisme d'une certaine conception des rapports sociaux basés sur l'argent et la hiérarchisation<sup>23</sup>. Bien qu'ils expriment une opinion nuancée, Holt, Gruneau, Hoch et Guttmann soulignent également la façon dont les classes dominantes emploient le capitalisme pour structurer les rapports sociaux à travers le sport, notamment grâce à un conformisme déshumanisant<sup>24</sup>.

Dans le même sens, Melchers a voulu montrer que le sport a été utilisé à la fin du 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle au Canada par les industries canadiennes, dont les compagnies de chemin de fer et les manufactures, pour éloigner les ouvriers du syndicalisme et augmenter la productivité par la mise en forme. Par exemple, Dubois écrit dans *Industrial Canada*, la revue de l'Association des manufacturiers canadiens:

Lorsqu'on examine travailler vos ouvriers manœuvres [sic], on est frappé de deux choses : d'abord, de leur manque d'énergie; en second lieu, de leur maladresse, maladresse qui est telle que je n'hésite pas à lui attribuer une grande partie des accidents dont ils sont victimes. Exigez du manœuvre en général autre chose que les mouvements les plus élémentaires de ses bras et de ses jambes, et vous voyez sa gaucherie se trahir à l'instant, et à l'instant se présente à l'esprit le besoin d'une gymnastique convenable qui contribuerait à développer chez eux les forces musculaires et en réglerait l'exercice<sup>25</sup>.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>21</sup> Allen Guttmann, «Sport, Politics and the Engaged Historian», p. 374.

<sup>22</sup> Bero Rigauer, *Sport and Work*; traduit de l'allemand par Allen Guttmann, New York, Columbia University Press, 1981 (1969), p. 1.

<sup>23</sup> Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992 (1976), p. 366-367.

<sup>24</sup> Richard Holt (dir.), *Sport and the Working Class in Modern Britain*, New York, Manchester University Press, 1990, p. 7-8; Paul Hoch, *Rip Off the Big Game. The Exploitation of Sports by Power Elite*, New York, Double Day & Company, 1972, p. xvii; Allen Guttmann, *From Ritual to Record*, New York, Columbia University Press, 1978, p. 157-158; Richard Gruneau, *Class, Sports, and Social Development*, Windsor, The University of Massachusetts Press, 1999 (1983), p. 105-112.

<sup>25</sup> *Industrial Canada*, 1909 : 424, tiré de Ronald Melchers, «L'athlète du travail», dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dirs), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux au Canada*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 56.

La compagnie *Williams, Greene and Rome* en Ontario a été identifiée par la revue comme modèle de réussite. Après avoir fourni de l'équipement de football, baseball, tennis et une salle de quille à ses employés, *Industrial Canada* constata et se réjouit de l'augmentation de la production : «Dans le système actuel, 430 employés accomplissent 90% plus de travail que 522 dans l'ancienne structure. L'œuvre de bienfaisance rapporte». L'utilisation des sports par les industriels avait aussi pour but, selon Melchers, d'éloigner le spectre de la grève et du syndicalisme. À la suite d'une grève des poseurs de rails du *Canadian Pacific Railway* (CPR) en 1901, le directeur des opérations, Sir William White, décide d'ouvrir un YMCA à Revelstoke, en Colombie-Britannique. Les établissements de la *Young Men's Christian Association* offraient nourriture et hébergement, salles de lectures et bien entendu, des sports. La Compagnie conclut : «la YMCA arrive à faire des gaillards de Revelstoke des agneaux». On renouvelle alors l'expérience ailleurs, comme à Schreider, Chapleau et Kenora. En 1909, le *Labour Gazette* du CPR conclut que l'opération «(...) a dissipé le mécontentement qui régnait chez les cheminots. (...) Les liens entre les cheminots et les patrons se sont resserrés. Les employés ont le sentiment que la compagnie se préoccupe de leur bien-être». Ce grand succès fait des émules dans le monde industriel partout en Amérique du Nord. Au Canada comme aux États-Unis, on organise des ligues de sport, des clubs d'athlétisme et des projections de films. Par exemple, après les importants mouvements de grèves de 1903, la *Montreal Cotton Company* prit la décision d'offrir à ses employés de Valleyfield des salles de quilles, des patinoires et des courts de tennis<sup>26</sup>.

Le sport refléterait aussi des rapports de domination dans le jeu des rencontres internationales. Brohm revient à la charge dans *Le mythe Olympique*, expliquant que les Jeux sont une mascarade. Le vecteur identitaire de la fraternité serait illusoire et servirait à reconduire et confirmer le pouvoir des grands de ce monde dans une longue succession de «connivence» et de «complicité de crimes historiques»<sup>27</sup>. Plus tempéré, Strenk expose néanmoins lui aussi que le monde idéal où sport et politique sont séparés est un mythe. Le sport international reflète les rapports de pouvoir, c'est une «guerre sans armes». Les

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 58-62.

<sup>27</sup> Jean-Marie Brohm, *Le mythe olympique*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1981, p. 50.

États-Unis et la Russie ont dominé les Olympiques après 1945 et ont fait de l'étalage de leur puissance un symbole de reconnaissance, de statut et de prestige<sup>28</sup>. Milza<sup>29</sup> croit également que le sport est un reflet de la vie internationale, en tant que «moyen supplémentaire de comprendre l'évolution du monde contemporain (...)»<sup>30</sup> et que les rencontres sportives internationales ont reconduit l'alignement bipolaire des pays pendant la guerre froide, extensions d'une guerre idéologique où on se battrait «à coups de records et de médailles». Le sport serait traversé par les tensions entre les peuples et mesurerait les états d'âme nationaux:

Les incidents qui ont ponctué en 1950 le Giro d'Italie et le Tour de France et qui s'achèvent, à la fin d'une étape pyrénéenne, par l'abandon de toute l'équipe italienne conduite par le maillot jaune Fiorenzo Magni, en disent beaucoup plus long sur l'état des relations psychologiques entre les deux pays que beaucoup d'articles de journaux ou de rapports officiels. (...) Certains événements sportifs, par leur ampleur, par le contexte dans lequel ils se situent, par l'importance des enjeux qu'ils suscitent, nous projettent au cœur du jeu international<sup>31</sup>.

Enfin, le sport servirait de liant national. Des auteurs se sont intéressés plus spécifiquement à l'impact du sport dans les régimes fascistes. Bolt et Teja par exemple soutiennent que Mussolini et Hitler ont reconnu les vertus que pouvait avoir le sport en tant que puissant véhicule de propagande politique et qu'ils s'en sont servis efficacement, notamment en construisant de vastes stades, en réunissant les conditions nécessaires pour se procurer des équipes de sport compétitives sur le plan international et en encourageant le culte médiatique de leurs athlètes lors des événements internationaux, comme les Jeux olympiques ou la Coupe du Monde<sup>32</sup>. Liotard, Terret et Arnaud comptent parmi les chercheurs importants qui se sont intéressés aux propriétés cohésives d'intégration ou d'exclusion que les sports pouvaient opérer dans la société française<sup>33</sup>. Au Canada, les travaux d'Harvey, Proulx, Morrow, Metcalfe, Macintosh,

---

<sup>28</sup> Andrew Strenk, «What Price Victory? The World of International Sports and Politics», *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, no 445, septembre 1979, p. 140-140.

<sup>29</sup> Annonceur de la transition épistémologique à venir, il envisage brièvement la possibilité du sport comme contre-culture à la fin de son article mais davantage comme une piste à explorer dans le futur.

<sup>30</sup> Pierre Milza, «Sport et relations internationales», *Relations internationales*, no 38, été 1984, p. 159.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>32</sup> Daphnée Bolz, *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, Éditions CNRS, p. 28-29, 43, 139; Angela Teja, «Italian Sport and International Relations under Fascism», dans Pierre Arnaud et James Riordan (dirs), *Sport and International Politics*, New-York, E & FN Spon, 1998, p. 147 et 162.

<sup>33</sup> Lionel Arnaud, «Sport as Cultural System : Sport Policies and (New) Ethnicities in Lyon and Birmingham», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 26, no 3, septembre 2002, p.

Bedecki, Franks, Broom, Backa, Kidd et McFerlane sur le sport, particulièrement le hockey et le nationalisme canadien, font autorité en la matière. C'est peut-être cependant *Hockey Night in Canada* de Gruneau et Whitson qui a le plus marqué l'historiographie canadienne. Reprenant l'idée de «traditions inventées» d'Hobsbawm<sup>34</sup>, ces auteurs ont suggéré que l'élite canadienne, incluant gouvernement<sup>35</sup>, propriétaires d'équipes de hockey<sup>36</sup> et promoteurs commerciaux<sup>37</sup>, auraient constitué de toute pièce le mythe du hockey, sport national du Canada, l'auraient naturalisé, et seraient responsables par différentes opérations artificielles de marchandisation de sa grande popularité<sup>38</sup>. Le hockey aurait ainsi contribué à renforcer l'unité canadienne d'un océan à l'autre grâce au concours de la radio et de la télévision (incluant les publicités)<sup>39</sup>, la Série du Siècle<sup>40</sup>, les

---

571-587; Lionel Arnaud, «Identity as a Project : Art and Sport in the Service of Urban Development Policies», *International Journal of Cultural Policies*, vol. 14, no 4, novembre 2008, p. 431-444; Philippe Liotard, «Le sport au secours des imaginaires nationaux», *Quasimodo*, vol. 3-4, 1997, p. 9-31; Thierry Terret et Anne Roger, «Managing Colonial Contradictions : French Attitudes toward El Ouafi's 1928 Olympic Victory», *Journal of Sport History*, vol. 36, no 1, février 2009, p. 3-18.

<sup>34</sup> «Les traditions inventées désignent un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec un passé historique approprié», Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dirs), *L'invention de la tradition*; traduit de l'anglais par Chrisitne Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1983), p. 11.

<sup>35</sup> Eric F. Broom et Richard S.P. Baka, *Canadian Governments and Sport*, Vanier, Ont., The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), 1979 [?], p. 2-40; Bruce Kidd et John Macferlane, *The Death of Hockey*, Toronto, New Press, 1972, p. 86; Bruce Kidd, *The Political Economy of Sport*, Vanier, Ont., The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), Sociology of Sport Monograph Series, 1979 [?], 79 p.; Jean Harvey et Roger Proulx, *Le sport et l'État au Canada*, dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dirs), *Sport et pouvoir*, p. 99-105; Donald Macintosh, Tom Bedecki et C.E.S. Franks, *Sport and Politics in Canada*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1987, p. 59-74,

<sup>36</sup> Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 1996, particulièrement p. 184-185; Don Morrow, Mary Keyes, Wayne Simpson, Frank Cosentino et Ron Lappage, *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, p. 49-64; Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1870-1914*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1987, p. 54-59.

<sup>37</sup> Donald Macintosh, Tom Bedecki, C.E.S. Franks, p. 10-59.

<sup>38</sup> Le hockey ne se serait pas largement diffusé en raison des contacts fréquents et privilégiés que les Canadiens entretiendraient avec l'hiver. Il n'est pas né de dispositions naturelles, n'est pas universellement canadien ni ne traduit un caractère ou des valeurs canadiennes liées à la survie dans une nature inhospitalière. Ce mythe aurait été inventé, fabriqué de toutes pièces. Les Canadiens l'ont tout simplement oublié. Voir Bruce Kidd, «Dependency and the Canadian State», dans Hart Cantelon et Richard Gruneau, *Sport, Culture and the Modern State*, p. 298; Richard Gruneau et David Whitson, *Hockey Night in Canada*, Toronto, Garamond Press, 1993, p. 6-49-101-133-137-214; Voir aussi David Whitson et Richard Gruneau, *Artificial Ice. Hockey, Culture and Commerce*, Peterborough Ont., Broadview Press, 2006, p. 1-4.

<sup>39</sup> Normand Bourgeois et David Whitson, «Le sport, les médias et la marchandisation des identités», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, no 1, printemps 1995, p. 155.

<sup>40</sup> Donald Macintosh et Donna Greenhorn, «Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy», *Journal of Canadian Studies*, vol. 28, no 2, automne 1993, p. 99-106; Dwight H. Zakus, «A Genesis of the Canadian



*Super Series*<sup>41</sup> et par le truchement de plusieurs productions télévisuelles à la *Canadian Broadcasting Corporation* (CBC), dont l'émission *Hockey Night in Canada*<sup>42</sup>.

Selon la théorie structuraliste, ce sont des structures qui définissent l'existence humaine. Le sport n'a donc historiquement constitué qu'un autre lieu où ont été transposés des rapports de pouvoir qui échappent aux individus. S'inscrivant dans la causalité à l'intérieur de structures économiques et politiques, le sport tendrait à *reproduire* un ordre conservateur qui contribue à renforcer et à perpétuer la hiérarchie sociale et la cohésion entre et au sein des États.

### 2.3 Sport et post-structuralisme<sup>43</sup>

Au cours des années 1970, un nouveau courant émerge pour ausculter le pouvoir grandissant des médias, des sports, du cinéma, de la télévision et la place qu'y occupent les femmes, les minorités et la culture populaire en général. On a commencé à remettre en question le credo moderniste du progrès, de la classe en tant que catégorie d'analyse pertinente, des facteurs économiques et sociaux comme explications suffisantes, pour plutôt mettre l'accent sur la culture et le sens. Ce «tournant culturel», post-moderne, faisait émerger un nouveau paradigme mettant en évidence la nature politique et idéologique de toute connaissance<sup>44</sup>. Stuart Hall aurait joué un rôle déterminant dans la

Sport System in Pierre Trudeau's Political Philosophy and Agenda», *Sport History Review*, no 27, 1996, p. 30-48; Simon Richard, *La série du siècle. Septembre 1972, Chronique d'une épopée extraordinaire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2002, p. 48.

<sup>41</sup> Tim Elcombe, «Hockey New Year's Eve in Canada : Nation-Making at the Montreal Forum», *International Journal of the History of Sport*, vol. 27, no 8, mai 2010, p. 1287-1310.

<sup>42</sup> Tony Patoine, «On est Canayen ou ben on l'est pas. Hockey, nationalisme et identités au Québec et au Canada», dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot (dirs), *La vraie dureté du mental : hockey et philosophie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 11-13.

<sup>43</sup> On rencontre dans la littérature anglo-saxonne des termes très semblables, Déconstructionnisme, post-structuralisme, post-modernisme. Comme le dit Oriard, on peut les considérer comme synonymes et interchangeable s'ils servent à exprimer l'idée générale que le sens est fondamentalement instable et indéterminé. Michael Oriard, «A Linguistic Turn into Sport History», dans Murray G. Phillips (dir.), *Deconstructing Sport History. A Postmodern analysis*, New York, State University of New York Press, 2006, p. 76-77. Voir aussi Geneviève Rail, «Postmodernism and Sport Studies», dans Joseph Maguire et Kevin Young, *Theory, Sport and Society*, Oxford, Elsevier Science, 2002, particulièrement les p.181-186 pour une brillante réflexion théorique sur le postmodernisme et les différences subtiles entre postmodernisme et poststructuralisme.

<sup>44</sup> Catriona Parratt. «New Angles on Sport Historiography About Turns: Reflecting on Sport History in the 1990s», *Sport History Review*, no 29, 1998, p. 4-5.

constitution de ce nouveau champ des études culturelles en greffant au concept structurel et déterministe d'Althusser celui de la relation entre l'hégémonie et la conscience collective de Gramsci<sup>45</sup>, en réconciliant la notion d'idéologie, dont le sens est fixé, à celui du terrain de lutte où l'idéologie se transforme<sup>46</sup>.

Suite aux énormes contributions de Derrida et Baudrillard<sup>47</sup> au courant post-structuraliste, les plus vives critiques vis-à-vis les pratiques historiques sont venues dans un premier temps du champ d'investigation du genre, notamment de Joan Scott. Dans «Genre, une catégorie utile d'analyse historique», elle pose une question fondamentale : sachant que les femmes ont participé aux événements de l'histoire humaine, pourquoi ont-elles été invisibles en tant que sujets historiques?<sup>48</sup> Pour Hill et Vertinsky, la posture résolument post-moderne de Scott suggère qu'il existe une réalité sociale cachée derrière les sources<sup>49</sup>. Pour atteindre cette réalité, l'histoire post-moderne a emprunté au paradigme littéraire, axé sur le sens. En effet, rapporter des faits historiques véridiques ne traduirait pas nécessairement des observations significatives de la condition humaine, de la réalité<sup>50</sup>, puisque cette action ne permet pas d'appréhender l'idéologie qui, selon

---

<sup>45</sup> Le théoricien italien Antonio Gramsci s'est intéressé aux lieux du pouvoir à l'intérieur de l'État. Selon lui, le pouvoir n'est pas arraché, mais consenti par la société à une classe en particulier qui exerce alors sa supériorité morale, «l'hégémonie», sur toutes les autres. De cette hégémonie descendent des valeurs qui animent la culture populaire et dont font partie les sports. Mais le pouvoir n'est jamais acquis et la culture populaire est incessamment un lieu de lutte et de contestation par des classes opposées au pouvoir de l'hégémonie, John Hargreaves, «Sport and Hegemony. Some theoretical Problems», p. 104-140, dans Hart Cantelon et Richard Gruneau (dirs), *Sport, Culture and the Modern State*, p. 114-117.

<sup>46</sup> Voir Stuart Hall, «The Problem of ideology : Marxism without guarantees», *Journal of Communication Inquiry*, vol. 10, no 2, 1986, p. 40, cité dans David L. Andrews et John W. Loy, «British Cultural Studies and Sport : Past Encounters and Future Possibilities», *Quest*, vol. 45, no2, 1993, p. 268.

<sup>47</sup> Selon Derrida, tout texte comporterait aussi un sous-texte qui ne peut être détecté sans que l'on procède à la déconstruction du texte original. Il renomma la différence entre les deux, la *différance*. Baudrillard est plutôt reconnu pour son concept d'*hyperréalité*, selon lequel la reproduction infinie de messages par les médias rend difficile la distinction entre la réalité et la subjectivité (Geneviève Rail, «Postmodernism and Sport Studies», dans Joseph Maguire, Joseph, Kevin Young, *Theory, Sport and Society*, Oxford, Elsevier Science, 2002, p. 184).

<sup>48</sup> Joan Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du Grif : le genre de l'histoire*, nos 37-38 (printemps 1988), p. 148.

<sup>49</sup> Jeffrey Hill, «British Sports History: A Post-Modern Future?», p. 15; Patricia Vertinsky, «Time Gentlemen Please. The Space and Place of Gender in Sport History», dans Murray G. Phillips (dir.), *Deconstructing Sport History*, p. 232.

<sup>50</sup> David Zang, «History and Literature : The historical View», *North American Society for Sport History*, NASSH Proceedings, décembre 1993, p. 12-13; Douglas Booth, «Sport History and the Seeds of a Postmodern Discourse», *Rethinking History*, vol. 13, no 2, juin 2009, p. 154.

Eagleton, sculpte la conscience, l'inconscient et détermine les transformations qui s'opèrent ou non dans le système de pouvoir<sup>51</sup>.

En d'autres termes, il existerait un pouvoir défini par l'habilité d'un groupe à créer une acceptation consensuelle de significations et de sens particuliers, à générer une tendance générale à interpréter les événements dans une direction bien précise<sup>52</sup>. Les études culturelles permettraient de révéler cette réalité du pouvoir à travers les pratiques culturelles qui dictent les identités par-delà les structures économiques, politiques, sociales. La constitution du pouvoir, du sens, est l'objet de négociation et de lutte. Dans ce contexte, le corps constitue un site de lutte privilégié et la bataille pour le contrôle du corps détermine le type de relations sociales, la façon dont le pouvoir sera constitué et structuré entre les classes, les genres, les ethnies<sup>53</sup>.

Selon Hill, la perspective post-moderne commande ainsi à l'historien du sport de se distancer de la causalité de l'activité sportive pour tenter de comprendre davantage le rôle du sport dans sa façon de donner un sens à la vie sociale, à définir l'identité individuelle et collective. L'identité est le cœur de l'ordre social et devrait constituer la première forme sous laquelle l'historien envisage la culture sportive. Le sport perpétue des identités à travers ses rituels, ses héros, ses institutions. Les héros, par exemple, sont des signaux, une forme de langage<sup>54</sup>, ou discours, dont le sens est sujet à plusieurs interprétations et contesté à travers les relations de pouvoir<sup>55</sup>.

Le post-structuralisme n'a pas unanimement remporté la faveur des historiens du sport<sup>56</sup>. Mais les études culturelles ont mis en évidence le fait qu'il existe une réalité définie par des relations de pouvoir négociées par le biais des pratiques culturelles définissant

---

<sup>51</sup> Catriona Parratt, «New Angles on Sport Historiography», p. 6.

<sup>52</sup> Stuart Hall, «The Rediscovery of Ideology : Return of the Repressed in Media Studies», dans M. Gurevitch, T Bennet, J Curran et J. Woollacott, *Culture, Society and the Media*, 1982, p. 69.

<sup>53</sup> John Hargreaves, «The Body, Sport, and Power Relations», dans David L. Andrews, John W. Loy, «British Cultural Studies and Sport : Past Encounters and Future Possibilities», p. 269.

<sup>54</sup> Plus qu'un simple reflet de la réalité, le langage est compris comme un système de signification incorporant symboles et structures de toute forme de communication. Il a un pouvoir discursif déterminant. Catriona Parratt, «New Angles on Sport Historiography», p. 6.

<sup>55</sup> Jeffrey Hill, «British Sport History», p. 16-17.

<sup>56</sup> Douglas Booth, *The Field*, p. 154.

l'identité. Dans ce cadre, le sport peut être envisagé comme moyen d'affirmation et de contestation de l'ordre social conservateur, non seulement reproducteur mais aussi *producteur* d'autres formes d'identités<sup>57</sup>. Cette vision a été particulièrement exploitée en histoire du genre, du post-colonialisme et de l'ethnicité vus à travers la lorgnette sportive.

En histoire du genre, Jennifer Hargreaves compte parmi les pionnières qui ont reconnu la nature dialectique du sport<sup>58</sup>. Dans *Sporting Females*, elle a voulu principalement montrer comment les femmes se sont émancipées grâce à la gymnastique, à l'athlétisme, à la natation et à la danse. Selon elle, le développement des sports féminins est indubitablement lié à l'émancipation des femmes :

Females sports are a part of the battle for control of the physical body (...). In western cultures in particular there is a tendency for women to experience their bodies as sites of oppression (...). Sports have become social experiences that for increasing numbers of women are positive, pleasurable and empowering. Women's consciousness about their own physicality is changing and they are active agents in this process<sup>59</sup>.

Vertinsky croit également que les corps sont de puissants sites de contestation sociale et politique<sup>60</sup>. Dans *The Eternally Wounded Women*, elle a soutenu que les experts médicaux ont agi comme instrument de contrôle social du corps des femmes pour les décourager de l'activité physique vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, en les prévenant contre l'exercice excessif qui dilapidait leur énergie, pouvait les empêcher d'avoir des bébés en santé ou les exposait à une forme d'invalidité, particulièrement pendant les menstruations<sup>61</sup>. Cette forme d'obscurantisme aurait servi à construire une image limitée et pathologique de la femme, «éternellement meurtrie». Mais l'introduction de la danse moderne en Grande-Bretagne, axée sur la créativité, est selon elle un bon exemple de pratique corporelle qui a contribué à libérer les femmes du contrôle exercé sur elles,

<sup>57</sup> Geneviève Rail, «Seismography of the Postmodern Condition», dans Geneviève Rail (dir.), *Sport and Postmodern Times*, Albany, State University of New York Press, 1998, p. 156.

<sup>58</sup> Jennifer Hargreaves, «Theorizing Sport : an Introduction», dans Jennifer Hargreaves (dir.), *Sport, Culture and Ideology*, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1982, p. 23.

<sup>59</sup> Jennifer Hargreaves, *Sporting Females, Critical Issues in the History and Sociology of Women's Sports*, Londres, Routledge, 1994, p. 289.

<sup>60</sup> Patricia Vertinsky, «Movement Practices and Facist Infections», dans Jennifer Hargreaves, Patricia Vertinsky (dir.), *Physical Culture, Power, and the Body*, New York, Routledge, 2007, p. 42-44.

<sup>61</sup> Patricia Vertinsky, *The Eternally Wounded Woman. Woman, Doctors and Exercise in the Late Ninetenth Century*, Manchester/New York, Manchester University Press, 1990, p. 4 et 21.

l'idéologie réactionnaire et mystique de cette forme de danse étant transmise dans la «neuromusculature» du corps des danseuses<sup>62</sup>. Dans *The Girl and the Game. A History of Women Sports in Canada*, Hall tente aussi de montrer comment les femmes se sont libérées du contrôle exercé sur leur corps au Canada grâce au sport, toujours à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Certains médecins remettaient par exemple en question les bénéfices de la bicyclette pour les femmes, jugeant le cyclisme au féminin immoral, accusant les femmes de rechercher l'orgasme<sup>63</sup>. Mais d'autres médecins pensaient le contraire. Par exemple, le docteur Lucy Hall applaudit l'utilisation du vélo pour faire de l'exercice et suggère aux femmes, malgré les médisances, de s'entêter à l'enfourcher discrètement mais librement. Hall explique que le vélo représentait alors pour les jeunes femmes de la société victorienne un moyen d'échapper à l'univers du foyer, à la surveillance et au contrôle de leur entourage. Aspirant à une meilleure éducation, à des emplois, à une vie personnelle, elles s'en servirent pour étendre significativement leur degré d'autonomie et leur univers social<sup>64</sup>.

D'autres chercheurs se sont davantage intéressés aux relations de pouvoir ethniques et colonisatrices. Dans *Sport, Power and Culture. A Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, John Hargreaves<sup>65</sup> estime que le système d'éducation physique en Grande-Bretagne a servi d'outil de contrôle social par le biais de la «scolarisation» du corps<sup>66</sup>. Les rituels entourant les cours d'éducation physique, les commandes unilatérales et impératives du professeur appelant une réponse appropriée des corps, le contrôle de l'hygiène par les douches, la ségrégation des sexes, l'imposition d'un code vestimentaire, rappelleraient, selon Hargreaves, ceux des prisons, des asiles ou des baraquements dans les camps de détention. Le contrôle élevé ainsi obtenu aurait visé à restreindre la possibilité pour les étudiants de développer une identité

---

<sup>62</sup> Patricia Vertinsky, «Movement Practices and Facist Infections», p. 42-44.

<sup>63</sup> Ann Hall, *The Girl and the Game, A History of Women Sports in Canada*, Peterborough, Broadview Press, 2002, p. 18.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 19-20.

<sup>65</sup> Guttman estime qu'Hargreaves devrait davantage être considéré comme un matérialiste, puisque qu'il emploie le concept de contre-pouvoir de Gramsci dans une perspective de lutte des classes. Nous ne partageons pas cet avis. Voir Allen, Guttman, «Sport, Politics and the Engaged Historian», p. 374.

<sup>66</sup> John Hargreaves, *Sport, Power and Culture. A Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, New York, St-Martin's Press, 1986, p. 166.

indépendante de celle proposée par l'institution et d'émettre des messages réfractaires grâce à l'instrument de diffusion que pouvait constituer leur corps<sup>67</sup>.

Sugden et Bairner se sont quant à eux penchés sur le cas irlandais. Dans les années 1970, Westminster aurait ordonné la construction de 14 centres de loisirs publics à Belfast, une ville d'au plus 400000 habitants, au moment où elle connaissait une grande agitation sociale<sup>68</sup>. Les auteurs y ont vu un signe du désir de l'État britannique de contrôler puis de faire disparaître la grogne populaire en Irlande du Nord :

It is difficult to ignore the proximity of sport to politics when during a Gaelic football match a heavily armed helicopter hovers deafeningly just about the heads of the players before disappearing into the confines of a congealed-iron fortress built by the British Army on the adjoining field, an area of land which was, before the "Troubles," part of the playing area--or when a number of expensive new municipal sport and leisure facilities are constructed, at taxpayers' expense, alongside military and police stockades in the most troubled areas of Belfast<sup>69</sup>.

La mesure établie par le gouvernement a cependant connu un échec retentissant et aurait même renforcé la polarisation sociale et l'expression d'une contestation du pouvoir hégémonique britannique<sup>70</sup>. Comment cela se fait-il? Hargreaves souligne que si les programmes pédagogiques d'éducation physique permettent d'exercer un certain contrôle sur les élèves, il leur offre en même temps la possibilité de s'emparer de leur propre pouvoir, de s'émanciper. En pratiquant l'éducation physique, les élèves peuvent en effet réaliser des choses qui leur était impossible auparavant<sup>71</sup>.

De son côté, Riordan a examiné de près le phénomène du sport en Union soviétique et dans les pays socialistes<sup>72</sup>. Si le développement des sports a été entièrement encadré par les États pour répondre à des besoins utilitaires et idéologiques, ce serait précisément, selon lui, parce qu'on savait que le sport avait le potentiel d'entraîner le changement

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>68</sup> John Sugden et Alan Bairner, «'Ma, There's a Helicopter on the Pitch! Sport, Leisure and the State in Northern Ireland», *Sociology of Sport Journal*, vol. 9, 1992, p. 157.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>71</sup> John Hargreaves, «Sport and Hegemony. Some theoretical Problems», dans Hart Cantelon et Richard Gruneau (dirs), *Sport, Culture, and the Modern State*, p. 171.

<sup>72</sup> Voir aussi James Riordan, *Sport in Soviet Society : Development of Sport and Physical Education in Russia and the USSR*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 4.

social. Les dirigeants soviétiques auraient donc jugé trop risqué de le laisser librement aux mains des autorités locales dans un empire multiethnique<sup>73</sup>. Antohi confirme de son côté que l'idée de l'internationalisme communiste entrainait en conflit avec les nationalismes dans les rencontres sportives opposant l'Union soviétique et la Roumanie ou la Hongrie, les victoires roumaines et hongroises étant perçues comme des revanches<sup>74</sup>. Mangan, un auteur prolifique ayant écrit sur l'histoire de l'impérialisme à travers le sport, a étudié l'implantation des sports dans les colonies africaines. Dans *Imperial education in British Tropical Africa*, il cite plusieurs cas nationaux. Préoccupé par les esprits libres africains et irrité par leurs théories d'autodétermination et par le nationalisme naissant, le premier gouverneur-général du Nigéria, Sir Frederick Lugard chercha par tous les moyens d'obtenir des tribus soumises loyauté, respect et obéissance. Il aurait entre autres décidé d'utiliser le sport pour définir les règles de conduites des comportements jugés acceptables, soit la conformité, la fidélité et la déférence. Le gouvernement soudanais, obsédé par la peur de produire une classe de gens politiquement dangereux, était réfractaire à l'idée de construire des écoles, mais utilisa les sports de façon à enseigner la discipline, la loyauté et à assurer l'assimilation culturelle. Dans les écoles, on fit la part belle au cricket, mais on évita les sciences, les arts et les langues étrangères autres que l'anglais. Selon Mangan, l'objectif des colonisateurs était la conversion religieuse des Africains à l'anglicanisme, certes, mais aussi leur conversion culturelle. Les sports auraient ainsi fait partie de ce processus de «civilisation» des enfants de la classe des privilégiés dans les «écoles publiques», au Nigéria, au Soudan, en Ouganda, au Kenya, en Rhodésie et dans plusieurs autres communautés en Afrique centrale et en Afrique de l'Est<sup>75</sup>.

Après avoir examiné le développement du sport en Afrique française, Deville-Danthu abonde dans le même sens. L'administration avait imposé aux colonies la culture physique pour des visées militaires et des raisons d'hygiène, mais se montrait fort

<sup>73</sup> James Riordan, «Sport and Communism – On the example of the USSR», dans Jennifer Hargeaves (dir.), *Sport, Culture and Ideology*, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1982, p. 226.

<sup>74</sup> Sorin Antohi (entretien), «De l'État-nation à l'État-parti roumain. Le sport instrument de conscience nationale», *Quasimodo*, nos 3-4, 1997, p. 105.

<sup>75</sup> J.A. Mangan, «Imperial Education in British Tropical Africa», dans William J. Baker, J.A. Mangan, *Sport in Africa. Essays in Social History*, New York/Londres, Africana Publishers Company, 1987, p. 141-146.

réticente à y introduire les sports qui devaient se réduire à la gymnastique. On voulait ainsi éviter une remise en question de l'ordre colonial en éludant le football. Deville-Danthu rapporte plusieurs exemples. À l'occasion d'une visite dans les colonies, Pierre de Coubertin avait remarqué que la peur d'une «victoire pour rire, pour jouer, de la race dominée sur la race dominatrice» ne soit vue comme un «encouragement à la rébellion»<sup>76</sup>. Dans le magazine *L'Auto* du 20 mai 1927, Marcel Berger affirmait qu'il était primordial «d'éviter à des Français, à des conquérants, l'humiliation d'être parfois «tapés» par les éléments soumis la veille»<sup>77</sup>. En 1935, le lieutenant-gouverneur du Niger désapprouve les matchs amicaux de football car «le prestige (...) sur quoi résidait notre domination en ce pays [avait] tout à perdre de ces rencontres mixtes»<sup>78</sup>.

Plus spécifiquement, la question raciale aux États-Unis a aussi été abordée dans une perspective de négociation de sens à travers le sport, notamment par Ritchie, Miller, Wiggins et Knee, de même que Pope. En 1896, le jugement rendu dans l'affaire *Plessy contre Ferguson* avait légalisé la ségrégation. L'idée de «séparé mais égal» s'était étendue dans plusieurs sphères de la vie publique, dont les sports. Mais les performances éblouissantes de Marshall «Major» Taylor – incluant son extraordinaire victoire au premier championnat mondial de cyclisme à Montréal en 1899 - obligea la *League of American Wheelmen* à renoncer à l'empêcher de concourir avec les blancs et à lui accorder une licence de coureur<sup>79</sup>. Quelques années plus tard, en 1911, Jack Johnson confirma son titre champion du monde des poids lourds en battant Jim Jeffries. Cette victoire porta un dur coup aux ségrégationnistes qui cherchaient en vain depuis plusieurs années «l'espoir de la race blanche» capable de vaincre le premier grand champion de boxe afro-américain<sup>80</sup>. Selon Knee, plusieurs sociologues ont également affirmé que le

---

<sup>76</sup> Pierre de Coubertin, «Essai de psychologie», dans Bernadette Deville-Danthu, *Le Sport en noir et blanc: du sport colonial africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965)*, Paris/Montréal, l'Harmattan, 1997, p. 30.

<sup>77</sup> Bernadette Deville-Danthu, *Le sport en noir et blanc*, p. 69.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>79</sup> Andrew Ritchie, «The League of American Wheelmen, Major Taylor and the Color Question in the United States in the 1890s», dans J.A. Mangan et Andrew Ritchie (dirs.), *Ethnicity, Sport, Identity. Struggle for Status*, Londres, Frank Cass Publishers, 2004, p. 29.

<sup>80</sup> Patrick B. Miller et David K. Wiggins (dirs.), *Sport and the Color Line, Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New-York/Londres, Routledge, 2004, p. 49.



geste de l'entraîneur Branch Rickey d'insérer dans son alignement le premier joueur noir du baseball majeur en 1947, la recrue Jackie Robinson, a probablement constitué un des gestes ayant le plus contribué à faire avancer la cause des noirs à ce moment-là. Peu après, dans l'affaire *Brown contre The Board of Education*, la Cour suprême rendait une décision allant en faveur de l'intégration scolaire des gens de couleur<sup>81</sup>. Pope s'est quant à lui intéressé à la culture du basket-ball. Au moment où sévissaient les lois ségrégationnistes implantées par Jim Crow, les noirs américains auraient redéfini ce sport en proposant un style de jeu axé sur l'improvisation, la rapidité et une dégaine désinvolte au point d'investir la culture et l'identité américaine envers et contre tous<sup>82</sup>.

Enfin, certains auteurs ont montré comment le sport a été employé par les minorités nationales comme symbole de résistance à l'uniformisation culturelle décidée par le pouvoir de l'État central. Au pays basque par exemple, la direction du club de football *Athletic Bilbao*, fondé en 1901, décida en 1919 de créer un règlement visant à doter l'équipe uniquement de joueurs Basques. Refusant de recruter parmi les meilleurs joueurs internationaux de football, Bilbao a plutôt décidé de créer un camp d'entraînement dirigé par d'anciens joueurs du club pour développer le talent des adolescents basques, *la cantera*. Son immense succès sur les terrains valut à l'*Athletic Bilbao* une répression sous le régime de Franco qui tenta tout au long de son régime de rendre le club plus «castillan», notamment en changeant son nom et en interdisant les manifestations à caractère basque dans l'enceinte. Au cours de son histoire, *L'Athletic Bilbao* a aussi explicitement appuyé des campagnes militant pour l'autonomie du pays Basque<sup>83</sup>. L'écrivain et peintre Luis de Castresana ira jusqu'à dire de l'union entre sa nation et son club de football que «la communion d'un peuple avec son équipe» était ultimement «la communion d'un peuple avec lui-même»<sup>84</sup>. La Catalogne vit une répression similaire à celle du pays basque. Dès 1923, Miguel Primo de Rivera décide de

---

<sup>81</sup> Stuart Knee, «Jim Crow Strikes Out : Branch Rockey and the Struggle for Integration in American Baseball», dans J.A. Mangan et Andrew Ritchie, p. 83.

<sup>82</sup> S. W. Pope, «Decentering «Race» and (Re)presenting «Black» Performance in sport History. Basketball and Jazz in American Cutlure, 1920-1950», dans Murray G. Phillips, *Deconstructing Sport History*, p. 148 et 162.

<sup>83</sup> Jeremy MacClancy, «Nationalism at Play : The Basques of Vizcaya and Athletic Club de Bilbao», dans Jeremy MacClancy (dir.), *Sport, Identity and Ethnicity*, États-Unis, Berg, 1996, p. 183-192.

<sup>84</sup> *El Correo Español*, 7 mai 1984, dans Jeremy MacClancy, p. 189.

réprimer la culture catalane. En proclamant que «España es una Unidad de Destino en lo Universal», le dictateur Franco avait également planifié son éradication. En 1939, les activités culturelles, les manifestations mais surtout l'usage de la langue catalane en public sont prohibés. Cependant, le droit de jouer au football fut conservé. Le *Fc Barcelona* devint alors un symbole très puissant des revendications des Catalans<sup>85</sup>.

#### 2.4 Vers un rôle critique

Les multiples connexions existant entre le sport et l'identité collective sont manifestes dans l'histoire. L'étude du genre, du colonialisme et de l'ethnicité à travers le sport montre qu'un objet n'est jamais complètement investi par un seul sens. Le sport tend effectivement à reproduire un ordre social conservateur et conformiste, hégémonique. Mais sa structure comporte des fissures, des faiblesses puisqu'il s'envisage souvent dans la confrontation<sup>86</sup>. Dans cette optique, le sport servirait d'intermédiaire symbolique dans la négociation de sens, donnant ainsi un point d'ancrage à la résistance et à la contestation des minorités, femmes et groupes culturels défavorisés. Autrement dit, le sport est non seulement reproducteur, mais aussi *producteur* de sens et d'identité collective en-dehors des structures économiques, politiques ou sociales. Selon cette perspective, le sport *est* politique et idéologique, puisqu'il est constamment négocié. C'est un agent culturel actif qui a historiquement fait partie de nombreuses guerres culturelles au sein des nations. Vecteur d'unification pour les majorités culturelles, il recèle en même temps et paradoxalement un grand potentiel émancipatoire pour les minorités nationales comme le dit Poulter en parlant de la façon dont les sports ont été historiquement perçus au Canada :

British colonists may have found an identity that would signify Canada, but it was not necessarily one that would unify Canada. From the point of view of English Canada, organized sport encouraged unity; from the point of view of native peoples and French Canadians, it provoked the opposite<sup>87</sup>.

---

<sup>85</sup> Jordi Salvador Duch, *Futbol, metàfora d'una guerra freda*, p. 77-84.

<sup>86</sup> John Hargreaves, *Sport Power and Culture*, p. 220-223.

<sup>87</sup> Gilian Poulter, *Becoming Native in a Foreign Land. Sport, Visual Culture & Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, p. 275-276.



### 3. Colonisation culturelle au Québec

Eille! Moé, depuis un bout de temps, j't'assez fier ça pu de bon sens. Chu tellement fier, j'me promène sua rue, je r'garde le monde en pleine face pis le monde me r'garde en pleine face. (...) L'autre jour, j'marchais sua rue, y a une femme à dit à son mari, à dit : «R'garde-lé donc si y a l'air fier, lui!» Son mari y dit : «Ça doit être un Québécois». J'y dis : «C'est ça monsieur, je suis fier parce que je suis Québécois!» Chu encore plus fier de savoir pourquoi j'étais fier. Deux trois jours après, j'marchais sua rue, j'vois v'nir un gars. Y avait l'air encore plusse fier que moé! Eille, j'étais assez fier de voir comment c'te gars-là avait l'air fier! J'y dis : «Vous, vous d'vez être fier d'être Québécois!» Y dit : «What?»<sup>1</sup>

Yvon Deschamps

*Ce chapitre présente la théorie postcoloniale et plaide pour son application à la situation du Québec. Si le colonialisme est la justification idéologique d'un acte de domination économique, politique et culturelle<sup>2</sup>, le post-colonialisme est la perpétuation du processus de domination culturelle, dont fait partie le sport, visant à remodeler la société après la décolonisation<sup>3</sup>. Du point de vue de l'ancien colonisateur, il s'agit de négocier à son avantage la constitution du pouvoir, de la moralité, de l'identité collective, de l'ordre social. L'ancien colonisé cherchera plutôt à se débarrasser du traumatisme de la conquête et d'un sentiment d'incomplétude inspiré par son maître pour construire sa propre identité et un ordre social dans lequel il sera libre. Des auteurs comme Fanon, Said et Bhabha ont témoigné de cette lutte et analysé ses effets en Asie, en Afrique française et britannique. Le postcolonisé, incapable de réconcilier deux identités opposées, ressent un état permanent de honte. Au Québec, ce thème est central dans un grand nombre de productions culturelles et intellectuelles. Dans l'historiographie québécoise, il constitue le pivot entre les écoles moderne, révisionniste et post-révisionniste.*

---

<sup>1</sup> Yvon Deschamps, *Tout Deschamps*, Lanctôt, 1998, p. 254.

<sup>2</sup> Malcolm Maclean, «Almost the same but not quite... Almost the same but not white : Maori and aotearoa / New Zealand's 1981 Springbok Tour», Kunapipi, *Journal of Post-Colonial Writing*, vol. 23, no 1, 2001, p. 71.

<sup>3</sup> Sous cet angle, post-colonialisme et colonisation culturelle sont considérés comme des synonymes.

### 3.1 Post-colonialisme

Il a été établi que l'identité culturelle est le pivot de l'ordre social, le cœur de toute nation, et que le sport est un précieux outil dans la négociation ou la guerre auxquelles se livrent les nationalismes majoritaires et minoritaires pour définir l'identité collective au sein des États. Au Québec, les rapports de pouvoir entre les communautés culturelles anglophones et francophones se sont historiquement construits sur la base d'une conquête militaire et d'une occupation permanente du lieu par la communauté anglophone. Le hockey a constitué une culture sensible, symboliquement centrale où, par extension, les affrontements ont continué à se manifester après la décolonisation. Nous avons donc choisi d'envisager l'historiographie se rapportant au hockey à partir du mode d'analyse critique qu'offre le post-colonialisme<sup>4</sup>.

Selon Loomba, le post-colonialisme peut désigner la période qui vient après le colonialisme, la contestation de la domination coloniale ou le processus de désengagement du syndrome colonial<sup>5</sup>. Vu sous cet angle, le post-colonialisme révèle le projet de domination que cultive la métropole, l'impérialisme culturel, non seulement pendant l'occupation mais aussi après la décolonisation. Nous nous intéresserons particulièrement à ce moment où la désaffectation du conquérant est remplacée par une colonisation culturelle, où «l'empire contre-attaque» grâce à une arme intellectuelle, ses pratiques discursives, où l'ancien vainqueur impose ses catégories conceptuelles comme allant de soi, comme étant universelles et objectives<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Et malgré que cette perspective soit contestée au Canada. Comme le note l'éditeur de la revue *Quebec Studies*, les études postcoloniales sont actuellement très dynamiques mais il y a toujours une hésitation à les appliquer au Québec, un fait difficile à expliquer selon lui. Est-ce parce que le Québec n'a pas encore accédé à son indépendance? La Guadeloupe, la Martinique, pourtant, sont étudiées. Le malaise, la gêne, sont manifestes. *Quebec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 1. De la même façon, Vincent Desroches note que «l'embarras est évident» en littérature canadienne. La littérature québécoise et francophones peuvent-elles parler par elles-mêmes? Le cas du Québec est fort semblable à celui de l'Irlande dont pourtant «personne ne songe à contester le statut postcolonial», Vincent Desroches, «En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale?», *Quebec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 4-5. Cette fin de non-recevoir porte-t-elle le sceau de l'hégémonie? Le fait qu'il existe au Canada un mouvement ne voulant pas accorder aux Québécois le statut postcolonial confirme le choix d'employer le post-colonialisme.

<sup>5</sup> Ania Loomba, *Colonialism/Postcolonialism*, New York, Routledge, 2005, p. 16-21.

<sup>6</sup> Simon Gunn, *History and Cultural Theory*, Toronto, Pearson Longman, 2006, p. 158-160

C'est précisément à cette tâche que se sont dédiés les premiers et principaux tenants du post-colonialisme, Franz Fanon, Edward Said et Homi Bhabha. Fanon a émis l'hypothèse que les relations coloniales en Algérie et aux Antilles ont eu un impact sur la façon dont le Noir se représente, celui-ci ne pouvant exister en-dehors du regard que le Blanc porte sur lui : «Pour le Noir, il n'y a qu'un destin. Et il est blanc. (...) L'âme noire est une construction du Blanc». Dans cette situation, le Noir n'a pas de «résistance ontologique», il ne peut exister pour lui-même, se trouvant dans une zone de non-être. Il développe alors un complexe d'infériorité, une forme d'aliénation intellectuelle qui se transforme en psychopathologie, puisqu'il doit jongler avec deux systèmes de référence, le sien propre et celui du Blanc<sup>7</sup>. Said a constaté le même résultat au sujet des relations coloniales en Asie. Sur le plan intellectuel et académique, l'Occident peut très bien exister sans l'Orient, constate-t-il, mais pas l'Orient sans l'Occident. Cette asymétrie constitutive des connaissances mène à l'*orientalisme*, un ensemble de pratiques discursives occidentales à l'intérieur desquelles l'Orient est présenté comme fondamentalement étranger, culturellement subordonné, excentrique et inférieur<sup>8</sup>. Bhabha a montré comment c'est aussi l'imitation, l'identification volontaire du colonisé à l'autorité, qui le construit, le rend inférieur et fondamentalement exclu. Le mimétisme, c'est visualiser le pouvoir, s'accaparer l'Autre. Mais il sera toujours inapproprié car il demeurera toujours imparfait, plaçant le colonisé dans une ambivalence, dans une zone d'incertitude. Sa présence en tant qu'être est alors incomplète puisqu'elle dépend du discours colonial et s'inscrit dans la sujétion. L'imitation fixe le colonisé dans un désir interdit. Il y a par exemple une différence fondamentale entre être anglais et anglicisé. Selon Bhabha, les conséquences de l'imitation pour la nation colonisée sont très sérieuses : «C'est à ce moment d'incertitude intellectuelle et psychique que la représentation ne peut plus garantir l'autorité de la culture; et la culture ne peut plus garantir l'écriture de ses sujets humains comme les signes de l'humanité»<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1965 (1952), p. 26, 28, 34, 109, 135-189, 202.

<sup>8</sup> Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 (1978), voir p. 16-17, 20-21, 54-55, 114.

<sup>9</sup> Homi Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie post-coloniale*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2007 (1994), p. 148-149, 155, 218.

Dans ce contexte, la colonisation culturelle revient à une colonisation psychique où se produit une redéfinition du champ identitaire collectif et à l'intérieur duquel se dédouble la personnalité du colonisé, ou du postcolonisé, en une forme de schizophrénie. Le groupe minoritaire ou désavantagé fait face au défi de réconcilier deux identités collectives qui sont incompatibles, celle de sa propre collectivité, que le groupe culturel dominant veut lui imposer comme étant inférieure, et celle du groupe dominant, à laquelle il aspire pour sortir de son état permanent d'infériorisation<sup>10</sup>. Ce cocktail psychologique a évidemment des effets particulièrement nocifs au sein de la communauté minorisée.

### 3.2 *La honte*

De la même façon, le colonialisme culturel provenant du Canada a généré un complexe d'infériorité qui a profondément affecté les Québécois, au point où leur identité collective s'est historiquement caractérisée par la honte, voire un refus ou un dégoût d'eux-mêmes vis-à-vis le sentiment d'incomplétude que l'on avait habilement placé en eux. La centralité du thème de la honte est facilement décelable dans la littérature et les productions culturelles québécoises comme dans son historiographie. C'est ainsi que le chef-d'œuvre *La détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy commence ainsi:

Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure? (...) Nous partions presque toujours animées par un espoir et d'humeur gaie. Maman avait lu dans le journal, ou appris d'une voisine, qu'il y avait solde chez Eaton (...). Mais aussitôt après, s'opérait en nous je ne sais quelle transformation qui nous faisait nous rapprocher l'une de l'autre comme pour mieux affronter ensemble une sorte d'ombre jetée sur nous. (...) Nous continuions à parler français, bien entendu, mais peut-être à voix moins haute déjà (...). Dans nos moments patriotiques, à Saint-Boniface, on prétendait que c'était notre droit, et même notre devoir de le faire valoir, qu'à cette condition nous obligerions l'industrie et les grands magasins à embaucher de nos gens. (...) Plus tard, quand je viendrais à Montréal et constaterais

---

<sup>10</sup> Ce phénomène est bien connu en psychologie. Taylor a montré que l'identité collective est un processus psychologique primaire et fondamental construisant l'individu, précédant l'estime de soi. La différence de pouvoir entre deux groupes d'une même société mène à la destruction de l'identité collective du groupe désavantagé. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer les résultats scolaires des africains américains, historiquement inférieurs à la moyenne américaine. Ils refuseraient d'affronter le stéréotype les présentant collectivement comme académiquement médiocres et auraient tendance à choisir d'autres valeurs que le succès académique pour définir leur identité, renforçant ainsi l'idée reçue initiale, minant leurs résultats scolaires et détruisant leur estime, en tant qu'individu et vis-à-vis leur collectivité. Un phénomène semblable se produirait dans les communautés autochtones, Donald Taylor, «The Quest of Collective Identity : The Plight of Disadvantaged Ethnic Minorities», *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*, vol. 38, no 3, 1997, p. 184-185.

que les choses ne se passaient pas autrement dans les magasins de l'ouest de la ville, j'en aurais les bras fauchés et le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable<sup>11</sup>.

De son côté, André Laurendeau n'a pas manqué de faire remarquer que l'énergie que déployait Trudeau à dénoncer le nationalisme canadien-français<sup>12</sup> dévoilait en réalité la honte qu'il ruminait par rapport à son passé<sup>13</sup>. Dans *La fatigue culturelle*, paru en 1962 dans la revue *Liberté*, Hubert Aquin posa en «mauvaise conscience», «culpabilité»<sup>14</sup>, ou «irruption peccamineuse»<sup>15</sup> le même nationalisme canadien-français<sup>16</sup>. Jean Bouthillette décrivit très bien ce sentiment d'incomplétude, d'infériorité et d'aliénation créés par la tentation de l'imitation :

Nous sommes un peuple défait. Vécue journallement dans l'abusement le plus total, notre condition objective s'est intériorisée; elle est devenue nature, subjectivité. Pris au filet d'un système aussi cohérent, c'est tout naturellement que nous nous dépersonnalisons en lui en moulant notre visage canadien dans une forme juridique qui noie nos traits dans ceux de l'Anglais. Nous nous voyons à son image. Le dédoublement de notre personnalité n'est autre qu'une assimilation inconsciente de l'Anglais, un mimétisme, une fascination. L'Anglais n'est plus l'Autre, distancé, mais notre double. La relation évaporée en assimilation, nous sommes tombés sous son empire psychique<sup>17</sup>.

La discipline historique québécoise tout entière s'est quant à elle articulée autour du sentiment de honte. C'est dans l'historiographie *moderniste* des années 1950 à 1970 qu'elle est encore la plus palpable. Les modernes découvrirent à la société québécoise un retard socio-économique vis-à-vis le reste du monde occidental qu'ils imputèrent, soit aux effets dévastateurs de la Conquête, ou alors aux Canadiens français, qui auraient eux-mêmes cultivé leur infériorité scolaire, culturelle et économique<sup>18</sup>. Que la

<sup>11</sup> Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 11-15.

<sup>12</sup> Parus dans *Cité libre*, voir particulièrement «Réflexions sur la politique au Canada français» (1952), «La démocratie et la culture canadienne française» (1961) ainsi que «La nouvelle trahison des clercs» (1962), dans Yvan Lamonde, Gérard Pelletier, Albert Béguin et al., *Cité libre : une anthologie*, Montréal: Stanké, c1991, 413 p.

<sup>13</sup> Stéphane Kelly, *Les fins du Canada : selon Macdonald, Laurier, Mackenzie King et Trudeau*, Boréal, 2001, p. 196.

<sup>14</sup> Hubert Aquin, *Mélanges littéraires II*, p. 91.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>16</sup> Il ajoute : «(...) la dialectique canadienne française (...) demeure, encore aujourd'hui, épuisante, déprimante, infériorisante pour le Canadien-français. (...) Le «comment en sortir?» a été le problème fondamental de nos penseurs c'est une position intenable de subordination, de mépris de soi et des siens, d'amertume, de fatigue ininterrompue et de désir réaffirmé de ne plus rien entreprendre. Le Canadien français se présente souvent, dans ses plus hauts porte-parole, comme un peuple blasé qui ne croit ni en lui, ni en rien», *Ibid.*, p. 106.

<sup>17</sup> Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, 1972, dans Hobbs, Sandra, «De l'opposition à l'ambivalence : la théorie postcoloniale et l'écriture de la résistance au Québec», *Québec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 104.

<sup>18</sup> Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 115-116.



pathologie<sup>19</sup> ait été prédisposée par un caractère inné et congénital, ou induite par un corps étranger colonisateur, le diagnostic a été le même. Inférieurs aux anglophones, les Canadiens français avaient une mentalité arriérée et baignaient dans une culture «sclérosée»<sup>20</sup>. Ce sont encore les modernes qui créèrent les deux grandes catégories historiques, *Grande Noirceur* et *Révolution tranquille*<sup>21</sup>. De la première, d'où ne pouvait s'échapper aucune lumière, il fallait oublier le passé religieux, la société rurale repliée sur elle-même, l'identité honteuse. L'école révisionniste s'est employée à dépolitiser, dédramatiser l'histoire du Québec en mettant l'accent sur l'histoire économique et sociale. La société québécoise était normale et ne souffrait d'aucun retard socio-économique par rapport aux autres sociétés occidentales<sup>22</sup>. Selon Gérard Bouchard, en agissant ainsi, on voulait taire la mémoire honteuse, en finir avec le défaitisme et la victimisation :

(...) le regain de confiance collective, les enthousiasmes et les espoirs engendrés par la Révolution tranquille ont rendu caduque et insupportable la panoplie des mythes déresseurs associés au paradigme défaitiste de la survivance : Dollard des Ormeaux, la déportation des Acadiens, la défaite des plaines d'Abraham, l'échec des Insurrections, la pendaison de Riel, toute la séquence des reculs constitutionnels en matière de droits scolaires et linguistiques, les crises de la conscription de 1917 et 1942, le stéréotype du Canadien français porteur d'eau, le mouton de la St-Jean Baptiste et le reste. (...) Un deuxième facteur tient dans la nouvelle mémoire qui a accompagné le redressement de la Révolution tranquille : une mémoire honteuse de tous les travers (...)<sup>23</sup>.

Autrement dit, en voulant faire table rase, en enfermant la honte dans un placard historique et en jetant la clef, les révisionnistes auraient obtenu un effet contraire à celui désiré, auraient surdimensionné des tares qu'on voulait oublier<sup>24</sup>. Le post-révisionnisme a ainsi visé à se libérer une seconde fois de la honte, plus convenablement, en examinant en face, tel que l'expose Rudin, comment les événements ont façonné les consciences,

---

<sup>19</sup> Le terme est de Jean-Marie Fecteau, «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin», *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no 3, Septembre 1999, p 450.

<sup>20</sup> Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 19.

<sup>21</sup> Stéphane Kelly, «Introduction», dans Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Saint-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 3.

<sup>22</sup> Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, p. 15-16.

<sup>23</sup> Gérard Bouchard, «Une crise de la conscience historique. Anciens et nouveaux mythes fondateurs dans l'imaginaire québécois», dans Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec*, p. 36.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

les idées et la souffrance des gens ordinaires<sup>25</sup>. Le Québec est bel et bien une société post-coloniale. Les signes d'une colonisation culturelle sont visibles longtemps après la fin de la conquête des anciens maîtres et l'existence d'un profond traumatisme est apparent dans l'historiographie québécoise.

### 3.3 Vers la guerre culturelle du hockey au Québec

Nous proposons qu'il a historiquement existé autour du *Canadien de Montréal* une structure de pouvoir culturel dont l'enjeu était et demeure l'identité nationale des Québécois. À l'intérieur de cette structure s'est produite et continue de se produire une lutte constante entre un post-colonisateur, essentiellement la communauté canadienne visant l'assimilation culturelle, un ordre social particulier, des catégories conceptuelles desquelles l'identité québécoise serait absente ou infériorisée, et un post-colonisé, essentiellement la communauté québécoise désirant se désengager du syndrome colonial, se libérer de son complexe d'infériorité, s'émanciper culturellement et exister par lui-même, et non à travers le regard du Canadien. Cette dialectique culturelle ne se trouve pas dans les instances traditionnelles du pouvoir, politique ou économique mais au-delà, dans le monde intangible des pratiques discursives. Selon Laberge, le sport a en effet été épistémologiquement appréhendé au Québec comme un terrain de lutte culturelle<sup>26</sup>. Notre objectif sera de mettre en évidence certains éléments constitutifs de cette guerre culturelle que se sont livrées les communautés nationales anglophones et francophones pour déterminer le sens à donner aux pratiques sportives des Québécois dans l'historiographie portant sur la corporation du *Canadien de Montréal* et ses joueurs. Nous envisageons que le but ultime de la guerre culturelle a été et est toujours de déterminer l'identité des Québécois, c'est-à-dire leur capacité ou non à se définir eux-mêmes et à exister par eux-mêmes. Il sera démontré que, d'un côté, la communauté canadienne a cherché à *reproduire* l'ordre social établi par les colonisateurs, le Canada. De l'autre, que la communauté québécoise a cherché à sortir de l'état de colonisé pour *produire* sa propre identité, le Québec.

<sup>25</sup> Ronald Rudin, «L'historien professionnel et le grand public : réflexions québécoises alimentées par l'expérience irlandaise», dans Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec*, p. 21.

<sup>26</sup> Suzanne Laberge, «La sociologie du sport au Québec : une discipline enracinée dans la société», dans Jean-Pierre Augustin, Claude Sorberts (dir.), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 143.



## Chapitre 4. Le Canadien de Montréal et les nationalismes culturels au Québec

[Montréal] possédait son allure, ses sons, son ambiance, et, tout comme New York ou Londres, offrait un défi suffisant pour procurer une immense satisfaction à ceux qui étaient prêts à le relever. C'était une ville étrangère qui possédait une caractéristique particulière. Dès que les choses devenaient trop difficiles, dès que je me sentais dépassé par ce qui m'entourait, je n'avais qu'à syntoniser un autre poste, à changer de journal, à me rendre à l'ouest du boulevard St-Laurent, ou à passer du français à l'anglais, et tout redevenait facile. La langue devint pour moi une sorte de jeu – (...) je regardais des films français sous-titrés en anglais, (...) je projetais des vacances dans des pays francophones, et je m'amusais à décrire en français les panneaux de signalisation, les magasins, les immeubles, les autos, les gens, tout ce que je voyais, entre notre maison et le Forum; et je disais merci si souvent que je me mis même à remercier en français les chauffeurs de taxi de New York et de Buffalo. En en faisant un jeu, je pouvais m'y aventurer, tout en m'imaginant que je m'impliquais réellement. Mais une langue n'est pas un jeu. La langue est l'élément de loin le plus important de la vie montréalaise.

À Montréal, le vrai enracinement vient avec la langue. Il n'y a pas d'endroit plus intéressant que Montréal, mais seulement si vous pouvez faire partie de ce qui rend Montréal intéressant et spécial, seulement si vous pouvez vivre dans une culture et partager complètement l'autre<sup>1</sup>.

Ken Dryden

*Ce dernier chapitre présente principalement l'historiographie relative au Canadien de Montréal et cherche à montrer que cette équipe de hockey a été l'enjeu d'une guerre culturelle sur le territoire du Québec entre les tenants de deux conceptions différentes de l'identité nationale des Canadiens français et des Québécois. De nombreuses recherches académiques ont montré comment les Québécois ont voulu se servir du Canadien et de ses joueurs francophones comme symboles pour produire leur propre identité collective, libre, émancipée, résolument francophone et affranchie de la langue anglaise et de la culture canadienne. D'autres chercheurs ont plutôt fait ressortir comment les médias canadiens et la corporation du Canadien elle-même ont tenté de se réapproprier cette équipe en taisant le récit anti-colonial que les Québécois ont pu placer dans le Canadien de façon à nier leur projet d'émancipation. Dans tout cela, Maurice Richard a été un symbole particulièrement disputé depuis l'affaire de l'Émeute, jusqu'à sa mort et au-delà. L'enracinement de la corporation du Canadien dans la culture québécoise est factice et procède d'une colonisation culturelle qui s'est historiquement déployée dans le cadre de la guerre culturelle entre ces deux nationalismes antagonistes.*

---

<sup>1</sup> Ken Dryden, *Le match*, Varennes, Éditions ADA, 2008 (1983), p. 39 et 43.

#### 4.1 *Le sport québécois comme moyen d'affirmation nationale*

Pour faire face à l'envahissement culturel canadien, le nationalisme canadien, les Canadiens français, puis les Québécois, opposèrent la fierté de posséder une identité culturelle au caractère unique, le nationalisme québécois. Cette vision compréhensive d'eux-mêmes mettait l'accent sur l'originalité de leur langue, de leurs pensées, de leurs états d'âmes, de leurs sentiments, de leurs actions, de leurs valeurs, de leurs croyances<sup>2</sup>. L'un des axes symboliques centraux de résistance et de production de l'identité québécoise libre et émancipée fut déployé dans le sport. En ce sens, plusieurs auteurs montrent comment les Canadiens français, en utilisant leurs corps, firent rayonner cette identité collective singulière dès que cela leur fut possible. Donald Guay et Jean Harvey<sup>3</sup> rapportent par exemple un discours de Sir Étienne Pascal Taché s'adressant à l'élite canadienne-française pour instaurer l'éducation physique dans les collèges classiques en 1848 :

Faute d'exercice, et conséquemment de force et de rigueur, notre jeunesse devient craintive, irrésolue, moutonnaire; et comment en serait-il autrement? Le courage et l'audace ne naissent-ils pas de la confiance qui, chez l'individu, n'est autre chose que la conviction intime de son habileté à vaincre tous les obstacles, à triompher de tous les dangers? Ainsi, sans exercice, point de force; sans force, point de confiance en soi; sans confiance en soi, point d'hommes vaillants, mais des êtres faibles lâches et pusillanimes, (...) <sup>4</sup>.

Selon Janson, ce sont des crises répétées comme l'abolition des écoles acadiennes au Nouveau-Brunswick en 1871, l'affaire Riel en 1885, l'interdiction d'utiliser le français dans les écoles du Manitoba en 1890 ou les restrictions à l'enseignement du français en Ontario entre 1890 et 1912 qui contribuent à ce moment à stimuler le nationalisme canadien-français au Québec, notamment dans le sport. En 1894 est fondée *l'Association Athlétique d'Amateurs Le National*. Composé de Canadiens français, le *National* a été

<sup>2</sup> Il s'agit d'une adaptation paraphrasée de la notion de *dimension compréhensive* par Julien Goyette, dans Éric Bédard et Julien Goyette, *Parole d'historiens, Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, p. 457.

<sup>3</sup> Les deux auteurs ne s'entendent pas sur la portée exacte de ce discours. Guay y voit une plaidoirie pour l'enseignement de l'éducation physique alors qu'Harvey lui prête plutôt d'autres intentions. Voir Jean Harvey, «Force physique, citoyenneté et réformisme modéré au Bas-Canada», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 2, hiver 2003, p. 77-85. À notre humble avis, Taché sous-entend également que c'est l'amour sacré de la patrie qu'honore l'importance accordée à l'éducation physique, Sir Étienne-Pascal Taché, *Du développement de la force physique chez l'homme*; présenté par Donald Guay, Lauzon, Société québécoise d'histoire du loisir, 1981, p. 20.

<sup>4</sup> Sir Étienne-Pascal Taché, cité dans Jean Harvey, «Force physique, citoyenneté et réformisme modéré», p. 81.

créé pour faire compétition aux équipes sportives anglophones dans des sports aussi variés que le baseball, le hockey, le cyclisme, le football, la course à pied ou la crosse<sup>5</sup>. Janson indique que la principale motivation du club était de défaire le préjugé tenace de la supériorité des anglophones et du manque d'initiative des francophones. En 1914, le secrétaire du *National* Michael Francis Fallon écrit :

Nous qui aimons les sports, les amusements sains et honnêtes, la gymnastique raisonnée qui fait des muscles d'acier, nous voulons des athlètes robustes, des Canadiens qui acquièrent [sic] par la pratique des sports l'esprit de discipline, l'audace et la ténacité indispensables pour triompher des obstacles de la vie. Nos champions du football, du hockey et de la crosse vont mettre en déroute les adversaires de la langue française<sup>6</sup>.

On cherche ainsi à constituer des organisations sportives qui feront la fierté de la race canadienne-française. Dans les séminaires et les collèges, les efforts pour développer les sports reçoivent l'appui des administrations cléricales qui fournissent les ressources et l'équipement nécessaires à la réalisation des projets de hockey, de baseball ou de basketball à partir des années 1870<sup>7</sup>. Cette initiative s'inscrit dans une logique d'éducation mais aussi d'adhésion au nationalisme canadien-français face au risque d'assimilation. Dans le cadre de cette action, le clergé se porte à la défense du français<sup>8</sup>. Detellier, montre qu'en plus de l'Église catholique, le corps médical se joint aux voix réclamant l'usage des sports pour produire des «âmes d'or dans des corps de fer» et «affermer la puissance nationale» à travers les performances sportives<sup>9</sup>. Raoul Masson, professeur de pédiatrie à l'Université de Montréal, explique par exemple dans le cadre d'un congrès universitaire en 1927<sup>10</sup>:

---

<sup>5</sup> Gilles Janson, «Le sport comme enjeu national chez les Canadiens français, 1890-1920», dans Michel Sarra-Bournet (dir.), *Les nationalismes au Québec du XIXe au XXe siècle*, Saint-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 57-61.

<sup>6</sup> Dans *L'Autorité*, 4 janvier 1914, p. 5, cité dans Gilles Janson, p. 65.

<sup>7</sup> Jean Harvey, «Le clergé québécois et le sport, 1930-1960», dans Jean Harvey et Hart Cantelon, (dirs), *Sport et pouvoir*, p. 73; Christine Hudon, «Le Muscle et le Vouloir. Les sports dans les collèges classiques masculins au Québec, 1870-1940», *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 17, no 2, 2005, p. 251.

<sup>8</sup> Donald Guay, *La conquête du sport*, p. 167; Jean Harvey, «Le clergé québécois et le sport, 1930-1960», dans Harvey et Cantelon, (dirs), *Sport et pouvoir*, p. 72.

<sup>9</sup> Élise Detellier, «Bonifier le capital humain : le genre dans le discours médical et religieux sur les sports au Québec, 1920-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, nos 3-4, 2009, p. 478-481.

<sup>10</sup> Raoul Masson, *L'éducation physique, conditions et bienfaits corporels*; présenté par Donald Guay, Lauzon, Société québécoise d'histoire du loisir, 1981, p. 1.

La lutte pour la vie devient de plus en plus âpre et difficile, et les hésitants, les faibles, les timides, sont rapidement relégués aux situations inférieures, cependant que les audacieux, les courageux, les hardis, s'imposent et s'assurent les bonnes positions, où ils se maintiennent par leur énergie, leur ténacité et leur esprit combatif (...). D'un côté, l'Anglo-Saxon est positif, hardi, tenace, froid, autoritaire, volontaire, collectiviste, généreux, mais âpre au gain ; de l'autre côté, le Latin est poli, plus souple, un peu rêveur, réservé, idéaliste, ardent (...)<sup>11</sup>.

#### 4.2 *Le hockey des Canadiens*

Dans l'historiographie québécoise portant sur le sport, le hockey occupe évidemment une place centrale. Et au sein du hockey, aucune organisation n'a connu une aussi grande popularité que le *Canadien de Montréal*. Comme le disait Lisa Anne Gunderson, le nationalisme québécois a eu un impact inattendu sur le hockey, et vice-versa. Dans cette perspective, le *Canadien de Montréal* a particulièrement incarné selon elle une forme d'expression politique qui manquait aux Québécois, historiquement marginalisés et colonisés. Il leur aurait permis d'affirmer l'importance de leur langue dans la bataille rangée qu'ils menaient pour la survivance<sup>12</sup>. Une analyse historiographique des écrits portant sur le *Canadien de Montréal* permet de dégager deux discours sur l'identité culturelle, qui effectivement, semblent centrés autour de la langue. Extension de la guerre culturelle que se mènent les nations canadienne et québécoise au Québec, le *Canadien* a constitué un territoire symbolique constamment disputé, où, en toile de fond, le pouvoir a été sans cesse mesuré et négocié par l'intermédiaire des langues française et anglaise, porteuses des cultures québécoise et canadienne.

Les pratiques discursives des Québécois ont visé en ce sens à employer les joueurs de hockey francophones pour produire une identité québécoise qui leur est propre, affranchie de la langue anglaise et de la culture canadienne. Le hockey des *Canadiens* leur a servi de support dans la théâtralisation de leur libération, elle-même intriquée dans

---

<sup>11</sup> Raoul Masson, p. 24, cité dans Élise Detellier, p. 484-485. Le lien plus global que font les médecins entre la santé, notamment la lutte contre la mortalité infantile et la question d'affirmation nationale peut être vérifié dans Denyse Baillargeon, «Entre la "Revanche" et la "Veillée" des berceaux : les médecins québécois francophones, la mortalité infantile et la question nationale, 1910-1940», *Canadian Bulletin of Medical History/Bulletin canadien d'histoire de la médecine*, vol. 19, 2002, p. 120-121.

<sup>12</sup> Lisa Anne Gunderson, *Memory, Modernity, and the City : An Interpretative Analysis of Montreal and Toronto's Respective Moves From Their Historic Professional Hockey Arenas*, mémoire de maîtrise, département de sociologie, Waterloo, Ontario, University of Waterloo, 2004, p. 16.

l'expression de la langue française. L'attraction et la force de la nation canadienne-française puis québécoise ont ainsi été sublimées dans le courage et les prouesses athlétiques des joueurs de hockey francophones des *Canadiens*. Leurs victoires ont été perçues comme le résultat de leurs efforts et ont été superposées au fantasme d'un affranchissement de la culture québécoise et de la langue française au Québec.

Les pratiques discursives des médias canadiens et de la corporation du *Canadien de Montréal* ont quant à elles visé un tout autre objectif. Elles ont tenté de plaquer une identité canadienne au *Canadien de Montréal* pour reproduire une culture canadienne où les symboles créés par les Québécois ont été ignorés ou simplement détruits et où, par extension, la culture québécoise ne pouvait échapper à la culture canadienne. En fabriquant et en inventant une mémoire, un passé lisse et sans aspérité dans lequel les tensions et les rapports de pouvoir entre les nationalismes culturels canadien et québécois avaient été gommés au nom de la profitabilité, de la stabilité et de l'unité nationale, plusieurs médias canadiens et la corporation du *Canadien de Montréal* ont voulu enfermer les représentations que se faisaient les Québécois d'eux-mêmes à travers leur sport national dans un ordre postcolonial.

#### 4.3 Joliat, passe à Desharnais

Le fait que les Québécois aient mis historiquement l'accent sur les joueurs québécois lorsqu'il est question du *Canadien de Montréal* est manifeste dans toute une série de crises «linguistiques» qu'ont traversées l'équipe et ses partisans<sup>13</sup>, mais aussi dans une

---

<sup>13</sup> Les plus nostalgiques se souviendront de la fureur qu'avait déclenché le *Canadien* chez ses partisans en préférant Doug Wickenheiser à Denis Savard au premier tour du repêchage de 1980. On peut penser également aux tensions qui avaient émergé alors que Guy Carbonneau et Chris Chelios, un anglophone et un francophone, avaient été nommés capitaines en même temps en 1989. Plus récemment, les controverses de ce genre ne cessent de s'accumuler depuis les années 1990-2000. Que ce soit pour avoir laissé partir des joueurs comme Éric Desjardins, Patrick Roy, Pierre Turgeon, François Beauchemin, Mike Ribeiro, Francis Bouillon, Steve Bégin ou Maxim Lapierre; pour avoir laissé filé au repêchage des perles comme Antoine Vermette, Jason Pominville, Maxim Talbot ou Patrice Bergeron; vis-à-vis le capitaine Saku Koivu pour n'avoir pas appris le français en 13 ans à Montréal. Enfin, les ex-grandes vedettes du *Canadien* Vincent Damphousse et Patrick Roy ont récemment publiquement accusé l'organisation de ne pas se préoccuper suffisamment des joueurs francophones. *La Presse Canadienne*, «Français : Koivu avoue ne pas être parfait», dans *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 2007, p. a3. Dans le site du Réseau des Sports [En ligne], <http://www.rds.ca/zv2/>, voir «Le Canadien et les Québécois», 23 juin 2008; «Le Canadien ignore-t-il les Québécois?», 28 juin 2010; «Damphousse souhaite plus de Québécois», 31 août 2010;



panoplie de productions culturelles et littéraires. Par exemple, le film *Maurice Richard* de Charles Binamée se veut une allégorie de la montée laborieuse de la classe des Canadiens français à l'aube de la Révolution tranquille à travers les gains et les revers de son idole. La fameuse histoire *Le chandail de hockey* de Roch Carrier est également éloquente :

Je m'souviens très bien de l'hiver 1946. Nous portions tous le même uniforme que Maurice Richard; l'uniforme bleu blanc et rouge des Canadiens de Montréal, la meilleure équipe de hockey au monde. Tous, nous peignons nos cheveux à la manière de Maurice Richard (...). Nous lacions nos patins à la manière de Maurice Richard, nous mettions nos rubans gommés sur nos bâtons à la manière de Maurice Richard. Nous découpons dans les journaux toutes ses photographies. Vraiment, nous savions tout à son sujet. Sur la glace, au coup de sifflet de l'arbitre, les deux équipes s'élançaient sur le disque. Nous étions cinq Maurice Richard contre cinq autres Maurice Richard, qui nous arrachions le disque. Nous étions dix joueurs qui portions avec le même brûlant enthousiasme l'uniforme des Canadiens de Montréal. Tous, nous avions au dos le très célèbre numéro 9<sup>14</sup>.

Dans la même histoire, le Chanoine disait encore au petit garçon devant tous ses amis sur la patinoire qui, eux, portaient un chandail du *Canadien* : «Mon enfant, ce n'est pas parce que tu as un chandail neuf des *Maple Leafs* de Toronto, au contraire des autres, que tu vas nous faire la loi»<sup>15</sup>. Dans un autre registre, Daniel Boucher fantasme qu'il a remplacé, en quelque sorte, Guy Lafleur dans la chanson *Boules à mites* et le personnage de Ti-Guy, joué par Patrick Huard, magiquement transformé en Démon blond, s' imagine patiner dans une montée dramatique à l'emporte-pièce vers le filet adverse muni d'un chandail du *Canadien* portant le numéro 10, dans une scène-clef du film *Les Boys* de Louis Saia.

Le lien étroit qui unit les Québécois aux joueurs québécois du *Canadien* est aussi manifeste dans la production académique. C'est bien connu, le hockey des *Canadiens* a historiquement été perçu du point de vue de la population québécoise comme l'expression d'une lutte théâtralisée pour la survivance, pour faire cesser la domination anglo-saxonne, pour construire une identité nationale forte axée sur la réussite. Plusieurs auteurs<sup>16</sup> ont illustré en ce sens comment les Québécois se sont historiquement

---

«Patrick Roy : Le CH doit avoir plus de Québécois», 20 septembre 2010. Dernière consultation 4 mai 2011.

<sup>14</sup> Roch Carrier, *Le chandail de hockey*; illustrations Sheldon Cohen, Montréal, Livres toundra, 1984, p. 4.

<sup>15</sup> Roch Carrier, p. 13.

<sup>16</sup> Nous entendons par auteurs les intellectuels s'inspirant d'une réflexion scientifique, et non ceux ayant privilégié une approche apologétique du *Canadien* de Montréal, comme par exemple Claude Mouton,

agglutinés autour du symbole de résistance incarné par le *Canadien de Montréal*, et comment ils l'ont utilisé pour se constituer une représentation positive d'eux-mêmes<sup>17</sup>. Par exemple, François Black rappelle que le nom choisi pour la franchise de Montréal en 1909, le *Canadien*, était connoté au début du 20<sup>e</sup> siècle avec «non-anglais», voire «anti-anglais»<sup>18</sup>. En ce sens, l'affaire Rocket Power, un joueur anglophone engagé dans une équipe supposée ne compter que des francophones, a fait grand bruit en 1911:

Plusieurs journaux et surtout un nombre considérable de sportsmen ont protesté contre l'engagement de Rocket Power comme joueur du "Canadien". Ce n'est pas que Rocket ne soit pas un bon joueur de hockey. Au contraire, c'est un professionnel qui a sa valeur et si le public trouve étrange son engagement, c'est parce que le "Canadien" est sensé représenter sur la glace les couleurs canadiennes-françaises uniquement. C'est du reste ce qui lui donne son cachet *et lui garde l'intérêt des nôtres*<sup>19</sup>.

L'affaire Power est à leurs yeux "une grave insulte", "une bourde", "un déshonneur" à la nation canadienne-française». Pour ce peuple qui lutte depuis plus d'un siècle et demi contre l'assimilation anglo-saxonne, tel événement soulève les passions<sup>20</sup>.

Toujours selon Black, le *Canadien* est devenu un symbole national après 1926, cet événement coïncidant avec l'arrivée des Maroons qui représentaient la communauté canadienne-anglaise de Montréal<sup>21</sup>. La radiodiffusion des parties en français à partir de 1938 a été très importante pour la popularisation du *Canadien* et l'éveil de la conscience nationale québécoise. Mais encore plus peut-être l'a été leur télédiffusion :

(...) contrairement à ce que prévoient ses fondateurs fédéraux, le réseau français de Radio-Canada, concentré presque entièrement au Québec, se trouve à favoriser directement l'émergence d'une nouvelle solidarité québécoise, la conscience, chez les téléspectateurs de toute la province, de former non seulement un même et vaste auditoire, mais aussi une société distincte, possédant des traits et des besoins collectifs qui lui sont propres<sup>22</sup>.

---

*Toute l'histoire illustre et merveilleuse du Canadien de Montréal*, Montréal, Les éditions La Presse limitée, 1986, p. 109, 257 p., ou alors Allan Turowetz et Chrystian Goyens, *Les Canadiens de 1910 à nos jours*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1986, 393 p.

<sup>17</sup> Mis à part les auteurs présentés, voir également Anouk Bélanger, *Le hockey au Québec : un milieu homosocial au cœur du projet de subjectivation nationale*, Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Montréal, 1995, p. 102-107.

<sup>18</sup> François Black, *Évolution de l'image projetée par le Club de Hockey Canadien depuis ses origines jusqu'au mythe de la tradition glorieuse*, Mémoire de maîtrise, Département d'éducation physique, Université de Montréal, 1992, p. 10.

<sup>19</sup> *Le Devoir*, 13 février 1911, p. 4., cité dans François Black, p. 19.

<sup>20</sup> *Le Devoir*, 14 février 1911, p. 5, *Ibid.*, p. 19.

<sup>21</sup> François Black, *Habitants et glorieux : les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Éditions Mille-Îles, 1997, p. 60-69.

<sup>22</sup> P.A. Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Éditions Boréal Compact, 1989, cité dans François Black, *Évolution de l'image projetée par le Club de hockey Canadien*, p. 80.

Radio-Canada entre en ondes en 1952. Mais dès 1955-56, *La Soirée du hockey* détenait la première place parmi les 20 émissions préférées dans la région de Montréal. Maurice Richard lui-même confirme l'engouement des Québécois pour les joueurs francophones du *Canadien* en 1971 :

C'est grâce aux Vézina, aux Lalonde, aux Laviolette et aux Pitre que les Canadiens se taillèrent la personnalité qu'on connaît encore aujourd'hui (...). La façon dont ils se donnent au jeu leur a valu de devenir l'équipe nationale du Canada français; aucune équipe n'a jamais pu représenter tout le Canada, un pays où les origines ethniques demeurent toujours entièrement distinctes (...) <sup>23</sup>.

Selon Christian Poirier, la fonction principale du hockey au Québec a été de pouvoir se différencier du Canada. Les Canadiens français se seraient appropriés le hockey *à leur façon*, et s'en seraient servis pour se raconter une histoire à propos d'eux-mêmes<sup>24</sup>. Dans les années 1960, Geoffrion, Béliveau, Richard, Bonin, Talbot, Tremblay, Provost, Langlois, Goyette, Pronovost, Rousseau, Gauthier, Plante, Laperrière, Picard, Boudrias empilent les championnats. Dans les années 1970, ce sont les Larocque, Bouchard, Lupien, Lafleur, Lemaire, Cournoyer, Houle, Lambert, Larouche, Tremblay, Mondou qui récoltent une manne exceptionnelle : six coupes Stanley dans la décennie. Poirier souligne que même si la présence francophone a été diluée par l'expansion et le repêchage, les francophones sont demeurés majoritaires chez le *Canadien*. À partir des années 1980 cependant, ils devinrent minoritaires. Mais les Québécois conservèrent tout de même l'idée de la continuité identitaire :

La mémoire collective québécoise retient toutefois du *Canadien* l'idée de la continuité dans le temps, de la persévérance de l'équipe et, conjointement, d'un peuple. C'est l'idée d'une certaine transmission des valeurs du passé, à l'image de la phrase affichée dans le vestiaire du *Canadien* : «nos bras meurtris vous tendent le flambeau, à vous toujours de le porter bien haut»<sup>25</sup>.

Fanny Valois-Nadeau a étudié les échanges des partisans entre eux sur le site de partage du *Réseau des Sports*. Ses observations l'ont amené à conclure que, sur le fond, rien n'a changé aujourd'hui. Du point de vue de l'identité collective, le *Canadien* est utile aux

<sup>23</sup> Stan Fischler et Maurice Richard, *Les Canadiens sont là! La plus grande dynastie du hockey*, Scarborough, Prentice-Hall of Canada Ltd, 1971, p. 16, cité dans François Black, p. 23.

<sup>24</sup> Christian Poirier, «Hockey et identité au Québec : L'évolution contrastée d'un sport national», dans Jean-Pierre Augustin et Claude Sorberts (dirs), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 183-185.

<sup>25</sup> Christian Poirier, dans Augustin et Sorberts (dirs), *La culture du sport au Québec* p. 198.

partisans pour «canaliser les frustrations» et «combler les attentes du cœur» vis-à-vis la nation québécoise<sup>26</sup>. Mais ils sont confrontés à un nouveau défi : le désengagement progressif du club avec ses fondements francophones. Le travail cognitif des partisans pour créer un sentiment d'appartenance, de familiarité et de fierté doit être plus grand puisque le *Canadien* est composé presque exclusivement de joueurs anglophones ou étrangers. Pour contourner ce problème et continuer d'entretenir l'idée que cette équipe conserve toujours son rôle de représenter fièrement les Québécois même si les joueurs en provenance du Québec y sont de plus en plus rares, les partisans opéreraient selon Valois-Nadeau un transfert à partir des qualités comme le courage et la force que posséderaient des athlètes tels que Thomas Plekanec, Andrei Kostitsyn ou Alexei Kovalev vers ce qu'elle nomme avec Bélanger dans un autre ouvrage, le «mythe ethnico-folklorique»<sup>27</sup> :

(...) l'intégration et la réappropriation de ces succès, notamment dans le cas des «Spécial K», se déroule largement à travers la trame ethnique et nationaliste. (...) Le travail des partisans est encore plus présent dans la création du sentiment d'appartenance, de familiarité et de fierté. La participation au symbole lié à l'origine, à une ethnicité dont on considérerait certaines valeurs comme y étant intrinsèquement liées, soit force, fierté, courage, conduisant ultimement à la victoire, est aujourd'hui retricotée sur la base de ces valeurs qui opèrent par le fait même un transfert vers le mythe et son fondement ethnico-folklorique<sup>28</sup>.

Au cours de ce processus, les signaux contradictoires sont tout simplement court-circuités. Valois-Nadeau a finement relevé que l'image que se font les partisans de la corporation du *Canadien* entre en réalité en dissonance avec ses agissements<sup>29</sup> et que, en réaction de défense, ils ont choisi de les ignorer pour ne retenir que le message officiel de l'organisation qui présente le *Canadien* comme respectueux de la tradition francophone du hockey au Québec et, plus largement, de la nation culturelle québécoise:

Autour du mythe du Canadien de Montréal comme club de hockey francophone, on tente de rendre évident et naturel le lien de la représentation francophone et du succès de l'équipe. Le bilinguisme présent à l'intérieur de l'équipe, les vedettes locales anglophones adulées par tous, l'espoir des propriétaires de consolider deux publics a priori solitaires, etc., ne sont donc pas retenus dans ce

<sup>26</sup> Fannie Valois-Nadeau, *Quand le cœur a ses raisons. Analyse de la construction mythique du club de hockey Le Canadien de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, 2009, p. 134.

<sup>27</sup> Dit le trio «spécial K».

<sup>28</sup> Anouk Bélanger et Fannie Valois-Nadeau, «Entre l'étang gelé et le Centre Bell ou comment retricotter le mythe de la Sainte-Flanelle», p. 73-93, dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot (dirs), *La vraie dureté du mental : hockey et philosophie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 91.

<sup>29</sup> La majorité des éditions du *Canadien* ont été historiquement anglophones.

discours, qui cherche à s'imposer sur la sphère publique dans un contexte de crise identitaire afin de faire passer plusieurs revendications<sup>30</sup>.

Monika Sniec s'est aussi penchée sur la signification que pouvait revêtir le *Canadien* dans les années 2000. Après avoir conduit une série d'entrevues, ses résultats lui portent à croire, dans le même sens que Valois-Nadeau, que faute de joueurs francophones, l'abstraction symbolique de la nation québécoise que représente le *Canadien* est encore plus importante pour les partisans :

Est-ce que les fans québécois s'identifient plus aux joueurs francophones? Il semblerait que la réponse est oui. Mais c'est moins aux joueurs individuels qu'ils semblent s'identifier qu'à leur appartenance à une communauté francophone dont leur récit participe à fonder l'histoire dans et à travers le sport, le hockey, les Canadiens et leurs faits d'arme<sup>31</sup>.

Le mythe selon lequel le *Canadien* symbolise la nation québécoise est toujours vivant et existe à travers les exploits, ceux du présent filtrés dans un tamis perceptuel, et ceux des jours passés. Il est frappant de constater à quel point les partisans transfèrent le sens donné aux actions des joueurs à l'organisation d'hier à aujourd'hui. Peut-être plus frappant encore est le rôle central qu'y joue la langue française, même maintenant, toujours active grâce à des prouesses immortelles. La théâtralisation de la réussite collective de la nation québécoise sublimée par les victoires sur la glace s'inscrit ainsi dans une continuité mémorielle et la liaison est si forte que les partisans continuent de la faire, même quand des signaux contradictoires évidents sont émis par le *Canadien*. Seulement voilà : l'hyper puissance de cette symbolique attribuée aux joueurs et transférée à l'organisation par les Québécois a été contestée par plusieurs médias canadiens et par la corporation du *Canadien de Montréal*. Plus que toutes, la symbolique de Maurice Richard fut particulièrement disputée et questionnée.

#### 4.4 Maurice

Le 31 mai 2000 marquait l'enterrement de Maurice Richard. Plus qu'une légende, le *mythe* de Maurice Richard, l'idole d'un peuple<sup>32</sup>, a porté les aspirations d'affirmation nationale des Québécois de la Révolution tranquille à aujourd'hui. Au Québec, dire que

<sup>30</sup> Fannie Valois-Nadeau, *Quand le cœur a ses raisons*, p. 138.

<sup>31</sup> Monika Sniec, *Les Canadiens de Montréal vus par les fans : une exploration en trois temps*, Mémoire de maîtrise, département de communication, Université de Montréal, 2004, p. 102.

<sup>32</sup> D'après le titre d'une biographie de Jean-Marie Pellerin.

Maurice Richard est immense relève de l'évidence. Celui dont plusieurs ont placé la suspension en 1955 comme point de départ de la Révolution tranquille<sup>33</sup>, avait encore reçu une ovation monstre de 16 minutes à la fermeture du Forum de Montréal en 1996, à peine quelques années avant son décès. On peut lire dans le site web des archives de la télévision française de Radio-Canada : «Ses exploits, ses buts spectaculaires ainsi que son désir de vaincre l'ont hissé au rang de héros de la nation canadienne française»<sup>34</sup>. C'est probablement en reconnaissance de ce statut que le gouvernement du Québec offrit à la famille Richard de souligner l'exceptionnelle contribution de Maurice à l'édification de la nation québécoise par des funérailles d'État. C'était en effet la toute première fois dans l'histoire du Québec que l'on avait décidé de déroger au protocole de ce cérémoniel, réservé habituellement aux premiers ministres et ex-premiers ministres, et qui prévoit la mise en berne du drapeau du Québec «pour tous les drapeaux visés par le Règlement sur le drapeau du Québec» ainsi que le recouvrement du cercueil du défunt par le drapeau québécois<sup>35</sup>. Pour marquer l'événement de son enterrement, la SRC retransmit les funérailles en direct de l'église Notre-Dame et les rênes de l'émission furent confiées à l'animateur le plus chevronné de la Maison, Bernard Derome.

De son côté, la *Canadian Broadcasting Corporation* assura également la couverture des funérailles de «Rocket Richard». À la défunte émission *The National Magazine*, alors animée par Brian Stewart et diffusée après les nouvelles de 22h, le journaliste Terrence McKenna présenta quelques extraits de la cérémonie dans un court reportage: «Paul Arcand, one of the Rocket closest friends, was determined that all Canadians, not just Quebecers, could share in this moment of history». Puis furent diffusés des extraits du témoignage de M. Arcand :

(...) I also know that Maurice had many good english friends all around Canada. (...) In your name, I will send a message to Maurice. In you name, I will say : Rocket, enjoy. Enjoy as much as

---

<sup>33</sup> Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2008 (2006), p. 185; Suzanne Laberge et Alexandre Dumas, «L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 2, hiver 2003, p. 31.

<sup>34</sup> Les funérailles de Maurice Richard, 31 mai 2000 [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/dossiers/62-342/>, dernière consultation 16 janvier 2011.

<sup>35</sup> Relations internationales Québec [En ligne], [http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/informer/protocole/ceremonial\\_etat.asp](http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/informer/protocole/ceremonial_etat.asp), dernière consultation 16 janvier 2011.

you can. Et je dirais, en français, Maurice, jouis de cette paix, de ce repos éternel. Nous te le souhaitons tous de tout notre cœur. Merci<sup>36</sup>.

Le reportage se termina par une série d'anecdotes racontées par d'anciens coéquipiers de Maurice, dont Jean Béliveau :

There was so much pressure on him. By nature he was in introvert guy. (...) We understood how rocket was. Like we always said, he was leading us on the ice and that was the most important part of the group [sic] (...) He was a fine example, if you wanna succeed in any career, (...) put a little passion in, work at it, I think he was a great example<sup>37</sup>.

Tout en plaçant l'accent sur ses réalisations sportives, le reportage de la CBC ne fit *aucune* mention du mythe Maurice Richard, source d'inspiration des Canadiens français pendant leur quête vers l'émancipation. Au contraire, on insista plutôt pour l'identifier *uniquement* en tant que légende canadienne du sport. Cette tendance à ne pas vouloir reconnaître la véritable raison de sa popularité, soit la puissance du symbole national que représentait Maurice Richard au Québec, était-elle isolée? Étant donné l'importance que le hockey revêt au Canada, dont la réputation est de représenter plus qu'un simple sport mais «une allégorie de notre vie dans le Canada» comme le dit Doug Beardsley<sup>38</sup>, cette lecture de la réalité avait de quoi surprendre.

Selon Howard Ramos et Kevin Gosine, de profondes divergences auraient en fait marqué la couverture médiatique de la mort de Maurice Richard par les journaux canadiens anglophones d'une part, et québécois francophones d'autre part. Il ressort de leur analyse des principaux médias écrits canadiens que, par exemple, 97,4% des articles dans *La Presse* relatant la mort de Richard et 88,5% de ceux parus dans *Le Devoir*, l'ont été dans la section A de ces journaux. Comparativement, 47,9% des articles du journal *The Gazette* et 34,4% de ceux parus dans le *Winnipeg Free Press*, le *Calgary Herald* et le *Vancouver Sun* en auraient fait autant<sup>39</sup>. Ils ont donc manifestement donné beaucoup moins d'importance à l'événement. Ramos et Gosine ont aussi noté que les médias anglophones du pays ont eu tendance à partager et à relayer des articles pré-rédigés

<sup>36</sup> [En ligne] <http://archives.cbc.ca/sports/hockey/clips/13334/>, dernière consultation le 13 décembre 2010.

<sup>37</sup> *Ibid.*, dernière consultation le 13 décembre 2010.

<sup>38</sup> Doug Beardsley, *Country on Ice*, Markham, Ont., Paperjacks, 1988 (1987), p. 32.

<sup>39</sup> Howard Ramos et Kevin Gosine, «The rocket : Newspaper Coverage of the Death of a Cultural Icon, a Canadian Hockey Player», *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, hiver 2002, p. 16.

d'agences de presse comme *l'Associated Press*, *Southam* ou le *Canadian Newswire* au lieu d'affecter leurs propres journalistes à la couverture de cette nouvelle. De plus, les journaux *The Gazette* et *The Globe and Mail* auraient été plus lents que les autres à publier des articles sur la mort de Richard tout simplement parce qu'ils n'auraient pas reconnu l'importance de l'événement lors de son annonce<sup>40</sup>. Sur le plan du contenu, les auteurs ont également noté que les journaux anglophones avaient surtout présenté les statistiques de Richard, en évitant le sujet de sa vie personnelle et de sa résonance politique au Québec. De leur côté, les médias francophones québécois auraient eu tendance à faire exactement le contraire<sup>41</sup>.

Pour Ramos et Gosine, la mort de Maurice Richard fournirait une preuve que le hockey n'arrive pas à «comblent le gouffre culturel qui existe entre les deux solitudes» et qu'il n'est pas un «soi-disant symbole unificateur», la couverture médiatique de cet événement important ayant été caractérisée par de profondes divergences linguistiques<sup>42</sup>. De notre point de vue, l'article de Ramos et Gosine souligne particulièrement bien l'attitude diamétralement opposée de deux groupes culturels, l'un pratiquant la colonisation culturelle du Québec en niant le projet d'émancipation des Québécois, l'autre, produisant l'identité Québécoise. Mais la propension des communautés canadiennes et québécoises à s'emparer du symbole de Maurice Richard et à vouloir lui attribuer certaines significations plutôt que d'autres est-elle récente? En fait, les premières polémiques notables remontent à l'«affaire Richard»<sup>43</sup>.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>43</sup> Dans la partie du 13 mars 1955 opposant les *Bruins de Boston* au *Canadien*, une altercation entre Maurice Richard et Hal Laycoe aurait mal tourné, Richard ayant, selon la version officielle, frappé l'arbitre Cliff Thompson qui tentait de s'interposer. Le président de la LNH, Clarence Campbell, suspendit Richard pour le reste de la saison et prit la décision d'assister à la partie du 17 mars entre le *Canadien* et les *Red Wings de Détroit* au Forum de Montréal. Les événements se seraient précipités à partir de là pour dégénérer en émeute. Les circonstances exactes de l'échauffourée entre Richard, Laycoe et Thompson demeurent floues, quatre versions différentes et contradictoires circulant à propos de ce qui s'est réellement produit. Dans toute cette affaire, il n'est cependant pas sans intérêt de rappeler que Thompson était un ancien défenseur des *Bruins de Boston* et que la question de la partialité possible de son jugement comme de ses gestes n'a jamais été officiellement soulevée par la LNH.



Au moment où se déroulèrent les événements de l'émeute du Forum de 1955, différents observateurs arrivèrent en effet à des conclusions diamétralement opposées à propos des causes et des conséquences de cette affaire. Quatre jours après l'émeute, le journaliste André Laurendeau du journal *Le Devoir* écrivait un célèbre article intitulé «On a tué mon frère Richard» où il tenait les propos suivants :

Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'une injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré, qui protestait contre le sort. (...) Un peu de l'adoration étonnée et farouche qui entourait Laurier se concentre sur lui: mais avec plus de familiarité, dans un sport plus simple et plus spectaculaire que la politique. (...) Or, voici surgir M. Campbell pour arrêter cet élan. On prive les Canadiens français de Maurice Richard. On brise l'élan de Maurice Richard qui allait établir plus clairement sa supériorité. Et cet « on » parle anglais, cet « on » décide en vitesse contre le héros, provoque, excite. Alors il va voir. On est soudain fatigué d'avoir toujours eu des maîtres, d'avoir longtemps plié l'échine. M. Campbell va voir. On n'a pas tous les jours le mauvais sort entre les mains; on ne peut pas tous les jours tordre le cou à la malchance...<sup>44</sup>

Mais d'autres non pas nécessairement vu les choses du même oeil. Par exemple, le journaliste montréalais Nick Auf der Maur, qui a lui-même été témoin des événements du 17 mars, tira des conclusions fort différentes de M. Laurendeau et les exposa dans un article du journal *The Gazette* paru en 1985 :

One of the kids on the street phoned me and suggested we checked what was happening. My mother wouldn't let me go. I begged and pleaded. Finally, I snuck out of the house just as the game was starting. We went over to the old Atwater baseball park, where Alexis Nihon plaza stands today. (...) People started throwing things. Rocks shattered the windows in the Forum. We saw a streetcar surrounded by the mob. Its windows were broken, and people were trying unsuccessfully to tip it over. They had better luck with a police car. Then we saw one of those old wooden newspaper kiosks on Cabot Square go up in flames. At first, we kids on the sidelines felt a sense of excitement. Then fear. We went home. (...) Some Pundits claim the Rocket Riot was the start of the Quiet Revolution – the first howl of rage by oppressed French Canadians. But I don't at all remember it having a English-French connotation<sup>45</sup>.

Quelques mois après l'émeute, Sidney Katz exposa sensiblement la même opinion qu'Auf der Maur dans la revue canadienne *Mclean's*. Concédant que des «soupçons de vérité» pouvaient se cacher derrière la thèse voulant que c'est le nationalisme canadien-français qui aurait constitué le moteur de la révolte, Katz conclut néanmoins qu'elle

<sup>44</sup> André Laurendeau, «On a tué mon frère Richard», *Le Devoir*, 21 mars 1955, p. 4.

<sup>45</sup> Nick Auf der Maur, « Rocket Richard Riot Rocked Montreal 30 Years Ago this Week », *The Gazette*, 15 mars 1985, p. a2, repris, sous le titre « Rocket Richard Riot Rocked Montreal 30 Years Ago », dans *Nick. A Montreal Life*, Montréal, Véhicule Press, 1998, p. 218-219.

n'était pas suffisante pour expliquer «ce qui s'est produit à Montréal en cette soirée de la St-Patrick»<sup>46</sup>.

Laberge et Dumas font abondamment état du large fossé qui s'est creusé entre les communautés canadienne et canadienne-française suite à l'«affaire Richard», les réactions de l'une et de l'autre se situant aux antipodes<sup>47</sup>. Les journaux anglophones *The Globe and Mail*, *The Gazette* et *The Montreal Star* applaudirent la fermeté du commissaire Campbell tout en condamnant unanimement Maurice Richard alors que les journaux francophones comme *Le Devoir*, le *Montréal-Matin* ou *La Patrie* dénoncèrent l'injustice commise à son endroit. Les enjeux étaient selon les auteurs clairement politiques, comme l'ont montré l'antagonisme entre les communautés francophone et anglophone. Pour preuve, le témoignage de la femme de Clarence Campbell, Phyllis, selon qui l'éveil de la conscience collective des Québécois n'aurait pas échappé à son mari :

*Phyllis King-Campbell* : Je rappelle qu'une fois il [Clarence Campbell] a dit que ça avait été le début de la Révolution tranquille.

*Interviewer* : C'est ce qu'il pensait?

*P. K.-C.* : Je crois que oui. Il pensait que ç'avait quelque chose à voir avec ce qui a suivi<sup>48</sup>.

L'opinion de Laberge et Dumas est partagée par David Di Felice qui s'est aussi intéressé à la construction symbolique des identités collectives au Québec à la suite de l'affaire Richard :

Though Canadian fans in Montreal, Quebec, and the rest of Canada were disappointed by the news of the suspension, a clear 'racial' divide existed among them as to the degree to which their disappointment was felt and expressed<sup>49</sup>.

La controverse n'aurait selon lui que canalisé en crise sociale le sentiment national grandissant des Canadiens français face aux injustices dont ils étaient l'objet. Plusieurs

---

<sup>46</sup> Katz, Sidney, «The Strange Forces Behind the Richard Hockey Riot», *Maclean's*, 17 septembre 1955, dans *Maclean's* 10 octobre 2005, vol. 118, no 41, p. 29.

<sup>47</sup> Suzanne Laberge et Alexandre Dumas, «L'affaire Richard/Campbell», p. 36-43.

<sup>48</sup> Luc Cyr et Carl Leblanc, «Mon frère Richard» [Enregistrement vidéo], produit par Ad Hoc films en collaboration avec Télé-Québec; producteurs, Luc Cyr, Yves Fortin et Carl Leblanc, 53 min., dans Suzanne Laberge et Alexandre Dumas, p. 42.

<sup>49</sup> David Di Felice, *The Richard Riot. A Socio-historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbolic Identities*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Kingston Ont., Université Queen's, 1999, p. i-ii.

indices se trouvent dans les données démographiques des années 1940 à 1960 et la subordination des Canadiens français est évidente si l'on compare leur position socio-économique à celle de la communauté anglophone. En 1961, leur salaire annuel était toujours inférieur de 33% en moyenne par rapport aux anglophones. Par ailleurs, 69% des travailleurs non-agricoles anglophones réalisaient des études secondaires voire universitaires alors que 54,2 % de leurs homologues francophones ne dépassaient pas le niveau de l'école élémentaire. Peu de Canadiens français avaient accès à la propriété<sup>50</sup>. Di Felice estime que le nationalisme québécois serait ainsi né entre les années 1940 et 1950 au Québec, les Canadiens français étant de plus en plus conscients de ces écarts injustifiables.

La nette division ethnique et les injustices sociales se seraient en outre reproduites dans le hockey professionnel. Di Felice rappelle que l'image même du *Canadien* a été fabriquée sur un fondement ethnique par son propriétaire O'Brien<sup>51</sup>. De plus, peu de Canadiens français atteignaient les rangs du hockey professionnel, soit en tant que joueur, arbitre, membre du bureau des gouverneurs ou président. La sous-représentation des Canadiens français proportionnellement à leur poids démographique recoupait celle de la société, les positions dominantes étant occupées systématiquement dans l'un comme l'autre cas par des anglophones. Selon Di Felice, les injustices sur les patinoires comme dans les bureaux de la LNH, couplées à son caractère résolument anglo-saxon, ont contribué à reporter dans le hockey les tensions ethniques et les revendications nationalistes des Canadiens français<sup>52</sup>.

Ensuite, rappelle Di Felice, Montréal et Toronto étaient les deux seules villes canadiennes de la LNH au temps de Maurice Richard. Si le *Canadien* était l'équipe qui

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 29-33.

<sup>51</sup> Le règlement de la *National Hockey Association* stipula à la fondation de l'équipe en 1909 qu'elle ne devait être composée que de Canadiens français. Par la suite, cette règle s'appliqua avec réciprocité, mais la NHA permit aux équipes anglophones d'embaucher un maximum de deux francophones et au *Canadien*, deux anglophones. La règle fut assouplie lors de la création de la LNH en 1917. En lieu et place, le *Canadien* se vit accorder le droit de refuser qu'un joueur canadien français provenant du Québec signe un contrat avec une autre équipe s'il avait lui-même l'intention d'acquérir le joueur. Ce droit dit de premier refus demeura actif jusqu'en 1967. *Ibid.*, p. 57-60.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 81-87.

comptait le plus de joueurs et d'administrateurs francophones, les *Maple Leafs*, l'équipe du Canada, elle, était celle qui en avait le moins. Outre la composition ethnique, même la personnalité des deux équipes reflétait elle aussi celle de deux nations. Les *Leafs* jouaient dans un style anglo-saxon conservateur axé sur la robustesse et la défensive, les *Canadiens* avaient un style porté vers la créativité la finesse et la vitesse. C'est dans les années 1940 que les identités symboliques de ces deux équipes auraient pris une couleur politique, selon Di Felice. Signe d'une grande rivalité, elles se sont d'abord séparées sept coupes Stanley. Mais, surtout, alors que l'application de la conscription divisait le pays, l'organisation des *Maple Leafs* prit position politiquement et appuya publiquement la conscription, un sentiment qui était généralement partagé par la population canadienne. Le propriétaire et vétéran Conn Smythe aurait en outre pressé ses joueurs de faire acte de patriotisme en s' enrôlant dans les forces militaires canadiennes. De son côté, le *Canadien* fut l'équipe la moins affectée par la guerre et dut par la suite affronter des critiques à ce sujet en provenance de Toronto<sup>53</sup>. Pour en revenir à l'émeute de 1955, notons également que, parmi les personnes arrêtées dont les noms ont été publiés dans le journal *The Gazette*, 81% étaient des francophones, la plupart de condition socio-économique faible. Ainsi, si l'émeute ressemble au premier abord à un cas banal d'hooliganisme, une analyse plus approfondie révèle qu'elle avait davantage à voir avec une tension qui existait déjà entre deux nations, selon Di Felice<sup>54</sup>.

Julie Perrone a plutôt proposé que les revendications nationalistes des Canadiens français seraient venues en réalité après l'émeute et que, de façon plus large, l'association entre Maurice Richard et le nationalisme québécois n'aurait émergé qu'à la suite d'efforts de la presse québécoise et de l'assentiment du public à accepter cette interprétation:

À ce moment, aucun des journaux étudiés n'interprète l'émeute comme une manifestation du désir de libération des francophones du joug tyrannique des anglophones; c'est simplement un événement de hockey qui a débordé dans les rues de Montréal. (...) La couverture médiatique du moment ne laisse entendre aucune revendication ethnique. Le vocabulaire utilisé pour décrire la foule assemblée au Forum démontre que celle-ci réagit contre la suspension, et ses conséquences pour l'équipe, et rien d'autre. En effet, on parle tour à tour des «sympathisants du Canadien», «ired fans» et les «admirateurs montréalais», des expressions qui éclairent le lecteur quant à la raison

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 93, 106, 109-114.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 188, 190-192.

unique de leur présence au Forum. Les participants de l'émeute ne se sont pas présentés au Forum pour défendre les droits des Canadiens français au Québec<sup>55</sup>.

L'auteur Benoît Melançon a également proposé une théorie similaire: «Avant d'être le drame qu'il est devenu sous les plumes les mieux intentionnées, l'Émeute a été l'occasion de célébrer. Quoi? (...) La résistance à une injustice supposée, sans doute. Le simple fait, pour une fois, de relever la tête, peut-être. La lutte contre les Anglais? C'est moins sûr». Il reconnaît cependant également que : «nier l'importance du nationalisme lors de l'Émeute et dans son interprétation serait ridicule»<sup>56</sup>. Plus récemment, une étude des médias québécois lui a permis d'affirmer que le lien entre Maurice Richard et la Révolution tranquille a été fait à partir des années 1980 et 1990. Dans un autre ordre d'idée, il a observé un mouvement d'appropriation de la figure de Maurice Richard au Canada. S'il y a toujours été considéré comme une légende du hockey, on voudrait maintenant créer un changement d'échelle et en faire un mythe canadien. Charles Foran, par exemple, tenterait de transformer Maurice Richard en patriote canadien prêt à défendre son pays à la guerre. L'ouvrage de Foran fait partie d'une collection, *Extraordinary Canadians*, éditée par John Ralston Saul, dont l'objectif serait selon Melançon de construire la mythologie canadienne<sup>57</sup>.

Les critiques de Perrone et de Melançon portent davantage sur la périodisation que sur la portée du phénomène Maurice Richard au Québec et, de manière plus large, sur la prégnance du nationalisme canadien-français ou, à tout le moins, québécois dans le hockey. Aucun des auteurs passés en revue ne semble contredire l'hypothèse selon laquelle le destin de Maurice Richard a historiquement contribué à construire une identité québécoise distincte, libre et émancipée. Par ailleurs, les idées avancées par Laberge et Dumas, Melançon, Ramos et Gosine montrent qu'il existe au Canada un mouvement de réappropriation de la symbolique de Maurice Richard dont l'objectif est

---

<sup>55</sup> Julie Perrone, *Le processus d'héroïsation du Rocket*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2008, p. 43-44 et 79.

<sup>56</sup> Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*, p. 176 et 196.

<sup>57</sup> Voir Charles Foran, *Maurice Richard*, Toronto, Penguin Canada, 2011, p. 40, cité dans Benoît Melançon, «Bilan et perspectives», dans «Penser le Canadien de Montréal dans la culture du Québec», Séminaire présidé par Olivier Bauer, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal, 5 mai 2011, non publié.

de taire les significations que les Canadiens français puis les Québécois ont pu placer en lui et de l'employer à construire un mythe proprement canadien du hockey.

#### 4.5 *Le Canadien de Montréal et la déconstruction du nationalisme québécois*

Si les Québécois se représentent le *Canadien* de façon à recréer un récit anti-colonial vecteur du nationalisme culturel québécois, et que les Canadiens l'imaginent plutôt comme porteur d'un nationalisme canadien purgé de toute référence au projet nationaliste, qu'en est-il du *Canadien* lui-même? Le théologien Olivier Bauer propose une hypothèse intéressante. Quel regard pourrions-nous porter sur le *Canadien* en partant de l'idée qu'il serait une religion? Sans qu'il y adhère lui-même, l'une des possibilités présentées par Bauer est celle de la religion implicite. Consciemment choisie, elle exercerait en même temps une influence dont ses fidèles seraient plus ou moins conscients, «un héritage inévitable qui s'imposerait à nous, à notre insu»<sup>58</sup>. Dans le même ordre d'idées, il explique:

«Reliante», la religion du Canadien de Montréal peut créer du lien – au moins du lien social – à Montréal ou au Québec. Elle peut servir de valeur commune et réunir, au sein d'une seule institution, les francophones et les anglophones, Montréal et la banlieue, les jeunes et les vieux, les Québécois de souche et les nouveaux immigrants, les hommes et les femmes, ... Faut-il se réjouir d'une religion du Canadien capable de transcender les différences? Sûrement! Mais nous avons cependant quelques raisons de nous en méfier. Car l'unanimité qu'elle suscite peut n'être que factice, l'égalité qu'elle crée n'être qu'illusoire. À faire oublier les inégalités et les injustices, il se peut que la religion du Canadien cache une réalité moins agréable<sup>59</sup>.

Selon Bauer, il existerait une possibilité que le *Canadien*, en tant qu'autorité religieuse, ait établi la doctrine que les Québécois doivent suivre en matière de hockey. En réaction, «la religion populaire se développerait comme une révolte contre cette institution»<sup>60</sup>. Cette hypothèse suggère que le *Canadien* aurait voulu exercer un contrôle des mémoires et des consciences des Québécois. Cette organisation a-t-elle réellement tenté une telle chose? Comment s'y serait-elle pris? Pour quel motif? Bauer ne répond pas à ces questions, mais son intuition a été explorée par d'autres chercheurs. Une analyse des

<sup>58</sup> E.I. Bailey, «La religion implicite et son réseau d'études. Introduction et présentation», *Religiologiques*, 14, 1996, p. 16, tiré d'Olivier Bauer, «Le Canadien de Montréal est-il une religion?», dans Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau, (dirs), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, p. 57-58.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 49-50.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 56.

écrits portant sur le *Canadien de Montréal* porte en effet à croire que cette corporation ne s'est jamais souciée de la nation canadienne-française puis québécoise autrement que par opportunisme économique, qu'elle avait le désir et la capacité de modifier la mémoire collective des Québécois et qu'elle s'est appliquée à opposer, à la construction d'une identité québécoise francophone émancipée, une mythologie du hockey voulant refléter une culture hégémonique concurrente.

Dans «The King Has Two Bodies : Howie Morenz and the Fabrication of Memory», Julie Perrone émet l'hypothèse que la légende d'Howie Morenz aurait été fabriquée de toutes pièces par l'organisation du *Canadien* et la LNH. Malgré qu'il fût un grand joueur offensif du club, ayant mené les compteurs pendant sept saisons consécutives, Howie Morenz n'était pas spécialement populaire dans les médias. Perrone rapporte par exemple que lorsqu'il se blessa grièvement à la jambe le 29 janvier 1937 dans un match contre les Black Hawks de Chicago, on parla très peu de lui dans les journaux entre le 30 janvier, le lendemain de sa blessure, et le 8 mars, jour de son décès<sup>61</sup>.

Le 10 mars, le Forum fut transformé en funérarium et la population fut invitée à venir s'y recueillir devant le cercueil de Morenz. Les funérailles ont été diffusées à la radio à l'échelle nationale. La LNH et le *Canadien* payèrent l'entièreté des coûts liés à la cérémonie, «un geste altruiste surprenant venant d'une corporation, particulièrement dans le contexte de la Dépression», dit Perrone. Le *Canadien* organisa également avec les Maroons une partie de hockey bénéfice en l'honneur de Morenz quelques mois plus tard mais la vente de billets ne connut pas un grand succès. Selon Perrone, tout indique que Morenz n'avait pas nécessairement un statut de joueur étoile et qu'on a fabriqué artificiellement une image idéalisée de ce joueur qui n'a pas trouvé sa résonance dans le public. Il y aurait donc eu deux images de Morenz cohabitant l'une à côté de l'autre en 1937. Celle qui était présentée publiquement et celle qui était publiquement perçue. Le

---

<sup>61</sup> Officiellement, Morenz est décédé d'une embolie coronarienne. Mais les circonstances de sa mort demeurent mystérieuses. Une entrevue avec Earl Siebert, le joueur qui a mis fin à sa carrière, suggère que Morenz serait mort d'une défaillance cardiaque après plusieurs semaines de fêtes trop arrosées et ininterrompues en période de convalescence. Une autre avec le fils de Morenz en 2008 laisse sous-entendre la possibilité du suicide. Mais il ne s'agit pas-là d'une mort convenable pour une future légende du hockey. Voir Julie Perrone, «The King Has Two Bodies : Howie Morenz and the Fabrication of Memory», *Sport History Review*, no 41, 2010, p. 95-99.

dédoublage d'image révélerait le processus de fabrication initié par le *Canadien* et la LNH<sup>62</sup>. Comme aujourd'hui Morenz est accepté comme une figure importante du panthéon du hockey<sup>63</sup>, Perrone suggère que la corporation du *Canadien* a réussi à façonner la mémoire collective puisqu'en bout de ligne, ce dont les gens se souviennent aujourd'hui est qu'Howie Morenz était exceptionnel. La mémoire contemporaine repose donc sur de nouvelles et solides fondations. Perrone émet l'hypothèse que la duplication de Morenz avait pour but en réalité de créer un symbole pour le hockey, à un moment où à la fois le *Canadien* et la LNH vivaient de graves difficultés financières. Léo Dandurand venait tout juste de vendre le *Canadien* à la *Canadian Arena Company* pour éviter la banqueroute en 1935. La LNH avait vu quant à elle seulement six de ses équipes survivre au choc de la crise économique<sup>64</sup>, alors que les foules étaient maigres dans les arénas survivants et que les salaires des joueurs demeuraient élevés. La fabrication d'une nouvelle image pour Morenz aurait donc, selon Perrone, constitué une manœuvre réussie pour organiser la survie du hockey<sup>65</sup>.

Cette idée que la Corporation du *Canadien* peut influencer durablement la mémoire collective a aussi été exploitée par Anouk Bélanger. *Where Have the Ghosts Gone? Sport Venues and the Political Economy of Memory in Montreal* explore le déménagement du *Canadien* du Forum au Centre Molson en 1996. Au cœur de la thèse de Bélanger se trouve une réflexion sur la mémoire. Selon elle, le «processus historique» et la fabrication des identités sont déterminés en grande partie par la façon dont les groupes sociaux se souviennent de l'histoire. En ce sens, l'habileté à contrôler la mémoire d'une société conditionne la hiérarchie du pouvoir puisque les membres d'un ordre social donné partagent tous une certaine mémoire. Les groupes privilégiés étant en meilleure position que les autres pour faire valoir leurs représentations du temps et de l'espace, la dissémination et la popularisation de certaines façons de comprendre le passé et le présent par les tenants du pouvoir politique et économique créerait, selon Bélanger, un bloc hégémonique d'intérêt capable d'exercer un «leadership» culturel

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 101-104.

<sup>63</sup> Il fait partie de l'«anneau d'honneur» au Centre Bell, soit les 44 joueurs légendaires du *Canadien* à avoir été intronisés au Temple de la renommée, en plus des 10 bâtisseurs.

<sup>64</sup> Elle en avait perdu 4.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 95-96, 105-107.



dans l'État. Au Québec, le passé a ainsi été réarticulé par Molson pour recréer, à l'occasion des cérémonies du déménagement, certaines traditions et pour en oublier d'autres<sup>66</sup>. L'ancien Forum était un lieu important de la contre-culture à Montréal, où pouvaient notamment circuler certaines idées associées au nationalisme québécois :

The romantic nostalgia of Quebecois for an autonomous Québec nation has often found a counterpoint in the nostalgia that frequently surrounds Montrealer's memories of the success of the Montreal Canadiens – memories, it was sometimes said, that circulated through the Montreal Forum like ghosts. These memories were not only about the team's success, they were also about what these successes meant both to Montrealers of all types and to franco-Québécois more specifically.

(...) Star Franco-Quebecois players seemed to dramatize the broader forms of colonial subordination in Québec - English owners and French speaking workers – while offering symbolic affirmation of skills, spirit and aspirations of Franco-Quebecois. (...) a symbolic battle was sometimes waged on the ice between Anglophones and Francophones. (...) What can be taken as just a commercial trend in North America major urban centers has particular significance for Montrealers as the Forum had been mythologized as 'tradition', it was said to be a space that 'belonged to the people' and was filled with important collective memories. For many Montrealers it was a space where you went with 18000 other spectators and felt wrapped up in a nationalist pride that you could not experience regularly anywhere else. A fan quoted in *La Presse* put it this way : 'to walk around the Forum was like traversing history and re-living many years of success and hope'. In this regard, the new Molson Center not only had to replace the Forum as an arena but also as a site of collective cultural attachment<sup>67</sup>.

Les cérémonies entourant la fermeture du Forum et le déménagement dans le Centre Molson ont réarticulé la mémoire de façon à en évacuer les manifestations d'une forme ou l'autre de polémique ou d'idée associées de près ou de loin à l'émancipation du Québec français et plus précisément au nationalisme québécois. L'objectif ultime de cette opération marketing a été d'organiser cet oubli de façon à recréer une continuité dans la mémoire d'où toute forme d'opposition possible ou de résistance au nouvel ordre social issu du capitalisme globalisé seraient absentes, même dans la mémoire du passé:

Nostalgia around the abandoning of the Forum expresses the feeling of not wanting to let go of that historical period when Québécois had erected a virtual nation state that would give them more control over the remodeling of what they consider their space. The question is whether this nostalgia can be fully and effectively pressed into the service of marketing a new increasingly globalized cultural good (NHL hockey), or whether it will provide points of opposition or resistance to a more globalized and flexible regime of accumulation greatly at odds with the 1970s vision of a social-democratic autonomous Québec State. (...) In either case, the mobilization of spectacle implies a mobilization of capitalist ideology in the selling and marketing of places and

---

<sup>66</sup> Anouk Bélanger, *Where Have the Ghosts Gone? Sport Venues and the Political Economy of Memory in Montreal*, Thèse de doctorat, Département de communication, Université Simon Fraser, 1999, p. 9, 30-31 et 141-142.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 148-149, 152-153.

nostalgia for the public through a reconstruction of their past. This creates what Jameson would call an 'insensible colonization of a new connotation of past-ness and pseudo-historical depth'<sup>68</sup>.

On a organisé plusieurs opérations de marketing dans cette optique d'homogénéisation de la mémoire à travers des cérémonies, des parades, des fêtes. Ces événements ont servi à construire un discours hégémonique autour de l'inévitabilité du changement, de la nécessité du progrès, et de l'importance de compagnies comme Molson dans la vie culturelle et civique de Montréal<sup>69</sup>. Mais les Québécois n'étaient pas dupes :

However much they entertained the illusion, many Quebecois knew that the *ghosts* of the Forum could not be transferred to the new Forum because such spirits don't fate well in the rational, calculating, world of today's global enteminent economy. The spirits are dissolved in a reality that only cares about symbols from the past that can be pessed into the service of marketing<sup>70</sup>.

Bélangier conclut que les espaces urbains sont des expressions dominantes du régime capitaliste en mutation, à l'intérieur duquel s'est créée une nouvelle relation entre l'entreprise et la culture publique à travers la spectacularisation des espaces. Comme le montre l'exemple du déménagement du *Canadien*, la plus grande place que prennent les intérêts privés comme Molson dans l'économie et dans la production des mémoires sociales urbaines a pour effet l'homogénéisation de la mémoire et l'oubli organisé des mémoires multiples, dont celle du projet francophone nationaliste<sup>71</sup>.

Si la corporation *Canadien de Montréal* a effectivement voulu influencer la culture, la mémoire et l'identité des Québécois, comme le suggèrent Perrone et Bélangier, si, en outre, elle a tendance à reproduire un discours hégémonique dominant, il est également

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 148-149.

<sup>69</sup> Ces opérations ont inclus : une partie de hockey avec les «Légendes du Canadien», une cérémonie de fermeture du Forum, un encan où on été vendus des objets venant du Forum, une parade, incluant des fantômes géants de même qu'une torche pour transférer l'esprit de l'ancien Forum dans le nouveau. Au centre Molson, on a aussi prévu une soirée présentant sur vidéo les 24 conquêtes de la coupe Stanley, une journée portes ouvertes pour que le public puisse se familiariser avec l'endroit. Cette activité était liée à la campagne publicitaire diffusant l'idée que le Centre Molson étant un projet québécois et, donc, qu'il appartenait à tous les Québécois. Le Centre Molson a conservé le même numéro de téléphone et on a fréquemment employé les «Anciens Canadiens» pour faire la promotion du nouvel amphithéâtre, particulièrement Maurice Richard et Jean Béliveau, qui ont relayé le message qu'il ne fallait pas entraver la marche du progrès, qu'il était temps de passer à autre chose. Maurice a également écrit une lettre destinée aux médias dans laquelle il affirmait ne pas être malheureux du déménagement. Il a aussi procédé à une ouverture symbolique du Centre Molson devant permettre aux fantômes du passé d'entrer. On l'a en outre photographié à plusieurs reprises devant le chantier du Centre Molson et on l'a associé dans les médias au slogan : «nous devons être des meneurs, pas des suiveurs». *Ibid.* p. 157-165 et 206.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 205-208.

vrai que le Tricolore, comme le disaient Poirier et Di Felice a compté à un certain moment donné le plus de francophones au sein de son organisation parmi toutes les équipes de la LNH. Alors, dans quel contexte ce choix s'est-il réalisé?

Selon la chercheuse Audrey-Laurin Lamothe, une étude de l'histoire de la corporation du *Canadien de Montréal* montre qu'elle n'a pas été soucieuse des Canadiens français, autrement que par calcul économique et qu'elle n'a jamais particulièrement cherché à les défendre ou les représenter :

Il n'est pas rare d'entendre l'idée selon laquelle le Canadien était plus vertueux et impliqué dans l'affirmation identitaire canadienne française auparavant. Or, si l'exclusivité de la composition de l'équipe était donnée aux Canadiens français, ce n'était que pour mieux consolider l'attachement des partisans vis-à-vis de l'équipe et trouver là une opportunité de profit en l'opposant aux autres équipes montréalaises. Lorsque les Maroons, le club de hockey de l'ouest de la ville et principal rival du Canadien, déclarera faillite en 1938, il faudra que le Canadien redéfinisse son image en abandonnant ses racines ethniques et linguistiques pour incorporer les partisans anglophones<sup>72</sup>.

En fait, le découpage des équipes était déjà ethnique avant la venue du *Canadien*. Le National, le Renfrew ou les Shamrocks étaient identifiés aux communautés canadienne, anglaise, irlandaise. Un peu à la manière dont la compagnie *Coke* décline son produit en *Coke original*, *Coke vanille*, *Coke diète* ou *Coke zéro* pour augmenter la demande par multiplication de l'offre, on aurait tout simplement eu l'idée en 1909 d'exploiter le marché du fait canadien-français en proposant une nouvelle marque dans le monde du hockey à Montréal, explique Laurin-Lamothe<sup>73</sup>.

Le *Canadien de Montréal* a été constitué en corporation dès son origine, c'est-à-dire «une propriété exercée par plusieurs actionnaires et par une direction constituée de managers; c'est la corporation au sens d'entreprise avec une personnalité légale indépendante des personnes qui la gouvernent»<sup>74</sup>. Cette idée que le *Canadien* est une personne morale à laquelle les constituants de l'équipe de gestion ne sont pas légalement liés suggère un dédouanement de toute obligation morale vis-à-vis la collectivité dans

---

<sup>72</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture se joue-t-elle ici ? Les implications de la corporation du Canadien de Montréal dans la société québécoise», en instance de publication, Montréal, 2011.

<sup>73</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture du hockey et les implications du Canadien de Montréal en tant que corporation dans la société québécoise», 10<sup>e</sup> colloque des sciences humaines «Les yeux grands ouverts», Collège Ahuntsic, 24 mars 2011.

<sup>74</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture se joue-t-elle ici ?».

laquelle la corporation du *Canadien* était implantée. Elle se serait toujours comportée en fonction de cette réalité où l'éthique est absente, étant mue davantage par les opportunités économiques que par toute autre considération. Laurin-Lamothe illustre bien ce fait en montrant comment on a abandonné rapidement l'identité canadienne-française du *Canadien* dès que s'est présentée l'opportunité de conquérir le marché anglophone à Montréal au moment de la mort des *Maroons*. En fait, l'évolution de la structure organisationnelle et les comportements du *Canadien* auraient suivi ceux du modèle de la corporation pendant les ères industrielle et post-industrielle.

Calquée sur le modèle paternaliste du fordisme en vogue dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, la corporation du *Canadien* désire organiser les capitaux humains comme elle le souhaite et privilégie le contrôle et l'acquisition verticale des modes de production. C'est dans cette optique que Frank Selke initie le développement du système du club-école à partir de 1946. Le *Canadien* forme lui-même ses joueurs pour qu'ils soient performants et aient l'état d'esprit recherché. Le système du club-école stimule et organise l'amour que les joueurs sont sensés développer pour leur club, fidélise les employés et décourage la mobilité du capital humain. Cependant, la régulation néolibérale du marché économique à la fin des années 1960 amène le *Canadien* à reconsidérer les clubs-écoles, coûteux et encombrants. La venue du repêchage universel à partir de 1967 fait en sorte que les gérants éleveurs de champions se transforment en prospecteurs et négociants. La corporation passe de la philosophie de la fidélité et de la dévotion à celle de la soustraction où elle ne s'occupe plus de faire des joueurs de hockey, mais profite désormais de ceux que la société produit. Après 1993, la baisse de popularité du *Canadien* provoque une crise au sein de la corporation. On cherche alors de nouvelles façons de présenter l'équipe. C'est à ce moment que se développe la marque *Canadien*. Il ne s'agissait pas de commanditer la culture mais d'être la culture:

(...) Le positionnement des clubs sportifs en tant que marque remonte aux années 1990. Les équipes professionnelles ont alors compris l'importance de l'histoire du club et de son identité comme facteurs pouvant être instrumentalisés au profit d'une pénétration plus grande dans la culture populaire et dans le tissu social en général, la frontière entre l'événement culturel et la promotion de la marque tend à s'estomper [Citant Naomi Klein] : «Il ne s'agit plus de sponsoriser la culture mais d'être la culture. Et pourquoi pas ? Si les marques ne sont pas des produits mais des

idées, des attitudes, des valeurs et des expériences, pourquoi ne pourraient-elles pas également constituer une culture?<sup>75</sup>

L'une des façons d'y parvenir fut de mettre sur pied la Fondation du *Canadien*. Par exemple, on mit sur pied le Programme RAP (Respect, Apprentissage, Plaisir) dans lequel les joueurs du hockey mineur québécois avaient l'occasion de signer un contrat émis par l'organisation du *Canadien* et s'engageaient à respecter une certaine philosophie élaborée par la corporation. On chercha aussi à élargir la base partisane à ceux qui ne jouaient pas au hockey en établissant le programme *Canadiens @ l'école* pour contrer le décrochage scolaire. Avec la complicité et le soutien financier du ministère de l'Éducation, du loisir et des sports, la corporation a pu distribuer des fascicules dans plusieurs écoles dans lesquels des problèmes mathématiques étaient expliqués à l'aide d'exemples mettant en scène le *Canadien de Montréal*<sup>76</sup>. Le *Canadien*, demande Laurin-Lamothe, est-il alors un citoyen qui transforme l'histoire et l'identité nationale, ou une compagnie privée?<sup>77</sup> Le fait que le *Canadien* représente plus pour ses partisans qu'une compagnie renforce l'empire que la corporation exerce sur eux. Elle peut ainsi façonner leur identité et influencer l'avenir collectif des Québécois<sup>78</sup>.

Le doctorant et urbaniste Jonathan Cha a également appuyé cette idée qu'on a voulu faire du *Canadien* un «fait culturel» en mettant de l'avant la culture et le patrimoine: «le hockey, c'est nous, Montréal, le Québec» aurait-on affirmé à la direction marketing du *Canadien*<sup>79</sup>. Pour ce faire, on a associé des joueurs du *Canadien* à des références architecturales et des bâtiments du centre-ville comme le marché Bonsecours, la porte

---

<sup>75</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture se joue-t-elle ici?».

<sup>76</sup> Une critique intéressante de ce programme a été articulée dans Laurent Theis et Marie-Pier Morin, «Les Canadiens à l'école et son impact sur la motivation des garçons : un argument qui ne résiste pas à une analyse didactique», CREAS, Université de Sherbrooke, [En ligne] <http://creas.educ.usherbrooke.ca/Archives/EditorialCanadiensMtl.pdf>, dernière consultation 24 mai 2011.

<sup>77</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture du hockey et les implications du *Canadien* de Montréal en tant que corporation dans la société québécoise».

<sup>78</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture se joue-t-elle ici?».

<sup>79</sup> Jonathan Cha, «La ville est hockey. De la hockeyisation de la ville à la représentation architecturale : une quête urbaine», *Journal de la société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 34, no 1, 2009, p. 3, 13-14

Roddick de l'Université McGill, le pont Jacques-Cartier dans une vaste campagne publicitaire dans les années 2000<sup>80</sup>.

Perrone, Bélanger, Laurin-Lamothe et Cha ont établi dans le même sens, mais sous des angles différents, à quel point le *Canadien* est bel et bien une corporation et a historiquement agi comme tel, c'est-à-dire uniquement pour son propre intérêt. Elle n'a pas cherché spécialement à défendre les droits des Canadiens français ou à relayer le nationalisme québécois. Bien au contraire, cette corporation a exercé son pouvoir pour s'emparer de la symbolique du *Canadien de Montréal* qu'avaient construite les Québécois en vue de nourrir une identité collective en mal de supports concrets pour plutôt proposer une image concurrente consensuelle à saveur nationale édulcorée. En ce sens, les œuvres de bienfaisance de la Fondation du *Canadien* ont eu pour but de faire en sorte que la «corporation se déguise en personne ayant une morale»<sup>81</sup>, de masquer sa motivation principale, la recherche de profit. La configuration très majoritairement francophone de la nation québécoise et le fait qu'elle se soit emparée du *Canadien* pour en faire un symbole identitaire semble avoir importé peu. Le *Canadien* n'a quand même pas hésité à tenter de modifier la mémoire collective des partisans, voire de la nation québécoise, pour lui forger une nouvelle identité culturelle compatible avec ses objectifs corporatifs.

#### 4.6 Vers une double vérité

Plusieurs conclusions peuvent être tirées des travaux qui ont été réalisés sur le *Canadien de Montréal*. Tout d'abord, il semble tout à fait clair que les partisans ont historiquement établi un lien direct et puissant entre les joueurs francophones de l'équipe et leur identité collective en tant que Québécois. Les succès sur la glace de Maurice Richard, Jean-Guy Tremblay, Guy Lafleur ou Patrick Roy ont alors été étroitement liés à l'épanouissement du nationalisme culturel québécois. Ce lien a été transféré au *Canadien* lui-même et perdue encore au 21<sup>e</sup> siècle malgré le fait que l'équipe ne possède presque plus de

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>81</sup> Audrey Laurin-Lamothe, «La culture se joue-t-elle ici ?».

joueurs québécois ou d'autres simplement capables de parler français en entrevue avec les médias<sup>82</sup>.

Ensuite, les différentes analyses ont permis de mettre en lumière le fait que le *Canadien de Montréal* a, de son côté, émis un signal beaucoup plus contradictoire et ambigu. S'il est vrai que l'organisation a historiquement incorporé plus de francophones dans son organisation – autant sur la glace que dans ses bureaux - que toute autre équipe dans la LNH, sa nature en tant que corporation porterait à croire, notamment selon Laurin-Lamothe, que son comportement a été dicté par des impératifs de rentabilité. En ce sens, elle n'aurait jamais cherché à défendre ou faire la promotion de l'identité collective des Québécois et du projet national québécois, mais seulement à protéger un marché économique, sous la couverture d'un enracinement culturel factice.

Ce raisonnement est encore plus cohérent si l'on compare le comportement du *Canadien* à celui d'autres organisations sportives professionnelles oeuvrant dans un contexte culturel similaire. Au pays basque, après que les nationalistes espagnols eurent conquis la ville de Bilbao en juin 1937, l'*Athletic Bilbao* appuya publiquement une tournée en Europe et en Amérique du Sud d'une équipe nationale appelée «La république Euskadi<sup>83</sup>», chargée d'amasser de l'argent pour la cause basque et de faire la promotion de son indépendance. Elle encouragea en outre ses joueurs à en faire partie. Selon les auteurs, les motivations politiques de la formation qui avait remporté la moitié des trophées nationaux jusque-là n'étaient un secret pour personne. Sous le régime de Franco, plusieurs mesures ont été imposées aux équipes de football d'Espagne pour créer les conditions d'une identité nationale espagnole forte, notamment au pays basque et en Catalogne. On transforma le nom des clubs *Fc Barcelone* et *Athletic Bilbao* en noms espagnols, on brûla et on interdit les drapeaux basque et catalan. Avant chaque partie, les joueurs devaient s'aligner sur le terrain, faire un salut et chanter le *Cara al sol*, l'hymne franquiste se terminant par «¡Arriba España Viva Franco!» Le régime de Franco interdisait l'expression publique de toute langue et de toute culture autres

---

<sup>82</sup> Comme le faisaient des joueurs tels que Bob Gainey ou Larry Robinson dans les années 1980.

<sup>83</sup> Euskadi veut dire Basque

qu'espagnole mais, dans les années 1960, les organisations *Fc Barcelone* et *Athletic Bilbao* ont refusé le salut franquiste, permis aux partisans de chanter leurs hymnes, brandir leurs drapeaux nationaux et parler leur langue à l'intérieur de l'enceinte.

Tout comme Bilbao, le *Fc Barcelone* était considéré partout en Espagne, incluant dans la presse, comme non-espagnol et même anti-espagnol. À Barcelone même, la tension culminait lors des parties contre le *Real Madrid*, le symbole espagnol par excellence. Barcelone a été historiquement l'endroit où se donnèrent le plus de punitions en moyenne par partie dans la ligue espagnole. Les arbitres furent souvent accusés de complaisance et la violence entre les partisans, monnaie courante. En 1968, Le président de l'équipe, Narcís de Carreras, déclara : «Nous devons nous battre contre tout et contre tous, parce que nous sommes les meilleurs et que nous représentons ce que nous représentons», endossant les tendances nationalistes et politiques de l'équipe. Côté basque, les sympathies entre le parti national basque et les deux équipes locales, le *Real Sociedad* et l'*Athletic Bilbao* sont notoires.<sup>84</sup> Ces exemples montrent le courage d'organisations sportives professionnelles endossant les projets nationaux des communautés culturelles dans lesquelles elles étaient enracinées et adoptant des comportements en phase avec la représentation que s'en faisaient historiquement les partisans<sup>85</sup>. Cette comparaison est utile pour montrer le décalage important entre l'investissement réel de la corporation du Canadien dans sa communauté, visant essentiellement la rentabilité, et son investissement culturel de couverture, à la remorque de ses préoccupations économiques.

Nous ajouterions en complément aux analyses de Bélanger, Perrone et Laurin-Lamothe que le souci du *Canadien* de protéger le marché francophone du Québec n'est pas constant et fluctue en fonction des changements économiques. Dans *Champions : le rouge contre le bleu*, Jean Bourbonnais rappelle par exemple que les directeurs-général du *Canadien* ont tous été des anglophones de 1936 à 1983. Les propriétaires également,

---

<sup>84</sup> Vic Duke et Liz Crolley, *Football, Nationality and the State*, Harlow, Addison Wesley Longman, 1996, p. 31-39.

<sup>85</sup> Récemment Le *Fc Barcelone* s'est montré cependant plus frileux que l'*Athletic Bilbao* à s'investir politiquement.



à partir de 1940. Le patron s'appelait Pollock ou Bowman, le joueur, Lafleur ou Geoffrion. On suggère dans le film une analogie entre l'armée de joueurs francophones, les patrons anglophones et la hiérarchie sociale qui prévalait alors dans le secteur du textile. L'ancien joueur Pierre Bouchard témoigne en ce sens : «Je pense que tous les patrons étaient anglophones. (...) Très peu de patrons étaient francophones et ceux qui étaient francophones, je pense qu'ils étaient encore plus anglophones que les anglophones (...)»<sup>86</sup>.

La pression exercée par l'arrivée des *Nordiques de Québec* force éventuellement le *Canadien* à embaucher des Québécois à des postes clefs dans l'organisation. Le directeur général des *Nordiques* se nomme Marcel Aubut, l'entraîneur, Jacques Demers, un grand nombre de joueurs, dont l'uniforme est orné de la fleur de lys, sont des Québécois, tout comme les propriétaires. Même des citoyens ordinaires détiennent des parts de l'équipe. Lors de la première mise au jeu pendant leur match initial au Forum le 13 octobre 1979, les *Nordiques* reçoivent une ovation debout. Puis en 1982, ils éliminent dramatiquement le *Canadien* en prolongation de l'ultime partie dans la série les opposant. Dès l'été, le président du *Canadien* Morgan McCammon est remplacé par le francophone Ronald Corey. L'année suivante, le directeur général Irving Grundman et l'entraîneur Bob Berry doivent à leur tour céder leur place à Serge Savard et Jacques Lemaire. Selon Réjean Tremblay, le *Canadien* était alors passé à deux doigts d'être boudé par le public québécois, comme les *Maroons* l'avaient été dans les années 1920 et 1930. La menace économique d'une perte de marché était réelle et sérieuse. Pour ajouter au propos du documentaire de Bourbonnais, le *Canadien* s'efforce également d'augmenter le nombre de joueurs francophones au sein de l'équipe à partir de 1983, la pression provenant de Québec étant forte en ce sens<sup>87</sup>. Mais, la menace économique disparue, la politique de discrimination positive à l'égard des francophones s'est étiolée

---

<sup>86</sup> Jean Bourbonnais, *Champions. Le rouge et le bleu* [Film], Production La Presse Télé Ltée, 2007.

<sup>87</sup> Serge Savard a confié dans une entrevue le 25 mars 2010 qu'il sentait pendant son mandat de directeur général la nécessité de récupérer avant les *Nordiques* les meilleurs francophones au repêchage. Voir aussi Bertrand Raymond, «Le Canadien a eu peur des Nordiques», Réseau des sports, [www.rds.ca](http://www.rds.ca) [En ligne], <http://www.rds.ca/canadien/chroniques/328506.html>, dernière consultation 21 octobre 2011.

peu à peu après le départ des fleurdelisés en 1995, tout comme les exigences en matière de français au sein de l'organisation<sup>88</sup>.

Par ailleurs, toutes les productions scientifiques s'étant intéressées au *Canadiens de Montréal* ou à l'un de ses joueurs, parlent inmanquablement et abondamment du fil qui les relie au nationalisme québécois. Il est révélateur que les médias anglophones aient évité le sujet, tout comme le *Canadien* lui-même, à tout le moins lors des nombreuses et importantes cérémonies officielles qui ont accompagné le déménagement du Forum au Centre Molson en 1996<sup>89</sup>. Les activités de la corporation du *Canadien* ne sont pas coercitives et n'ont pas d'effet direct sur la politique. Mais elles exercent une influence sur la réalité et sur l'identité. Dans la société, le *Canadien* fait figure d'autorité. Cette corporation ne fomente pas de complot destiné à opprimer les Québécois ou à les assimiler, elle irradie cependant la volonté d'intérêts économiques puissants qui s'expriment également en termes culturels. En taisant le discours nationaliste dans nos mémoires, tel que le rapporte Bélanger, la corporation du *Canadien* veut établir autrement nos valeurs, nos goûts, notre imagination, pour atteindre ses propres objectifs.

Du point de vue de la théorie postcoloniale, la volonté du *Canadien de Montréal* de court-circuiter la mise en scène de récits anti-coloniaux trahit sa complicité avec l'hégémonie culturelle dominante, le nationalisme canadien. Le *Canadien* se définit comme une institution québécoise. Le Centre Molson était un chef-d'œuvre québécois, celui d'un peuple, disait par exemple Ronald Corey<sup>90</sup>. Laurin-Lamothe a montré comment les œuvres de bienfaisances de la Fondation du *Canadien* ont eu pour objectif

---

<sup>88</sup> Le nombre de joueurs francophones faisant partie de la formation régulière baisse pour passer de 14 en 1992 à 3 en 2011. La politique du «meilleur joueur disponible» devient la norme et l'organisation est critiquée pour avoir boudé de talentueux jeunes Québécois au repêchage depuis plusieurs années. *Le Québec mis en échec* de Bob Sirois paru en 2009 aux éditions de l'Homme a en ce sens un peu agi comme un électrochoc. Enfin, il semble que le *Canadien* exige de moins en moins de ses capitaines de parler français comme le montrent les crises de «l'affaire Keane» et «l'affaire Koivu». Brian Myles, «Le Mike Lansing du hockey : Wake up, capitaine Keane!», *Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, 14 septembre 1995, p. a1, Réseau des sports, «Le dossier des joueurs québécois dans la LNH», 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> partie, diffusion le 20, 21, 22 octobre 2009, reportages disponibles au <http://www.rds.ca/zv2/>. Revoir également la note 13.

<sup>89</sup> Un quidam qui étudierait les activités et les communications du *Canadien* ou sa couverture par les médias canadiens en viendrait probablement à la conclusion que le nationalisme québécois n'existe tout simplement pas!

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 159.

de faire en sorte que la corporation du *Canadien* fasse partie du tissu culturel québécois en tant que tel. Cha a insisté sur le même argument, en décortiquant ses campagnes publicitaires. Le *Canadien* diffuse donc un discours basé sur une double vérité. D'un côté, il expulse le symbolisme lié au nationalisme québécois, qui fait la spécificité culturelle québécoise. De l'autre, il se présente comme l'équipe des Québécois. Ce geste trahit la volonté de la corporation du *Canadien* de changer le sens même de ce que signifie être Québécois à la place des principaux intéressés.

Le fait que la corporation du *Canadien de Montréal* ait pris une part active dans cette colonisation culturelle n'est évidemment pas sans conséquence pour les partisans, voire pour l'identité collective de l'ensemble des Québécois. Comme le dit Bélanger, une connexion étroite lie le *Canadien de Montréal* au processus de construction identitaire<sup>91</sup>. Nous avons également vu comment les partisans se sont historiquement identifiés aux joueurs francophones et ont théâtralisé leurs performances de façon à garder vivant le projet du rayonnement, de l'épanouissement, de la réussite et de l'indépendance d'un Québec français. Les cérémonies et les campagnes de communication du *Canadien* expulsent le projet nationaliste québécois et font en sorte qu'il se transforme en une contre-culture marginalisée, inférieure, autre et exotique<sup>92</sup>. Fondamentalement exclu, le partisan fait alors face au défi de réconcilier deux identités collectives qui sont incompatibles, celle de sa propre collectivité, la culture francophone de la nation québécoise, et celle que la corporation du *Canadien* veut imposer, dans laquelle le projet national est appauvri. La colonisation psychique à travers laquelle on s'emploie activement à détruire le champ identitaire des Québécois pour mieux le redéfinir prend plusieurs formes. Elles restent encore à explorer.

---

<sup>91</sup> Anouk Bélanger, *Where Have the Ghosts Gone?*, p. 136.

<sup>92</sup> Il produit ainsi un sous-nationalisme, où les symboles, les slogans, les héros et les mythes sportifs projettent une identité nationale dans laquelle le projet national est diminué. H.F. Morhouse, «Scotland against England : Football and Popular Culture,» *The International Journal of the History of Sport*, vol. 4, no 2, 1987, p. 199.



## Conclusion : À toi pour toujours les Canadiens?

La prise de conscience de la liberté politique commence au début du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., dans l'expérience des guerres médiques. Avant tout, ces guerres mirent en cause le sentiment premier – celui de l'indépendance nationale. Mais, en même temps, elles aidèrent les Grecs à mesurer la profonde différence de statut et de culture qui les opposait, collectivement, à l'envahisseur perse. (...) dans Hérodote, les Athéniens l'expriment alors fièrement : (...) ils rappellent avec raison «le monde grec, uni par la langue et par le sang, les sanctuaires, les sacrifices qui nous sont communs, nos mœurs qui sont les mêmes<sup>1</sup>.

Jacqueline de Romilly

### *Vers un ordre postcolonial*

Depuis les excès des deux Guerres mondiales du 20<sup>e</sup> siècle, le nationalisme est victime d'une campagne visant à alimenter sa mauvaise réputation. Il ne faudrait cependant pas perdre de vue que le nationalisme a été, dès l'origine, la condition essentielle de la démocratie et le moteur des notions d'égalité et de liberté. C'est une force positive fondamentale à la base de la civilisation occidentale. Le nationalisme n'est pas une manipulation, c'est un besoin naturel et légitime d'identification collective qui sert à construire l'individu comme la collectivité.

Dans le premier chapitre, nous avons vu que la culture est le cœur de l'identité collective et qu'en définitive, c'est elle qui structure l'ordre social et le pouvoir, c'est-à-dire les rapports dynamiques entre groupes nationaux. Avant tout, le nationalisme est culturel. L'histoire a montré qu'il existe toujours une nation linguistique majoritaire dans chaque État et que la langue joue un rôle déterminant dans l'inévitable diffusion de la culture hégémonique de cette nation à l'intérieur de ses frontières politiques. La langue s'avéra un élément essentiel pour que naissent les sentiments de solidarité et de fraternité nécessaires à l'éveil et à la construction de la communauté imaginée d'Anderson dans les différentes nations du monde occidental. Qu'ils aient été historiquement classés comme «ethniques», «civiques» ou qu'ils se soient eux-mêmes décrits «multiculturels», aucun État n'a échappé à cette inexorable loi des civilisations. Le nationalisme culturel

---

<sup>1</sup> Jacqueline de Romilly, *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, Paris, Éditions de Fallois, 1989, p. 39.

ignore les forces politiques ou administratives à l'intérieur de l'État. Il peut très bien ne pas être congruent avec les politiques officielles des gouvernements et suivre ses propres humeurs. Le nationalisme culturel n'est donc pas nécessairement facile à déceler autrement que dans les pratiques discursives.

Dans le chapitre deux, nous avons montré que parmi les différentes formes dans lesquelles se matérialise le nationalisme culturel, existe le sport. Comme le dit Bruce Kidd, le sport est redoutable, car il transporte toujours en lui une idéologie bien qu'il semble innocent en apparence. Les apprentissages idéologiques faits dans le sport seraient en effet transférables dans les autres champs d'activité de l'humain, économiques, sociaux, politiques<sup>2</sup>. Cette idée a aussi été avancée par Pierre Bourdieu :

Les problèmes que posent l'enseignement d'une pratique corporelle me paraissent enfermer un ensemble de questions théoriques de la première importance, dans la mesure où les sciences sociales s'efforcent de faire la théorie de conduites qui se produisent, dans leur très grande majorité, en deçà de la conscience, qui s'apprennent par une communication silencieuse, pratique, de corps à corps, pourrait-on dire. Et la pédagogie sportive est, peut-être, le terrain par excellence pour poser le problème qu'on pose d'ordinaire sur le terrain de la politique : le problème de la prise de conscience (...). Il y a une manière de comprendre tout à fait particulière, souvent oubliée dans les théories de l'intelligence, celle qui consiste à comprendre avec son corps. Il y a des foules de choses que nous comprenons seulement avec notre corps, en deçà de la conscience, sans avoir les mots pour le dire<sup>3</sup>.

La communion silencieuse des corps a une formidable propriété mobilisatrice qui n'a, en bout de ligne, échappé à personne. Le gouvernement et les élites sociales ont rapidement découvert la portée sociale et politique du sport, c'est pourquoi on a permis qu'il ne soit organisé et pratiqué que d'une certaine manière, et pas d'une autre, afin d'éviter la «prise de conscience» des groupes marginalisés ou colonisés. L'histoire a montré que cette entreprise fut plus ou moins couronnée de succès. Tout, en réalité, est une question de sens. Les relations de pouvoir entre groupes culturels au sein des États s'envisagent ainsi autour d'un enjeu central : la signification des symboles.

---

<sup>2</sup> Bruce Kidd, «Dependency and the Modern State», dans Cantelon et Gruneau, *Sport Culture and the Modern State*, p. 282-283.

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu, *Programme pour une sociologie du sport*, p. 203-216, dans *Choses dites*, Paris, Les éditions de minuit, 1987, p. 214.

Le chapitre trois a montré, pour sa part, comment le post-colonialisme est une prolongation de la facette culturelle du colonialisme, c'est-à-dire une justification idéologique et morale de la domination culturelle d'une nation par une autre suite à la décolonisation. Au Québec et au Canada, la langue a joué un rôle central dans cette négociation de pouvoir. Le discours postcolonial provenant du Canada a profondément affecté les francophones au Québec, les amenant à sentir leur langue et leur identité nationale, inutiles, écrasées et produisant au fond de leurs âmes une indicible honte. L'historiographie québécoise montre également comment la postcolonisation a été couronnée de succès, étant elle-même façonnée par le même sentiment.

Le chapitre quatre a lié ensemble les trois premiers chapitres et montré comment le post-colonialisme peut se marier au sport selon une vision post-structuraliste. L'exemple du hockey permet de constater en quoi peut consister le discours postcolonial en provenance du Canada et le discours émancipatoire québécois, qu'une guerre culturelle a réellement eut lieu et que le sport a été un allié important pour l'un comme l'autre camp permettant de définir l'identité nationale et donc les rapports de pouvoir. Au Québec, le hockey des *Canadiens de Montréal* a constitué historiquement un champ de bataille très important dans la guerre culturelle que se mènent les nationalismes culturels canadien et québécois. Quel sens accorder aux succès et à l'histoire du *Canadien*? Toute la question est là. Les uns, comme Poirier et Valois-Nadeau, ont su mettre en évidence les représentations que la population québécoise se faisait du *Canadien* dans l'historiographie portant sur le sujet. Les succès sur la glace des joueurs francophones ont historiquement constitué une puissante allégorie du nationalisme québécois, la projection d'une nation qui se définit elle-même, grandit, se réalise et s'épanouit en français de façon libre et indépendante. Les autres, tels que Ramos et Gosine, ont montré comment la population canadienne, par l'intermédiaire des médias canadiens, ont nié cette signification pour la remplacer par une autre, celle du hockey canadien, créé, valorisé, partagé et enrichi de la même façon par les anglophones et les francophones d'un océan à l'autre. Dans cet univers culturel, Maurice Richard symbolise une légende canadienne du hockey, rien de moins, rien de plus.

Plus généralement, l'opinion selon laquelle le discours hégémonique canadien se réapproprie les symboles québécois du hockey et où les Québécois vivent dans un monde dans lequel ils n'existent pas en dehors du regard que les Canadiens portent sur eux est partagée par d'autres chercheurs, notamment Élise Pépin et Donald Guay. La «difficulté à définir la canadienité» et l'antagonisme «légendaire» entre francophones et anglophones se seraient traduits selon Pépin par une volonté parfaitement consciente des autorités canadiennes de décrire le hockey comme «sport national», afin de procéder à l'unification de l'identité nationale<sup>4</sup>. Les œuvres de Serge Lemoyne, les bronzes de Maurice Richard, la *Ligue Nationale d'Improvisation*, dont les points d'ancrage physiques font directement référence au hockey, sont ainsi récupérés, aspirés, dans les pratiques culturelles canadiennes<sup>5</sup>. En effet, «(...) les autorités politiques, ainsi que tous ceux qui souhaitent renforcer l'unité nationale, entretiennent l'idée selon laquelle le hockey est une passion partagée par tous et font fi de l'avis de ceux qui n'adhèrent pas à cette vision». Même si le hockey a donné aux francophones des outils de revendication identitaire (par le biais du *Canadien* et des *Nordiques*, notamment), au total, le gouvernement a atteint son but d'uniformisation nationale puisque les gens ont conscience de ce lien identitaire, qu'ils en soient heureux ou non<sup>6</sup>. Malgré que les Québécois aient placé d'autres significations dans le hockey,

Guay estime de concert qu'il a tout de même historiquement constitué une puissante source d'aliénation. La patinoire a été selon lui un endroit privilégié d'assimilation des francophones à la culture et à la langue anglaise, la tendance à angliciser le vocabulaire du hockey et à évoluer dans un environnement anglophone participant ainsi à l'homogénéisation de la société et à la construction de la *Canadian Nation*<sup>7</sup>.

D'autres enfin, Perrone, Bélanger, Laurin-Lamothe, ont relevé la nature corporative et capitaliste du *Canadien de Montréal*, les pouvoirs étendus qui l'accompagnent, même

---

<sup>4</sup> Élise Pépin, «Hockey sur glace et construction identitaire au Canada», *Études canadiennes/Canadian Studies*, no 65, 2008, p. 43-44;

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 51-54.

<sup>7</sup> Donald Guay, *L'histoire du hockey au Québec : Origine et développement d'un phénomène culturel*, Chicoutimi, Les Éditions JCL inc., 1990, p. 290-291.



celui d'influencer la mémoire collective des Québécois, et ses objectifs ambigus, fluctuant en fonction de ses intérêts. De façon générale, il a été établi que le *Canadien* dissémine des idées dans la société afin que des formes culturelles soient plus répandues que d'autres et deviennent plus importantes que d'autres. Autrement dit, du point de vue de la théorie postcoloniale, le *Canadien* voudrait former au Québec un consensus social autour de certaines idées, par exemple que le *Canadien est* la culture, qu'il est légitime et normal que la sphère du privé définisse la sphère du public, en d'autres termes, le tissu culturel commun. En outre, le *Canadien de Montréal* n'aurait jamais défendu les droits des Canadiens français ou des Québécois et aurait même court-circuité leur projet nationaliste en voulant l'évacuer des mémoires du hockey à travers différentes cérémonies. Le *Canadien* refuse de participer au projet d'épanouissement national en français que les Québécois ont concocté pour lui et le sens qu'il donne à ses propres succès est opposé. Du point de vue des agissements de la corporation, le *Canadien* est un outil et un symbole appelant la colonisation culturelle du Québec par la nation anglophone du Canada. À toi pour toujours les *Canadiens*?

Toutes ces approches portent un regard sur le *Canadien* vu de l'extérieur. Elles méritent d'être creusées davantage pour accéder à la vision que le Tricolore, de l'intérieur, porte sur le Québec. Pour faire suite aux propos de Pépin, beaucoup de joueurs francophones se sont épanouis dans l'organisation du *Canadien*. S'il est opposé au nationalisme culturel québécois, se pourrait-il que le Tricolore ait réinjecté les joueurs dans la matrice culturelle canadienne? Quelle image le *Canadien* renvoie-t-il du Québécois? Comment et *pourquoi* Molson a-t-il articulé l'oubli organisé de l'identité francophone nationaliste? Autrement dit, quelles représentations le *Canadien* se fait-il, *lui*, de ses joueurs francophones, de ses partisans, de la société québécoise? Quelles inclinaisons politiques ses pratiques discursives expriment-elles?

#### *Une soirée au Forum de Montréal*

Nous proposons une hypothèse parmi d'autres à explorer. La langue joue un rôle vital dans le processus de composition identitaire des Québécois. L'arrivée de la langue anglaise a provoqué une résistance à sa domination. Cette résistance culturelle s'est notamment incarnée dans le symbole que constituaient les joueurs francophones du

*Canadien* et, par extension, dans le *Canadien* lui-même. La théâtralisation des parties de hockey a servi de catalyseur pour se mobiliser et lever le joug des colonisateurs culturels anglophones. Nous émettons l'hypothèse que le *Canadien* se serait également servi de la langue comme un outil pour inventer et construire ses propres traditions culturelles québécoises. Son projet ultime consisterait à faire la promotion auprès des partisans et des Québécois de la nécessité de construire une identité bilingue et biculturelle, en vue d'expulser la spécificité française du Québec, de domestiquer culturellement le Québec et de l'arrimer au nationalisme culturel canadien.

Nous l'avons vu, le *Canadien* est une corporation qui a historiquement cherché la profitabilité avant tout autre considération. La mort des *Maroons* a constitué une opportunité économique inespérée d'incorporer le marché anglophone de Montréal. Ce fut également un moment charnière dans l'histoire du club d'un point de vue culturel. Le *Canadien* a cherché activement à partir de ce moment à se débarrasser de son étiquette canadienne-française pour devenir une équipe bilingue, celle de deux publics et de deux cultures, comme l'expliquent Bélanger et Valois :

Dès lors, les francophones durent «partager» l'emblème de leur fierté nationale avec l'ensemble du public montréalais. (...) Désormais, on promulgait la fierté du lieu et l'appartenance au territoire plutôt qu'à la langue. En misant plutôt sur le caractère bilingue de l'équipe, les dirigeants misèrent moins sur la spécificité francophone qui fut l'image du *Canadien* de Montréal pendant 30 ans, mais sur son caractère montréalais et québécois (...)<sup>8</sup>.

Plusieurs sources méritent d'être explorées en ce sens. Le magazine *Les Canadiens* par exemple, dont la première parution remonte à octobre 1986, a été et demeure rigoureusement bilingue. Les publicités de l'organisation, l'hymne national et les informations transmises par l'annonceur-maison depuis l'ouverture du Forum en 1924 ont-elles toujours été bilingues? La politique linguistique en matière de communication et de mise en marché a-t-elle connu des modifications au fil des ans, par exemple dans les publicités? Quelles représentations y fait-on des joueurs, des partisans? Il pourrait être intéressant de confronter l'idée selon laquelle les pratiques discursives de la corporation du *Canadien* exerceraient une pression vers un consensus, celui d'une nation

---

<sup>8</sup> Anouk Bélanger et Fannie Valois-Nadeau, «Entre l'étang gelé et le Centre Bell», dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *La vraie dureté du mental*, p. 80.

québécoise qui devrait s’imaginer bilingue. Des indices laissent en effet croire que cet univers inventé où la guerre culturelle n’existe pas, où il n’y a que deux cultures cohabitantes et s’enrichissant l’une l’autre, a créé des conditions parfaites à l’émergence d’un mythe, celui du succès biculturel. Nous trouvons des traces d’une telle résonance, notamment dans la presse anglophone. Un article du journal *The Gazette*, écrivait par exemple, à l’occasion du déménagement dans le Centre Bell, que Montréal devait être «fière» : «The farewell of the Forum and the opening of the new arena were a true reflection of marvelous bilingual and bicultural character of Montreal». Bélanger exprime bien à quel point cette idée a été disséminée au sein de la communauté anglophone de Montréal :

(...) the Anglophone press often used the Forum to articulate a nostalgia for an imagined time when the Forum and the city were unified in an imagined bilingual and bicultural world. Some articles, Anglophone journalists evoked a time when Montreal's community was not "eroded" by partition and separation. "Forgive our sentimentality, it is just that we remember Montreal in sepia tones, when there was optimism, confidence and good will and they (Francophones and Anglophones) met happily every Saturday night in the red, white and blue seats of the Forum<sup>9</sup>.

Il faudrait alors pousser la recherche de manière à voir si d’autres indices pourraient ou non être repérés ailleurs. Le bilinguisme n’est pas une convention préexistante. Celle-ci a été créée. Le monde est divisé de façon imaginaire. Mais l’imaginaire de qui? Le succès des Québécois, ne fut-ce qu’au hockey, n’a en réalité rien à faire avec le bilinguisme ou le discours de la corporation du *Canadien* sur les Québécois. Il a tout à voir avec l’affirmation nationale en français et très peu avec l’intériorisation d’un nouvel ordre présentant l’inévitabilité de la langue anglaise dans l’agora comme un fait naturel. L’une des formes que prend le colonialisme culturel du *Canadien* est sa politique linguistique et ce sont ces traces qu’il faut chercher. Elle a pour objectif de participer à l’imbrication de deux sociétés, deux ensembles de valeurs, deux mémoires, deux nations, en une seule. Il s’agit du Québec créé par le *Canadien de Montréal*. En ce sens, il pourrait être intéressant d’envisager l’hypothèse du *GoHabsisme*, soit la reconstruction de l’identité culturelle des Québécois orchestrée par le *Canadien*.

Si la colonisation culturelle présente des bienfaits non-négligeables du point de vue de la rentabilité économique pour la corporation, quelles sont les conséquences pour la nation

---

<sup>9</sup> Anouk Bélanger *Where Have the Ghosts Gone?*, p. 168 et 172.

québécoise? Le *Canadien de Montréal* a-t-il tenté de plaquer artificiellement une identité canadienne à la population du Québec pour reproduire une culture canadienne? Selon l'optique postcoloniale, la langue française, comme la culture québécoise sont nécessairement incapables, subordonnées et fondamentalement inférieures dans un univers bilingue et biculturel puisqu'elles ne peuvent exister en dehors de l'anglais et de la culture canadienne. Nous avons vu que le *Canadien* a fait se volatiliser dans la mémoire les tensions et les rapports de pouvoir historiques entre les deux groupes culturels à l'occasion des cérémonies du déménagement du Forum au centre Molson en 1996. Qu'en a-t-il été lors d'autres occasions en regard de la langue? Le *Canadien* a-t-il voulu masquer la colonisation culturelle du Québec en une sorte d'«*happy bilinguisme*» et d'«*happy biculturalisme*», pour reprendre les mots de Whitson et Gruneau<sup>10</sup>?

### *La Série du siècle*

Plus largement, il pourrait être fort intéressant d'investiguer d'autres pratiques discursives du monde du hockey qui ne sont pas nécessairement liées au *Canadien de Montréal* à l'aide de la théorie postcoloniale. Qu'en est-il par exemple du mythe de la fameuse culture canadienne du hockey partagée par tous d'un océan à l'autre? Existe-t-elle vraiment? S'il n'y avait qu'un seul événement ayant réussi à rapprocher les deux Solitudes dans toute l'histoire du Canada, ce serait sans aucun doute la Série du siècle, d'après David McGimpsey<sup>11</sup>. Cette image d'un moment historique où s'est réellement opérée la fusion entre deux peuples est partagée par bon nombre de chercheurs<sup>12</sup> et de citoyens canadiens, incluant l'ancien premier ministre Jean Chrétien, confiant 30 ans plus tard qu'il s'était agi, selon lui, de la première occasion où les deux peuples

---

<sup>10</sup> L'«*happy naturalism*» décrit la croyance naïve que la popularisation du hockey au Canada s'est réalisée au contact des Canadiens avec l'hiver plutôt que grâce au progrès technique et aux investissements capitalistes massifs dans le hockey (*Artificial Ice. Hockey, Culture and Commerce*, Peterborough Ont., Broadview Press, 2006, p. 1).

<sup>11</sup> «Rock'em Sock'em, Terre de nos aïeux : Legends of Hockey, Canadian Nationalism and Television Violence», *Aethlon*, vo. 14, no 2, printemps 1997, p. 23.

<sup>12</sup> Cet événement aurait «soudé» les Canadiens ensemble, sans égard à leur classe genre, leur ethnicité ou leur genre, Neil Earle, «Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity», *Journal of Canadian Studies*, Peterborough, vol. 30, no 2, été 1995, p. 107-123; Scott Morrison, *The Days Canada Stood Still : Canada vs USSR 1972*, Toronto, Warwick Pub. Group, c1992, p.16-19.; Roy Macskimming, *Cold war : the hockey Canada-Soviet hockey series of 1972*, Vancouver, Greystone Books, 1996, p. 1-3.

fondateurs se découvraient des points en commun<sup>13</sup>. Encore une fois, des indices indirects dans la littérature scientifique portant sur le hockey méritent que l'on questionne cette interprétation de façon plus rigoureuse. Il est par exemple possible de déceler des éléments témoignant d'une lutte culturelle entourant la signification de l'événement dans le mémoire de Pierre-Luc Beauchamp et un livre de Simon Richard portant sur la Série du Siècle. La thèse même de Beauchamp est autre. Mais, comme il le constate lui-même à un certain moment, les références culturelles exposées dans les médias étaient significativement différentes au Québec, d'une part, et dans le reste du Canada, d'autre part, pendant cette série:

La défaite surprise du Canada le 2 septembre amène les journalistes anglophones à mettre en doute la pérennité d'institutions et de références liées aux valeurs canadiennes comme les Rocheuses (nature, nordicité), Laura Secord (courage) ou la famille royale britannique (noblesse). Il est difficile d'expliquer l'absence de références semblables dans les journaux francophones, sinon par le fait que le Québec dispose de références culturelles propres et qui ne cadrent pas nécessairement avec l'idée que les médias projettent d'Équipe Canada<sup>14</sup>.

Beauchamp ajoute que «le héros de la soirée varie parfois selon qu'un quotidien est anglophone ou francophone»<sup>15</sup>. Effectivement, le 5 septembre, au lendemain du second match remporté par le Canada, Red Fisher, du *Montreal Star*, intitulait son article «donnez tout le crédit à Wayne Cashman pour celle-là»<sup>16</sup>. Le journal *The Gazette* imita le *Star* et attribua les mérites de la victoire à celui que l'analyste de CTV Howie Meeker avait surnommé «Mr Mean»<sup>17</sup>. Au journal *La Presse*, par contre, on avait fait une lecture toute différente de la partie et on désigna plutôt le rapide et, surtout, francophone Yvan Cournoyer comme responsable de la victoire canadienne<sup>18</sup>. De son côté, le *Journal de Montréal* n'aurait pas non plus hésité à publier des opinions divergentes remettant en cause l'unité et l'identité canadienne tout au cours de la série selon Beauchamp, comme par exemple celle de cette résidente de Sept-Îles : «C'aurait été plus intéressant si on

<sup>13</sup> Isabelle Rodrigue, «La "vraie" équipe Canada est de retour à Moscou», *Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, samedi 16 février 2002, p. A12.

<sup>14</sup> Pierre-Luc Beauchamp, *Le sport et l'identité collective au Canada : La Série du siècle de 1972*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Université du Québec à Montréal, octobre 2005, p. 68-69.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>16</sup> Simon Richard, *La série du siècle. Septembre 1972, chronique d'une épopée extraordinaire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2002, p. 119.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>18</sup> Pierre-Luc Beauchamp, p. 68.

nous avait présenté une ligue du Québec contre les Russes. Je ne sais pas pantoute qui va gagner la Série. Ça me laisse totalement indifférente»<sup>19</sup>.

Dans le même article, un résident déclara que, malgré la série, il se définissait comme Québécois et non comme Canadien. Enfin, parlant de l'ultime victoire comme de la série en général, Beauchamp affirme que si les journaux anglophones, notamment le journal *The Gazette*, auraient été particulièrement dithyrambiques, les quotidiens francophones *La Presse* ou *Le Journal de Montréal* se seraient au contraire montrés beaucoup plus sobres, posés, critiques et auraient mis l'accent sur le résultat sportif<sup>20</sup> sans le lier directement à l'unité nationale<sup>21</sup>.

Ces indices laissent croire que la Série du siècle pourrait avoir historiquement signifié tout autre chose pour nombre de Québécois que pour les autres Canadiens.

Certainement, ils sont le signe qu'une contre-culture vivante et dynamique a existé au Québec, même en matière de hockey, et même pendant la Série du siècle. Pour paraphraser Richard Gruneau, si le sport moderne, en tant que langage, texte culturel, raconte des histoires à propos de ce que signifie être Canadien, cela pourrait-il signifier que ces histoires ont exclu un grand nombre de Québécois<sup>22</sup>?

### *Limites*

Deux limites importantes peuvent être spontanément formulées à l'égard de la recherche. Tout d'abord, le mandat central du présent mémoire n'aura pas été concentré sur l'analyse de sources, mais bien sur la synthèse de la littérature portant sur trois axes de questionnement. Il s'est agi de dégager les questions de fond et de les placer en relation avec l'identité collective des Québécois, la trame soutenant le sujet de recherche. Le premier, la nation et le nationalisme : qu'est-ce qu'une nation? Quelle est la nature du nationalisme? Le second, l'histoire du sport dans la société : à quoi sert le

---

<sup>19</sup> Jacynthe Richard et Marc Lahaie, «Ce qu'ils pensent de la débandade», *Le Journal de Montréal*, 4 septembre 1972, p. 4, dans Pierre-Luc Beauchamp, p. 84.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>22</sup> La phrase réelle est : « Si le sport moderne, en tant que langage, texte culturel, raconte des histoires à propos de ce que signifie être Canadien, ces histoires excluent un grand nombre de pratiques », Richard Gruneau, *Class, Sports, and Social Development*, Windsor, The University of Massachusetts Press, 1999 (1983), p. 106.

sport? Qui sert-il? Le troisième, le *Canadien de Montréal* : quelle influence a-t-il exercé sur l'identité collective québécoise? Une théorie de la guerre culturelle a été échafaudée, mais elle ne repose sur rien de plus qu'une synthèse historiographique et des mises en relation. La puissance du langage et de l'identité culturelle resterait à étayer plus rigoureusement sur le terrain avec des données factuelles. Nous nous interrogeons notamment sur le rôle de la langue en société et sur son pouvoir.

Ensuite, le post-structuralisme en tant qu'outil d'analyse critique a également été l'objet de plusieurs réserves. La pluralité des sens que l'on peut trouver dans un acte aussi anodin que soutenir une équipe professionnelle de sport est parfois déconcertante, comme l'exprime fort bien Michael Oriard :

While fans probably choose teams most often for reasons of personal connection or regional rootedness, several other factors come easily to mind. Imagine our receiver as black, the defender white. Or one of them from Notre Dame, the other from Brigham Young; one from the Big Ten, the other from the Southeast Conference; one a candidate for a Rhodes Scholarship, the other a known drug-user or sex-offender; one a street kid from the inner city, the other the son of a wealthy cardiologist; one a well-known volunteer for the Special Olympics, the other a arrogant publicist of his own athletic brilliance. Certain teams have their own distinctive images: think of the Cowboys, the Bears, the Raiders, the 49ers in the National Football League; or, of Penn State, Miami, Oklahoma, Southern California among the colleges. And imagine the fans watching these players and teams not as a 'mass' audience but as actual people: European-, African-, Hispanic-, and Asian-American; Catholic, Protestant, Jew, and nonbeliever; WASP and redneck; college graduate and high-school dropout; conservative and liberal; racist and humanitarian; male and female, rich and poor, urban and rural, sick and well; ones just fired from jobs and ones just promoted; ones just fallen in love and ones just separated from a spouse; some pissed off at the world and some blissfully content<sup>23</sup>.

Pour Douglas Booth, si «tout» est culturel, de la valeur économique, du pouvoir de l'État, des pratiques, à la structure elle-même de la psyché humaine, alors la culture postmoderne est déconnectée des contextes sociaux. Les produits culturels seraient aujourd'hui réduits à des images consommables grâce à la technologie, aux médias, qui ne sont plus eux-mêmes des médiums de communications mais des réseaux dont l'immense pouvoir permettrait de rendre nul notre sens de l'histoire<sup>24</sup>. Le post-

---

<sup>23</sup> Michael Oriard, *Reading Football: How the Popular Press Created an American Spectacle*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, NC., 1995, dans Douglas Booth, «Escaping the Past? The Cultural Turn and Language in Sport History», *Rethinking History*, vol. 8, no 1, 2004, p. 112.

<sup>24</sup> Douglas Booth, *The Field. Truth and Fiction in Sport History*, New York, Routledge, 2005, p. 166-177.

structuralisme est ainsi susceptible d'introduire un relativisme déroutant<sup>25</sup>. Geneviève Rail affirme de concert que l'absurdité du monde post-moderne peut effectivement induire la perte des repères, générer de l'incertitude, de l'angoisse, voire l'affolement, la panique ou la schizophrénie<sup>26</sup>.

Selon Oriard cependant, la posture post-moderne selon laquelle n'existeraient que l'hyperréel, la copie et le simulacre produits par les médias de masse est cependant largement exagérée. Le problème principal résiderait plutôt dans la dichotomie théorique d'où il est maintenant impossible de s'échapper, et dans laquelle les historiens du sport en sont venus à cantonner les expressions culturelles en deux catégories, émancipatoires ou répressives. Mais, selon lui, la réalité du sport ne contiendrait pas *que* le discours. Il est possible de mettre de côté la question du pouvoir qui n'est pas obligatoirement centrale en histoire du sport et de placer plutôt l'accent sur la performance sportive, qui pourrait bel et bien signifier quelque chose en dehors de toute récupération<sup>27</sup>.

Comme Oriard, nous croyons de même que le récit n'est pas que post-moderne, qu'il en existe un autre, antimoderne, capable de transcender la guerre des symboles. C'est également l'idée qu'a proposé Synthia Sydnor en posant une question toute simple : qu'y a-t-il après le postmodernisme? Selon elle, il est possible d'aller au-delà grâce à un nouveau cadre théorique, l'orthodoxie radicale. Il existerait dans le sport une sensibilité théologique invisible, mais située dans le sacré plus que dans le religieux. Le sport est-il lié au sens de la vie? Comment comble-t-il spirituellement les humains? Ces questions amènent l'historien du sport à envisager que les croyances sportives pourraient être liées intellectuellement à la raison et à la connaissance. Ce nouveau paradigme permettrait de parler de réalités vécues dans le monde du sport, mais qui ne sont toujours pas expliquées et dont l'impact demeure obscur. Pourquoi les athlètes se rendent-ils à la limite de leurs capacités? Pourquoi font-ils des sacrifices? La proposition de Sydnor

---

<sup>25</sup> Douglas Booth, «Sport History and the Seeds of a Postmodern Discourse», *Rethinking History*, vol. 13, no 2, juin 2009, p. 171.

<sup>26</sup> Geneviève Rail, «Le sport et la condition post-moderne», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, no 1, printemps 1995, p. 140 et 147.

<sup>27</sup> Michael Oriard, «A Linguistic Turn into Sport History», dans Murray G. Phillips, *Deconstructing Sport History. A Postmodern analysis*, p. 76-77.



permet de sortir de la dichotomie culturelle décrite par Oriard et d'aborder d'autres thèmes, comme celui de l'interdépendance, de la foi, celle par exemple que les membres d'une équipe ont parfois les uns envers les autres, de l'amour qu'ils se portent. Cette théorie ne nie pas l'existence du pouvoir et des inégalités, mais elle explore autrement les liens culturels entre le sport et la société. Comme le dit Sydnor, le sport est un langage rudimentaire grâce auquel les humains peuvent dire ce qu'il est interdit de dire ou de connaître<sup>28</sup>.

### *Épilogue*

Le sport, disait Strenk, est une guerre sans armes. Au moment où allaient se déclencher les guerres médiques, le roi Xersès se moqua des cités grecques qui nourrissaient le projet de s'unir et de résister à son armée, considérablement supérieure en nombre et en ressources. «Comment mille hommes, dix mille, cinquante mille même, tous également libres et qui n'obéiraient pas à un chef unique, pourraient-ils tenir tête à une telle armée?», ricana-t-il. Contre toute attente, les Grecs remportèrent la victoire. Certes, comme le souligna Romilly, ils s'étaient battus contre la perspective de l'esclavage. Mais l'idée d'une nation grecque n'aurait pas pu survivre à l'épisode des guerres médiques si les différentes cités la composant n'avaient eu la conscience aiguë de partager la même culture. La liberté en tant que projet collectif inscrit dans la durée n'était envisageable qu'issue d'une matrice culturelle. La victoire inattendue contre les Perses a ainsi constitué l'éveil d'un peuple. Elle vient aussi hanter immanquablement quiconque s'intéresse au nationalisme culturel sous la forme d'une question : mais pourquoi les Grecs ont-ils gagné? Hérodote rapporte que, une fois libérée des tyrans, Athènes connut la prospérité<sup>29</sup>.

---

<sup>28</sup> Synthia Sydnor, «Contact with God, Body and Soul. Sport history and the Radical Orthodoxy Project», dans Murray G. Phillips, *Deconstructing Sport History*, p. 203-226.

<sup>29</sup> Jacqueline de Romilly, , *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, p. 40, 42, 43, 46.



## Bibliographie

Anderson, Benedict, *L'imaginaire national, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002 (1983), 212 p.

Andrews, David L., John W. Loy, «British Cultural Studies and Sport : Past Encounters and Future Possibilities», *Quest*, vol. 45, no2, 1993, p. 255-276.

Antiseri, Dario, *La Vienne de Popper. L'individualisme méthodologique autrichien*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, 142 p.

Antohti, Sorin, «De l'état-Nation à l'État-Parti Roumain. Le sport, instrument de conscience nationale» (entretien), *Quasimodo*, no 3-4, printemps 1997, p.101-108.

Aquin, Hubert, *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*; édition critique établie par Jacinthe Martel avec la collaboration de Claude Lamy, Bibliothèque québécoise, 1995, 609 p.

Arnaud, Lionel, «Sport as Cultural System : Sport Policies and (New) Ethnicities in Lyon and Birmingham», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 26, no 3, septembre 2002, p. 571-587.

Arnaud, Lionel, «Identity as a Project : Art and Sport in the Service of Urban Development Policies», *International Journal of Cultural Policies*, vol. 14, no 4, novembre 2008, p. 431-444.

Arnaud, Pierre et James Riordan (dirs), *Sport and International Politics*, New York, E & FN Spon, 1998, 227 p.

Auf der Maur, Nick, *Nick : A Montreal Life*, Montréal, Véhicule Press, 1998, 432 p.

Augustin, Jean-Pierre et Christian Dallaire (dirs), *Jeux sports et francophonie. L'exemple du Canada*, Pessac, Maison des sciences d'Aquitaine, 2007, 268 p.

Augustin, Jean-Pierre et Claude Sorberts (dirs), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, 260 p.

Baillargeon, Denyse, « Entre la "Revanche" et la "Veillée" des berceaux : les médecins québécois francophones, la mortalité infantile et la question nationale, 1910-1940 », *Canadian Bulletin of Medical History/Bulletin canadien d'histoire de la médecine*, vol. 19, 2002, p. 113-137.

Baillargeon, Normand et Christian Boissinot (dirs), *La vraie dureté du mental : hockey et philosophie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 262 p.

Bauer, Olivier et Jean-Marc Barreau, (dirs), *La religion du Canadien de Montréal*, Fides, 2009, 182 p.

Bauer, Olivier, «Penser le Canadien de Montréal dans la culture du Québec», séminaire, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal, 5 mai 2011.

Baker, William J., J.A. Mangan, *Sport in Africa. Essays in Social History*, New York/Londres, Africana Publishers Company, 1987, 309 p.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, 233 p.

Beardsley, Doug, *Country on Ice*, Markham, Ont., Paperjacks, 1988, 191 p.

Beauchamp, Pierre-Luc, *Le sport et l'identité collective au Canada : La Série du siècle de 1972*, M.A. histoire, Université du Québec à Montréal, octobre 2005, 174 p.

Bédard, Éric et Julien Goyette, *Parole d'historiens, Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, 481 p.

Bélanger, Anouk, *Le hockey au Québec : un milieu homosocial au cœur du projet de subjectivation nationale*, Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Montréal, 1995, 114 p.

Bélanger, Anouk, *Where Have the Ghosts Gone? Sport Venues and the Political Economy of Memory in Montreal*, Thèse de doctorat, Département de communication, Université Simon Fraser, 1999, 217 p.

Beiner, Ronald, (dir.), *Theorizing Nationalism*, Albany, State University of New York Press, 338 p.

Berlin, Isaiah, *Vico & Herder. Two Studies in the History of Ideas*, Londres, The Hogarth Press, 1976, 228 p.

Bhabha, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie post-coloniale*; traduit de l'anglais par Françoise Bouillon, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2007 (1994), 414 p.

Billig, Michael, *Banal Nationalism*, Londres, Sage Publications, 1995, 200 p.

Black, François, *Évolution de l'image projetée par le Club de Hockey Canadien depuis ses origines jusqu'au mythe de la tradition glorieuse*, Mémoire de maîtrise, Département d'éducation physique, Université de Montréal, 1992, 101 p.

Black, François, *Habitants et glorieux : les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Éditions Mille-Îles, 1997, 143 p.

Bolz, Daphnée, *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, Éditions CNRS, 2008, 341 p.

Booth, Douglas, «Escaping the Past? The Cultural Turn and Language in Sport History», *Rethinking History*, vol. 8, no 1, 2004, p. 103-125.

Booth, Douglas, *The Field. Truth and fiction in sport history*, New York, Routledge, 2005, 342 p.

Booth, Douglas, «Sport History and the Seeds of a Postmodern Discourse», *Rethinking History*, vol. 13, no 2, juin 2009, p. 153-174.

Bouchard, Gérard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB éditeur, 1999, 158 p.

Bourdieu, Pierre, *Choses dites*, Paris, Les éditions de minuit, 1987. 229 p.

Bourgeois, Normand, David Whitson, «Le sport, les médias et la marchandisation des identités», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, no 1, printemps 1995, p. 151-163.

Brand, Jack, James Mitchell, Paula Surridge, «Social Constituency and Ideological Profile : Scottish nationalism in the 1990s», *Political Studies*, vol. 42, no 4, 1994, p. 616-629.

Breton, Raymond, «From Ethnic to Civic Nationalism : English Canada and Quebec», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 11, no 1, janvier 1988, p. 85-102.

Brohm, Jean-Marie, *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992 (1976), 399 p.

Brohm, Jean-Marie, *Le mythe olympique*, Paris, Christian Bourgois, éditeur, 1981, 476 p.

Broom, Eric F., Richard S.P. Baka, *Canadian Governments and Sport*, Vanier, Ont., The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), 1979 [?], 77 p.

Brown, David, *Contemporary Nationalism. Civic, Ethno-cultural and Multicultural Politics*, Londres, Routledge, 2000, 198 p.

Burke, peter, *What is Cultural History?*, Malden Mass., Polity Press, 2004, 152 p.

Calhoun, Craig, «Cosmopolitanism and nationalism», *Nations and Nationalism*, vol. 14, no 3, 2008, p. 427-448.

Cantelon, Hart, Richard Gruneau, *Sport, Culture and the Modern State*, Toronto, University of Toronto Press, 1984, (1982), 315 p.

- Carrier, Roch, *Le chandail de hockey*; illustrations Sheldon Cohen, Montréal, Livres tundra, 1984, 24 p.
- Cha, Jonathan, «La ville est hockey. De la hockeyisation de la ville à la représentation architecturale : une quête urbaine», *Journal de la société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 34, no 1, 2009, p. 3-18.
- Chanady, Amaryll, «Rereading Quebecois Literature in a postcolonial context», *Quebec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 31-44.
- Clément, Jean-Paul, «Contributions of the Sociology of Pierre Bourdieu to the Sociology of Sport», *Sociology of Sport Journal*, 1995, no 12, p. 147-157.
- Chollet, Antoine, *La Suisse, nation fêlée. Essai sur le nationalisme helvétique*, Sainte-croix, Presses du belvédère, 2006, 179 p.
- Coakley, Jay, Eric Dunning, *Handbook of Sport Studies*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2000, 570 p.
- Connor, Walker, *Ethnonationalism : The Quest for Understanding*, Princeton, Princeton University Press, 1994, 234 p.
- Constant, Jean-François, Michel Ducharme, *Liberalism and Hegemony : Debating the Canadian Liberal Revolution*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, 473 p.
- Conversi, Daniele (dir.), *Ethnonationalism in the Contemporary World. Walker Connor and the Study of nationalism*, Londres, Routledge, 2004, 302 p.
- Couture, Jocelyne, Kai Nielsen, Michel Seymour, *Rethinking Nationalism*, Calgary, University of Calgary Press, 1998, 703 p.
- Crawford, Keith, «A History of the Right : The Battle for Control of National Curriculum History 1989-1994», *British Journal of Educational Studies*, vol 43, no 4, décembre 1995, p. 433-456.
- Dagenais, Michèle, Christian Laville, «Le naufrage du projet d'histoire «nationale». Retour sur une occasion manquée accompagné de considérations sur l'éducation historique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, no 4, printemps 2007, p. 517-550.
- Delacroix, Xavier, «Quand la raison d'Etat ne connaît point de trêve», *Le monde diplomatique*, septembre 1988, p. 17-20.
- Deschamps, Yvon, *Tout Deschamps*, Outremont, Lanctôt, 1998, 542 p.
- Desroches, Vincent, «En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale?», *Quebec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 3-12.

- Detellier, Élise, «Bonifier le capital humain : le genre dans le discours médical et religieux sur les sports au Québec, 1920-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, nos 3-4, 2009, p. 473-499.
- Deville-Danthu, Bernadette, *Le Sport en noir et blanc: du sport colonial africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965)*, Paris/Montréal, l'Harmattan, 1997, 543 p.
- Dieckhoff, Alain, Christophe Jaffrelot, *Repenser le nationalisme. Théories et pratique*, Paris, Presses de sciences po, 2006, 463 p.
- Di Felice, David, *The Richard Riot. A Socio-historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbolic Identities*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Kingston Ont., Université Queen's, 1999, 217 p.
- Douki, Caroline, Philippe Minard, «Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique?», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 54, no 4 bis, supplément 2007, p. 7-21.
- Dreyfuss, Georges, «Le nationalisme. Entre mémoires glorifiées et identité collective», *Collection Monde*, no 108, 1998, p. 21-57.
- Dryden, Ken, *Le match*; traduit de l'anglais par Patrice Nadeau, Varennes, Éditions ADA, 2008 (1983), 389 p.
- Duch, Jordi Salvador, *Futbol, metàfora d'una guerra freda. Un estudi antropològic del Barça*, Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université Rovira i Virgili, Tarragona, 2004, 406 p.
- Duke, Vic, Liz Crolley, *Football, Nationality and the State*, Harlow, Addison Wesley Longman, 1996, 164 p.
- Dumont, Louis, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éditions du Seuil, 1991 (1983), 310 p.
- Earle, Neil, «Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity», *Journal of Canadian Studies*, Peterborough, été 1995, vol. 30, no 2, p. 107-123.
- Durand, Jean-Dominique, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Paris, Hachette, 1999, 155 p.
- Edwards, John, *Language and Identity. An Introduction*, New York, Cambridge University Press, 2009, 314 p.

Elcombe, Tim, «Hockey New Year's Eve in Canada : Nation-Making at the Montreal Forum», *International Journal of the History of Sport*, vol. 27, no 8, mai 2010, p. 1287-1310.

Eley, Geoff et Ronald Grigor Suny (dirs), *Becoming National : A Reader*, New York, Oxford University Press, 1996, 518 p.

Elias, Norbert, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*; traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche et Fabienne Duvigneau, Paris, Fayard, 1994 (1986), 392 p.

Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1965 (1952), 238 p.

Fecteau, Jean-Marie, «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin», *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no 3, Septembre 1999, p. 440-470.

Fichte, Johann Gottlieb, *Discours à la nation allemande*; présentation, traduction par Alain Renaut, Paris, Imprimerie nationale, 1992, 396 p.

Foran, Charles, *Maurice Richard*, Toronto, Penguin Canada, 2011, 166 p.

Fyson, Donald et Yvan Rousseau (dirs), *L'État au Québec : perspectives d'analyse et expériences historiques*, Sainte-Foy, Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2008, 38 p.

Gagnon, Alain-G., André Lecours et Geneviève Nootens (dirs), *Les nationalismes majoritaires contemporains : identité, mémoire, pouvoir*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2007, 311 p.

Gans, Chaim, *The limits of Nationalism*, New York, Cambridge University Press, 2003, 192 p.

Gellner, Ernest, *Nations et nationalisme* / traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau, Paris, Éditions Payot, 1989 (1983), 208 p.

Gellner, Ernest, *Thought and Change*, Londres, Western Printing Services, 1964, 224 p.

Gigardet, Raoul, *Nationalismes et nation*, Paris, Éditions Complexes, 1996, 167 p.

Greenfeld, Liah, *Nationalism and the Mind. Essays on Modern Culture*, Oxford, Oneworld Publications, 2006, 228 p.

Gruneau, Richard, *Class, Sports, and Social Development*, Windsor, The University of Massachusetts Press, 1999 (1983), 183 p.



- Gruneau, Richard et David Whitson, *Hockey Night in Canada*, Toronto, Garamond Press, 1993, 312 p.
- Guay, Donald, *L'histoire du hockey au Québec : Origine et développement d'un phénomène culturel*, Chicoutimi, Les Éditions JCL inc., 1990, 293 p.
- Guay, Donald, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIXe siècle*, Montréal, Lanctôt, 1997, 244 p.
- Gunderson, Lisa Anne, *Memory, Modernity, and the City : An Interpretative Analysis of Montreal and Toronto's Respective Moves From Their Historic Professional Hockey Arenas*, mémoire de maîtrise, département de sociologie, Waterloo, Ontario, University of Waterloo, 2004, 161 p.
- Gunn, Simon, *History and Cultural Theory*, Toronto, Pearson Longman, 2006, 235 p.
- Guntram, H. Herb et David H. Kaplan (dirs), *Nations and nationalism. A global historical Overview*, vol. 1 1770-1880, Abc-Clio, Santa-Barbara, Calif., 403 p.
- Gurevitch, Michael (dir.), *Culture, Society, and the Media*, Londres, Methuen, 1982, 317 p.
- Guttman, Allen, *From Ritual to Record*, New York, Columbia University Press, 1978, 198 p.
- Guttman, Allen, «Sport, Politics and the Engaged Historian», *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no 3, juillet 2003, p. 363-375.
- Hall, Ann, *The Girl and the Game, A History of Women Sports in Canada*, Peterborough, Broadview Press, 2002, 284 p.
- Hall, Stuart, «Signification, Representation, Ideology : Althusser and the Post-structuralist debates», *Critical Studies in Mass Communications*, vol. 2, no 2, 1985, p. 91-114.
- Hall, Stuart, «The Problem of Ideology-Marxism without Guarantees», *Journal of Communication Inquiry*, vol. 10, no 28, 1986, p. 28-44.
- Hall, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 (2007), 411 p.
- Hargeaves, Jennifer (dir.), *Sport, Culture and Ideology*, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1982, 254 p.
- Hargreaves, Jennifer, *Sporting Females. Critical issues in the history and sociology of women's sports*, New York, Routledge, 1994, 331 p.

Hargreaves, Jennifer et Patricia Vertinsky (dirs), *Physical Culture, Power, and the Body*, New York, Routledge, 2007, 263 p.

Hargreaves, John, *Sport, Power and Culture. A Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, New York, St-Martin's Press, 1986, 258 p.

Harvey, Jean et Hart Cantelon (dirs), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux au Canada*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, 337 p.

Harvey, Jean, «Force physique, citoyenneté et réformisme modéré au Bas-Canada», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 2, hiver 2003, p. 77-85.

Henderson, Ailsa, *Hierarchies of Belonging. National Identity and Political Culture in Scotland and Quebec*, Montréal et Kingston, McGill-Queen University Press, 2007, 250 p.

Hill, Jeffrey. «British Sports History: A Post-Modern Future?», *Journal of Sport History*, vol. 23, no 1, 1996, p. 1-19.

Hill, Jeffrey, «Introduction : Sport and Politics», *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no 3., juillet 2003, p. 355-361.

Hobbs, Sandra, «De l'opposition à l'ambivalence : la théorie postcoloniale et l'écriture de la résistance au Québec», *Québec Studies*, vol. 35, printemps-été 2003, p. 99-111.

Hobsbawm, Eric, *Nation et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe et réalité / traduit de l'anglais par Dominic Peters*, Paris, Gallimard, 2001 (1992), 371 p.

Hobsbawm, Eric et Terence Ranger (dirs), *L'invention de la tradition*; traduit de l'anglais par Chrisitne Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1983), 370 p.

Hoch, Paul, *Rip Off the Big Game. The Exploitation of Sports by Power Elite*, New York, Double Day & Company, 1972, 222 p.

Holman, Andrew C. (dir.), *Canada's Game. Hockey and Identity*, McGill-Queen University Press, Montréal & Kingston, 2009, 236 p.

Holt, Richard (dir.), *Sport and the Working Class in Modern Britain*, New York, Manchester University Press, 1990, 221 p.

Hudon, Christine, «Le Muscle et le Vouloir. Les sports dans les collèges classiques masculins au Québec, 1870-1940», *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 17, no 2, 2005, p. 243-263.

Huizinga, Johan, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, traduit du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, 1951 (1938), 340 p.

- Ignatieff, Micheal, *Blood and Belonging. Journeys into the New Nationalism*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1993, 263 p.
- Ipperciel, Donald, «La Suisse : un cas d'exception pour le nationalisme?/Switzerland : an Exceptional Case of Nationalism?», *Swiss Political Science Review*, vol. 13, , no 1, 2007, p. 39-67.
- Joly, Stéphane, Francine Tougas, Roxanne de la Sablonnière, «Le nationalisme d'un groupe minoritaire : pour le meilleur ou pour le pire?», *Revue canadienne des sciences du comportement*, vol. 36, no 1, 2004, p. 45-55.
- Katz, Sidney, «The Strange Forces Behind the Richard Hockey Riot», *Maclean's*, 17 septembre 1955, dans *Maclean's* 10 octobre 2005, Vol. 118 no 41, pp 28-34.
- Kaufmann, Eric (dir.), *Rethinking Ethnicity : Majority Groups and Dominant Minorities*, Londres, Routledge, 2004, 254 p.
- Keating, Michael, *Les défis du nationalisme moderne. Québec, Catalogne, Écosse*; traduit de l'anglais par Pierre Desrosiers, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997, 296 p.
- Kelly, Stéphane, *Les fins du Canada : selon Macdonald, Laurier, Mackenzie King et Trudeau*, Montréal, Boréal, 2001, 287 p.
- Kelly, Stéphane (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Saint-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 222 p.
- Kidd, Bruce, John Macferlane, *The Death of Hockey*, Toronto, New Press, 1972, 169 p.
- Kidd, Bruce, *The Political Economy of Sport*, Vanier, Ont., The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), Sociology of Sport Monograph Series, 1979 [?], 79 p.
- Kidd, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 1996, 323 p.
- Kohn, Hans, *The Idea of Nationalism. A Study in its Origins and Background*, New Brunswick (É.U.), Transaction Publishers, 2005, (1944), 722 p.
- Kohn, Hans, *Nationalism. It's Meaning and History*, New York, Van Nostrand Reinhold Ltd, 1971 (1955), 191 p.
- Kymlicka, Will, *Politics in the Vernacular : Nationalism, Multiculturalism and Citizenship*, Oxford, Oxford University Press, 2001, 383 p.

Laberge, Suzanne, Alexandre Dumas, «L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 2, hiver 2003, p. 30-44.

Lamarre, Jean, *Le devenir de la nation québécoise*, Sillery, Septentrion, 1993, 561 p.

Lamonde, Yvan, Gérard Pelletier, Albert Béguin et al., *Cité libre : une anthologie*, Montréal: Stanké, c1991, 413 p.

Lamonde, Yvan, «L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no 2, 1997, p. 285-299.

Laurin-Lamothe, Audrey, «La culture se joue-t-elle ici ? Les implications de la corporation du Canadien de Montréal dans la société québécoise», en voie de publication, Montréal, 2011.

Laurin-Lamothe, Audrey, «La culture du hockey et les implications du Canadien de Montréal en tant que corporation dans la société québécoise», 10e colloque des sciences humaines «Les yeux grands ouverts», Collège Ahuntsic, 24 mars 2011 [aucune publication].

Liotard, Philippe, «Le sport au secours des imaginaires nationaux», *Quasimodo*, Vol. 3-4, 1997, p. 9-31.

Loomba, Ania, *Colonialism/Postcolonialism*, New York, Routledge, 2005 (1998), 263 p.

Lowenthal, David, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Toronto, The Free Press, 1996, 338 p.

MacClancy, Jeremy (dir.), *Sport, Identity and Ethnicity*, États-Unis, Berg, 1996, 203 p.

Macskimming, Roy, *Cold war : the hockey Canada-Soviet hockey series of 1972*, Vancouver, Greystone Books, 1996, 274 p.

Macintosh, Donald, Tom Bedecki, C.E.S. Franks, *Sport and Politics in Canada*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1987, 210 p.

Macintosh, Donald, Donna Greenhorn, «Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy», *Journal of Canadian Studies*, vol. 28, no 2, automne 1993, p. 96-112.

Macleon, Malcolm, «Almost the same but not quite... Almost the same but not white : Maori and aotearoa / New Zealand's 1981 Springbok Tour», Kunapipi, *Journal of Post-Colonial Writing*, vol. 23, no 1, 2001, p. 69-82.

Maguire, Joseph, Kevin Young, *Theory, Sport and Society*, Oxford, Elsevier Science, 2002, 420 p.

- Mangan, J.A., Andrew Ritchie, *Ethnicity, Sport, Identity. Struggle for Status*, Londres, Frank Cass, Publisher, 2004, 340 p.
- Marois, Michel, *Les analyses de la dimension politique du sport : un examen critique*, Département de science politique de l'Université de Montréal, 1988, 46 p.
- Masson, Raoul, *L'éducation physique, conditions et bienfaits corporels*; présenté par Donald Guay, Lauzon, Société québécoise d'histoire du loisir, 1981, 34 p.
- McGimpsey, David, «Rock'em, Sock'em, Terre de nos aïeux : Legends of Hockey, «Canadian Nationalism and Television Violence», *Aethlon*, printemps 1997, p. 21-33.
- McKim, Robert et Jeff McMahan (dirs), *The Morality of Nationalism*, New York, Oxford University Press, 371 p.
- Meinecke, Friedrich, *Cosmopolitanism and the National State*; translated by Robert B. Kimber, Princeton, Princeton University Press, 1970, (1907), 403 p.
- Melançon, Benoît, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Fides, 2008 (2006), 312 p.
- Melançon, Benoît, «Bilan et perspectives», dans «Penser le Canadien de Montréal dans la culture du Québec», Séminaire présidé par Olivier Bauer, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal, 5 mai 2011.
- Metcalf, Alan, *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1870-1914*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1987, p. 54, 243 p.
- Meynaud, Jean, *Sport et politique*, Paris, Payot, 1966, 318 p.
- Miller, Patrick B. et David K. Wiggins (dirs), *Sport and the Color Line, Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New-York/Londres, Routledge, 2004, 382 p.
- Milza, Pierre, «Sport et relations internationales», *Relations internationales*, no 38, été 1984, p. 155-174.
- Morhouse, H. F., «Scotland against England : Football and Popular Culture,» *The International Journal of the History of Sport*, vol. 4, no 2, p. 189-202.
- Morrison, Scott, *The days Canada stood still : Canada vs USSR 1972*, Toronto, Warwick Pub. Group, c1992, 223 p.
- Morrow, Don, Mary Keyes, Wayne Simpson, Frank Cosentino, Ron Lappage, *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, 393 p.

- Myles, Brian, «Le Mike Lansing du hockey : Wake up, capitaine Keane!», *Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, 14 septembre 1995, p. a1.
- Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, tome I. La république*, Paris, Gallimard, 1984, 674 p.
- Özkirimli, Umut, *Theories of Nationalism. A Critical Introduction*, New York, Palgrave Macmillan, 2010 (2000), 244 p.
- Parratt, Catriona. «New Angles on Sport Historiography About Turns: Reflecting on Sport History in the 1990s», *Sport History Review*, vol. 29, no 1, 1998, p. 4-17.
- Paul, Jean-Marie, *D.F. Strauss et son époque (1808-1874)*, Paris, Société des Belles-Lettres, 1982, 553 p.
- Pépin, Élise, «Hockey sur glace et construction identitaire au Canada», *Études canadiennes/Canadian Studies*, no 65, 2008, p. 43-55.
- Perrone, Julie, *Le processus d'héroïsation du Rocket*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2008, 102 p.
- Perrone, Julie, «The King Has Two Bodies : Howie Morenz and the Fabrication of Memory», *Sport History Review*, no 41, 2010, p. 95-110.
- Phillips, Murray G., *Deconstructing Sport History. A Postmodern analysis*, New York, State University of New York Press, 2006, 266 p.
- Picoche, Jacqueline, Christiane Marchello-Nizia, *Histoire de la langue française*, Paris, Éditions Nathan, 1989, 399 p.
- Podeh, Elie, «History and Memory in the Israeli Educational System. The portrayal of the Arab-Israeli Conflict in History Textbooks (1948-2000)», *History and Memory*, vol. 12, no 1, 2000, p. 65-100.
- Poulter, Gilian, *Becoming Native in a Foreign Land. Sport, Visual Culture & Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, 374 p.
- Ramos, Howard, Kevin Gosine, «The rocket : Newspaper Coverage of the Death of a Cultural Icon, a Canadian Hockey Player», *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, hiver 2002, p. 9-31.
- Raynaud, Franziska, *Histoire de la langue allemande*, Presses universitaires de France, 1982, 127 p.
- Renan, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation?*, traduit de l'anglais et présenté par Joël Roman, Paris, Presses Pocket, 1992 (1882), 316 p.

- Rail, Geneviève, Jean Harvey, «Body at Work : Michel Foucault and the Sociology of Sport», *Sociology of Sport Journal*, 1995, no 12, p. 164-179.
- Rail, Geneviève, «Le sport et la condition post-moderne», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, no 1, printemps 1995, p. 139 à 150.
- Rail, Geneviève, *Sport and Postmodern Times* (dir.), Albany, State University of New York Press, 1998, 399 p.
- Richard, Simon, *La série du siècle. Septembre 1972, chronique d'une épopée extraordinaire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2002, 341 p.
- Rigauer, Bero, *Sport and Work*; traduit de l'allemand par Allen Guttmann, New York, Columbia University Press, 1981, 127 p.
- Riordan, James, *Sport in Soviet Society. Development of sport and physical education in Russia and the USSR*, New York, Cambridge University Press, 1977, 435 p.
- Romilly, Jacqueline, *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, Paris, Éditions de Fallois, 1989, 183 p.
- Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, 505 p.
- Rudin, Ronald, *Faire de l'histoire au Québec*; traduction de Pierre Desrosiers, Sillery, Septentrion, 1998, 278 p.
- Sabbagh, Daniel, «Nationalisme et multiculturalisme», *Critique internationale*, no 23, avril 2004, p. 113-124.
- Said, Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*; traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Éditions du Seuil, 2005 (1978), 422 p.
- Sarra-Bournet, Michel, (dir.), *Le pays de tous les Québécois. Diversité culturelle et souveraineté*, Montréal, Vlb éditeur, 1998, 249 p.
- Sarra-Bournet, Michel (dir.), *Les nationalismes au Québec du XIXe au XXIe siècle*, Saint-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 364 p.
- Scott, Joan, «Genre : une catégorie utile d'analyse historique»; traduction de l'anglais par E. Varikas, *Les cahiers du Grif : le genre de l'histoire*, nos 37-38 (printemps 1988), p. 125-150.
- Seymour, Michel, *La nation en question*, Montréal, Éditions de l'hexagone, 1999, 206 p.
- Seymour, Michel, *De la tolérance à la reconnaissance*, Montréal, Boréal, 2008, 704 p.

Sirois, Bob, *Le Québec mis en échec. La discrimination envers les Québécois dans la LNH*, Montréal, Les éditions de l'Homme, 2009, 269 p.

Smith, Anthony D., *National Identity*, Reno, Nevada, University of Nevada Press, 1991, 226 p.

Sniec, Monika, *Les Canadiens de Montréal vus par les fans : une exploration en trois temps*, Mémoire de maîtrise, département de communication, Université de Montréal, 2004, 118 p.

Strenk, Andrew, «What Price Victory? The World of International Sports and Politics», *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, no 445, septembre 1979, p. 128-140.

Sugden, John, Alan Bairner, «'Ma, There's a Helicopter on the Pitch! Sport, Leisure and the State in Northern Ireland», *Sociology of Sport Journal*, no 9, 1992, p. 154-166.

Taché, Sir Étienne-Paschal, *Du développement de la force physique chez l'homme*; présenté par Donald Guay, Lauzon, Société québécoise d'histoire du loisir, 1981, 50 p.

Taylor, Charles, *Rapprocher les Solitudes, Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 233 p.

Taylor, Donald, «The Quest of Collective Identity : The Plight of Disadvantaged Ethnic Minorities», *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*, vol. 38, no 3, 1997, p. 174-190.

Terret, Thierry, «The Future of Sport History ISHPFES. Potential and limits», *Journal of Sport History*, vo. 35, no 2, juin 2008, p. 303-309.

Terret, Thierry, Anne Roger, «Managing Colonial Contradictions : French Attitudes toward El Ouafi's 1928 Olympic Victory», *Journal of Sport History*, vol. 36, no 1, février 2009, p. 3-18.

Terret, Thierry, *Histoire du sport*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 (2007), 126 p.

Torsti, Pilvi, «How to deal with a difficult past? History textbooks supporting enemy images in post-war bosnia and Herzegovia», *Journal of Curriculum Studies*, 2007, vol. 39, no 1, p. 77-96.

Valois-Nadeau, Fanny, *Quand le cœur a ses raisons. Analyse de la construction mythique du club de hockey Le Canadien de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, 2009, 148 p.



Vertinsky, Patricia, *The Eternally Wounded Woman. Woman, Doctors and Exercise in the Late Ninetenth Century*, Manchester/New York, Manchester University Press, 1990, 279 p.

Vigarello, Georges (dir.), *Histoire du corps. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, 573 p.

Vigneault, Michel, «La naissance d'un sport organisé au Canada : le hockey à Montréal, 1875-1917», thèse de doctorat présentée à la faculté des études supérieures de l'Université Laval, département d'histoire, 2001, 479 p.

Whitson, David et Richard Gruneau, (dirs), *Artificial Ice : hockey, culture and commerce*, Peterborough, Broadview Press, 2006, 283 p.

Zakus, Dwight H., «A Genesis of the Canadian Sport System in Pierre Trudeau's Political Philosophy and Agenda», *Sport History Review*, no 27, 1996, p. 30-48.

Zang, David, «History and Literature : The historical View», *North American Society for Sport History*, NASSH Proceedings, décembre 1993, p. 12-13.

### Articles de journaux

Auteur inconnu, «Le Mike Lansing du hockey : Wake up, capitaine Keane!», *La Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, 14 septembre 1995, p. a1.

Auteur inconnu, «Français : Koivu avoue ne pas être parfait», *La Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, 1er novembre 2007, p. a3

Auteur inconnu, «La Suisse vote l'interdiction des minarets», Agence France Presse, dans *Le Devoir*, lundi 30 novembre 2009, p. b1.

Hazan, Pierre, «La Suisse gagnée par la droite politique», *Libération*, lundi 20 octobre 2003, p. 14.

Laurendeau, André, «On a tué mon frère Richard», *Le Devoir*, 21 mars 1955, p. 4.

Rodrigue, Isabelle, «La "vraie" équipe Canada est de retour à Moscou», *Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, samedi 16 février 2002, p. a12.

### Documents en ligne

Archives de la Canadian Broadcasting Corporation [En ligne], <http://archives.cbc.ca/sports/hockey/clips/13334/>, dernière consultation 24 mai 2011.

Archives de Radio-Canada, les funérailles de Maurice Richard, 31 mai 2000 [En ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/dossiers/62-342/>, dernière consultation 24 mai 2011.

Chaumont, Jean-François, «Une partie intégrante de la mission», mis à jour le 16 septembre 2010, [www.radio-Canada.ca](http://www.radio-canada.ca/sports/hockey/2010/09/16/005-habs-boivin-molson.shtml) [En ligne], <http://www.radio-canada.ca/sports/hockey/2010/09/16/005-habs-boivin-molson.shtml>, dernière consultation le 18 mars 2011.

«Culture Physique», 15 septembre 2010, Première chaîne de Radio-Canada, [radio-Canada.ca](http://www.radio-canada.ca/emissions/culture_physique/2010-2011/archives.asp?date=2010-09-15) [En ligne] : [http://www.radio-canada.ca/emissions/culture\\_physique/2010-2011/archives.asp?date=2010-09-15](http://www.radio-canada.ca/emissions/culture_physique/2010-2011/archives.asp?date=2010-09-15), dernière consultation 6 avril 2011.

«Les Francs-tireurs», 8 septembre 2010, [telequebec.tv](http://video.telequebec.tv/video/4246/entrevue-avec-pierre-curzi) [En ligne] : <http://video.telequebec.tv/video/4246/entrevue-avec-pierre-curzi>, dernière consultation 6 avril 2011.

Raymond, Bertrand, «Le Canadien a eu peur des Nordiques», Réseau des sports [En ligne], <http://www.rds.ca/canadien/chroniques/328506.html>, dernière consultation 21 octobre 2011.

Relations internationales Québec [En ligne], [http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/informer/protocole/ceremonial\\_etat.asp](http://www.mri.gouv.qc.ca/fr/informer/protocole/ceremonial_etat.asp), dernière consultation 24 mai 2011.

Réseau des sports, «Le dossier des joueurs québécois dans la LNH», 3 parties, diffusion le 20, 21, 22 octobre 2009, [En ligne] <http://www.rds.ca/zv2/>, dernière consultation 24 mai 2011.

Réseau des Sports, «Le Canadien et les Québécois», 23 juin 2008; «Le Canadien ignore-t-il les Québécois?», 28 juin 2010; «Dampousse souhaite plus de Québécois», 31 août 2010; «Patrick Roy : Le CH doit avoir plus de Québécois», 20 septembre 2010, [En ligne], <http://www.rds.ca/zv2/>, dernière consultation 4 mai 2011.

Theis, Laurent, Marie-Pier Morin, «Les Canadiens à l'école et son impact sur la motivation des garçons : un argument qui ne résiste pas à une analyse didactique», CREAS, Université de Sherbrooke, [En ligne] <http://creas.educ.usherbrooke.ca/Archives/EditorialCanadiensMtl.pdf>, dernière consultation 24 mai 2011.

## Documents audio-visuels

Bourbonnais, Jean, *Champions. Le rouge et le bleu* [Film], Production La Presse Télé Ltée, 2007.